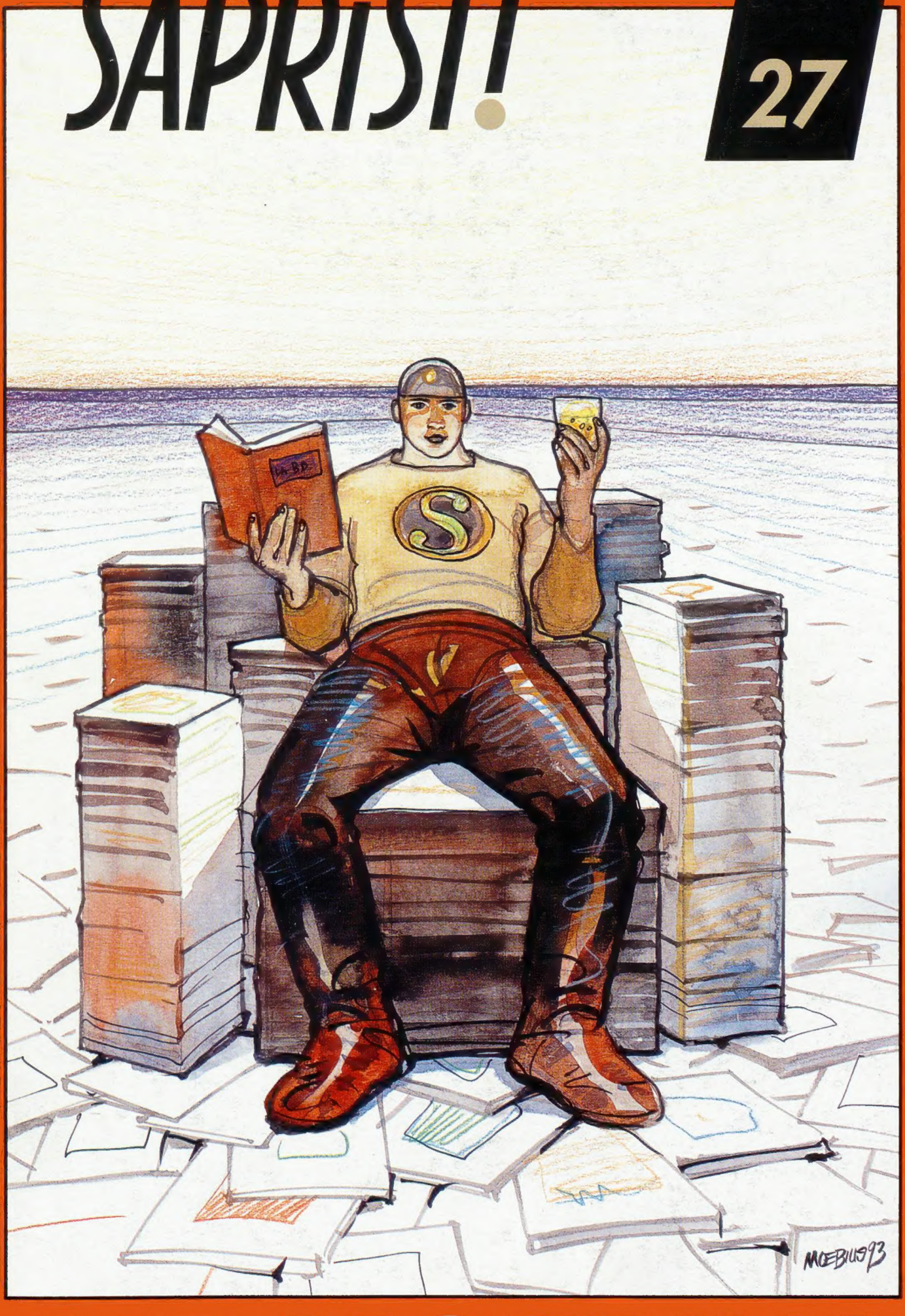
SAPRIST!

27

ISSN 0752-2840



TRIMESTRIEL DE BD - 88 PAGES – HIVER 93 – 60 F - 400 FB - 20 FS

GIR-MOEBIUS

CAISSE D'EPARGNE MNEF. Ensemble pour faciliter votre vie d'étudiant.

PARCE QUE LES BESOINS D'UN ÉTUDIANT SONT MULTIPLES (FINANCEMENT DES ÉTUDES, ASSURANCES, SANTÉ, STAGES EN ENTREPRISES...), LA CAISSE D'EPARGNE ET LA MNEF ONT ASSOCIÉ LEUR SAVOIR-FAIRE POUR FACILITER VOTRE VIE D'ÉTUDIANT.

■ La Caisse d'Epargne vous propose des solutions financières pour mener à bien vos études : le compte Satellis pour régler vos dépenses, l'Avance Financière de Rentrée pour faire face à vos dépenses de rentrée, le Livret A pour épargner, le Crédit Etudiant Ecureuil ou des crédits adaptés à vos projets.

■ La MNEF prend en charge vos besoins en matière de santé et de vie quotidienne : la Sécurité sociale étudiante, des garanties complémentaires pour de meilleurs remboursements et la Carte MNEF Campus qui vous procure toutes les assurances, tous les services et les privilèges indispensables à votre vie d'étudiant (assurance universitaire, Europ Assistance, assurance examens, offre de stages en entreprises,...)

■ Pour en savoir plus, interrogez votre agence locale de la Caisse d'Epargne ou tapez 3615 MNEF.

CAISSE D'EPARGNE

CENCEP GIE R.C. 328 000 047

Le BUS
pour tous...
Tous dans

stradibus

Le BUS de DIEPPE
et ses Environs

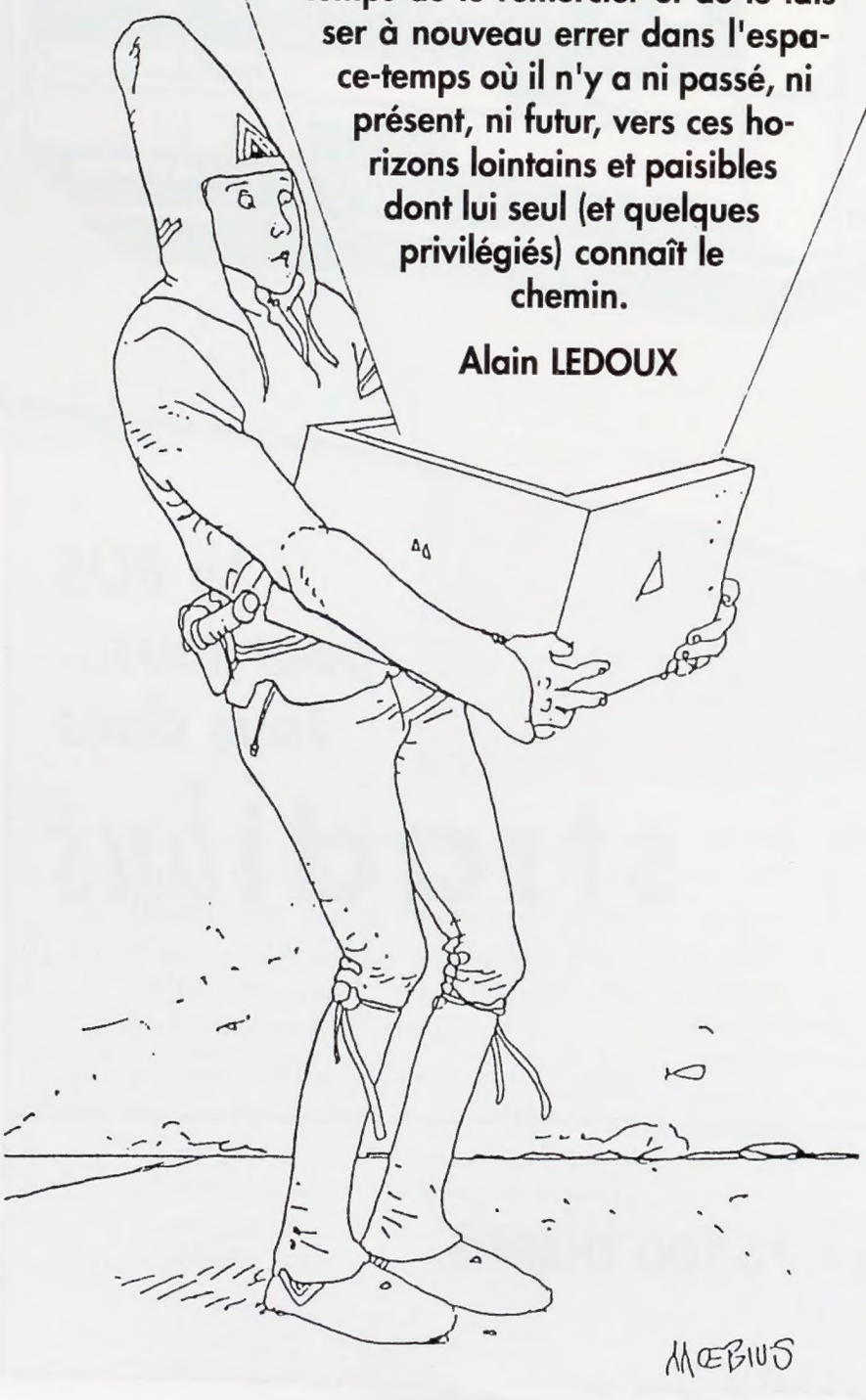
STUD
1, place Ventabren - 76200 DIEPPE
Tél. : 35 84 49 49

EDITO N° 27

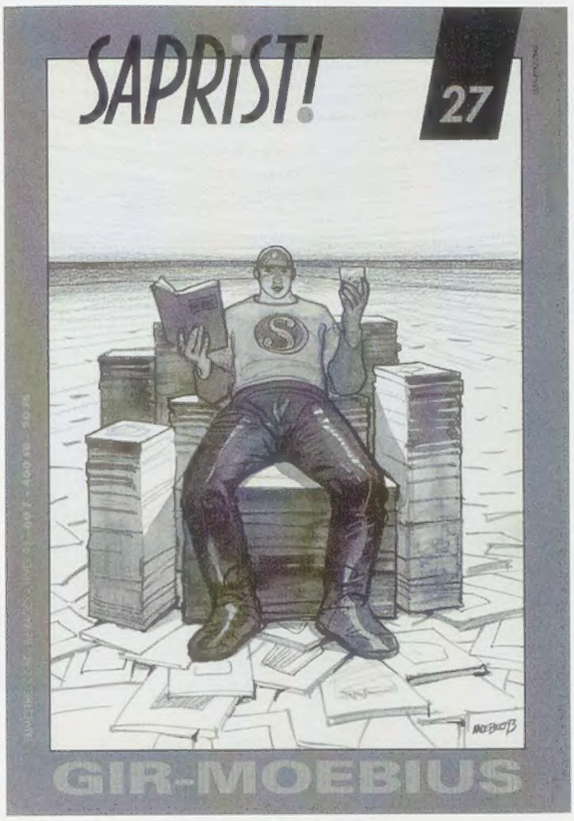
Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Jean « MOEBIUS » GIRAUD n'est pas inaccessible. A chacune de nos rencontres (5 au total), nous l'avons écouté comme on écoute quelqu'un qui est censé apporter sa vision du monde, comme quelqu'un dont la parole est porteuse d'un message universel. Il ne se lasse pas de parler, de nous décrire à quel bonheur il aspire, de nous entraîner dans le moindre recoin de sa spiritualité, de ses rêves et de ses fantasmes.

Ce numéro spécial « 10e Anniversaire » est avant tout un hommage personnel à ce magicien d'images. Après 10 heures d'enregistrement, la boucle, celle de l'« Anneau de Moebius », est enfin bouclée. Il est temps de le remercier et de le laisser à nouveau errer dans l'espace-temps où il n'y a ni passé, ni présent, ni futur, vers ces horizons lointains et paisibles dont lui seul (et quelques privilégiés) connaît le chemin.

Alain LEDOUX



NDLR :
Vous retrouverez toutes les rubriques habituelles dans notre prochain numéro.



La couverture inédite de ce numéro (Bon Anniversaire !) réalisée par MOEBIUS fait l'objet d'un tiré à part n°/signé à 199 exemplaires (format 26x35). Vous pouvez dès à présent réserver cette belle image en écrivant à SAPRISTI - BP 173 - 76206 DIEPPE Cedex et en joignant un chèque de 120 F (+ 30 F port recommandé).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Pour recevoir SAPRISTI dès parution, abonnez-vous !

FRANCE : 120 F - ETRANGER : 160 F (4 numéros)

Coupon à photocopier et à retourner avec votre règlement à :

SAPRISTI
BP 173 - 76206 DIEPPE

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

_____

INDEX

ABYSS : 47
AMERIQUE : 59, 60, 61
ANARCHIE : 58
ANNEAU MOEBIUS : 7
ARZACK : 15, 16
BANDARD FOU : 56
BILLARD : 54, 55
BLUEBERRY : 8, 9, 10, 11, 39, 40
CHARLIER : 9, 10, 11
CHEVAL NOIR : 18
CINEMA : 36, 37, 38
CRISE BD : 76
CRISTAL : 24
DEVIATION : 14
DIEU : 29, 30, 31
DISQUES : 54
DIVORCE : 73, 74, 75
DUALITE : 7, 8
DUNE : 41
EDENA : 22, 23, 24
EDUCATION : 29
FICTION MAG. : 40, 41
FOLLE DU SACRE COEUR : 24, 25, 26
GARAGE HERMETIQUE : 16
GILLAIN : 27
HERBE : 63, 64, 65
INCAL : 17, 18
INTERNEL TRANSFERT : 45
JODOROWSKY : 18, 19, 20, 21
LITTLE NEMO : 49
MAITRES DU TEMPS : 42, 43
MARSHALL BLUEBERRY : 26
METAL HURLANT : 31, 32, 33, 34, 35
MUSIQUE : 50
NOURRITURE : 66, 70, 71, 72, 73
PEINTURE : 13, 14
PILOTE : 31, 69
PORNO : 55
REVE : 28
SPORT : 57
STAN LEE : 61, 62
STARWATCHER : 44, 45
STARWATCHER INC : 81, 82
SURFER D'ARGENT : 61, 62
TAHITI : 67, 68, 69, 70
TELEVISION : 56
TRAVAUX PUB : 51, 52, 53
VENISE : 58
VIPER : 65
WILLOW : 46, 47
YEUX DU CHAT : 15

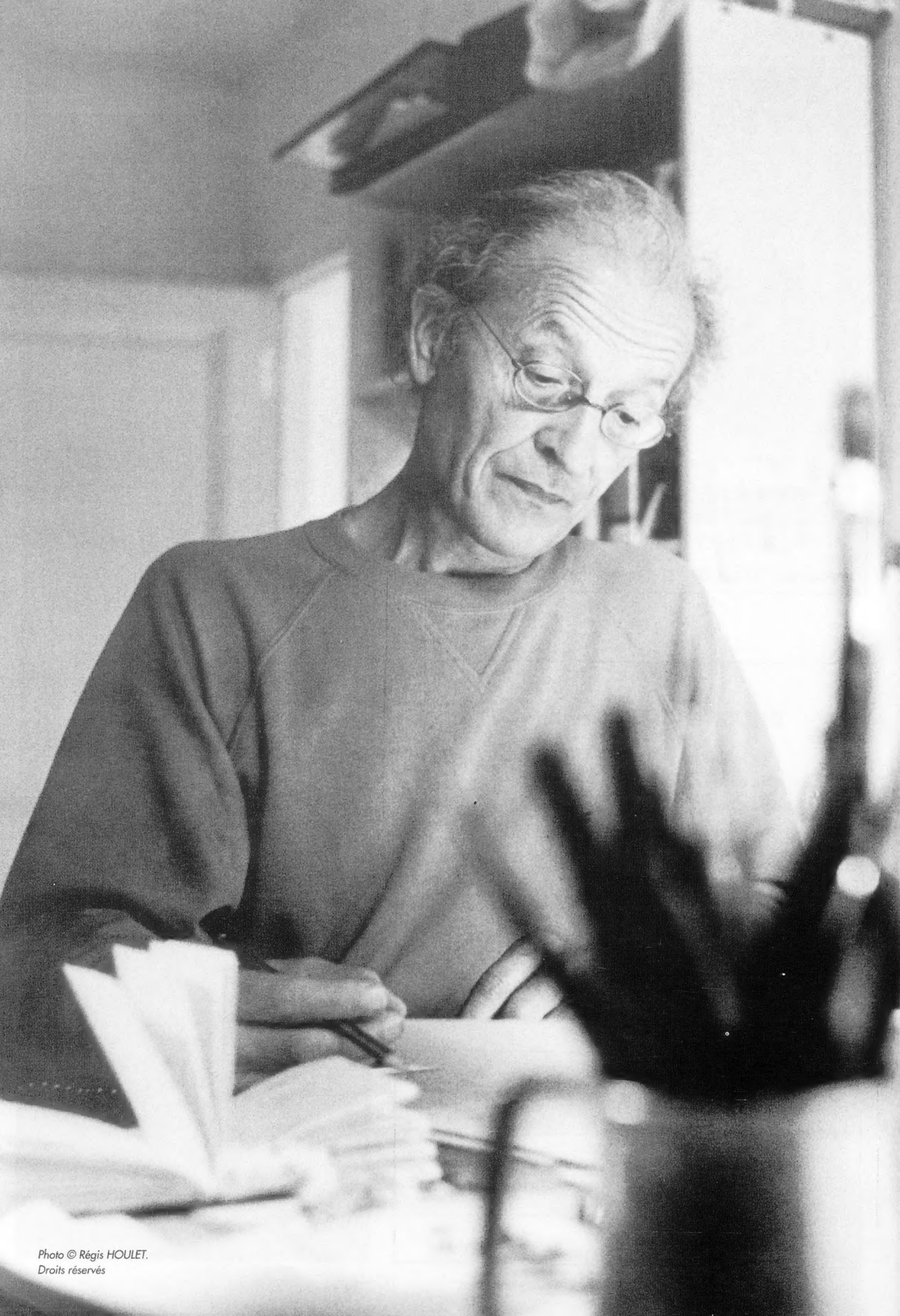


Photo © Régis HOULET.
Droits réservés

SAPRISTI : Avant d'entrer dans le vif de nos nombreuses questions, il nous semble utile de redéfinir la dualité GIRAUD/MOEBIUS que tout le monde ne connaît pas. Tout d'abord, est-ce vraiment une dualité, n'est-ce pas plutôt une complémentarité ?

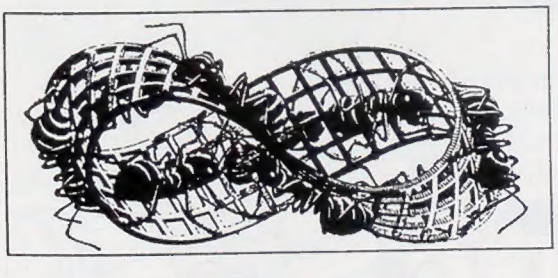
J. GIRAUD : Bien entendu. Une dualité, cela peut être également une complémentarité. C'est un peu comme la lumière, c'est un phénomène qui est simultanément corpusculaire, à travers les photons, et ondulatoire à travers les longueurs d'ondes. Il ne viendrait jamais à l'idée de per-

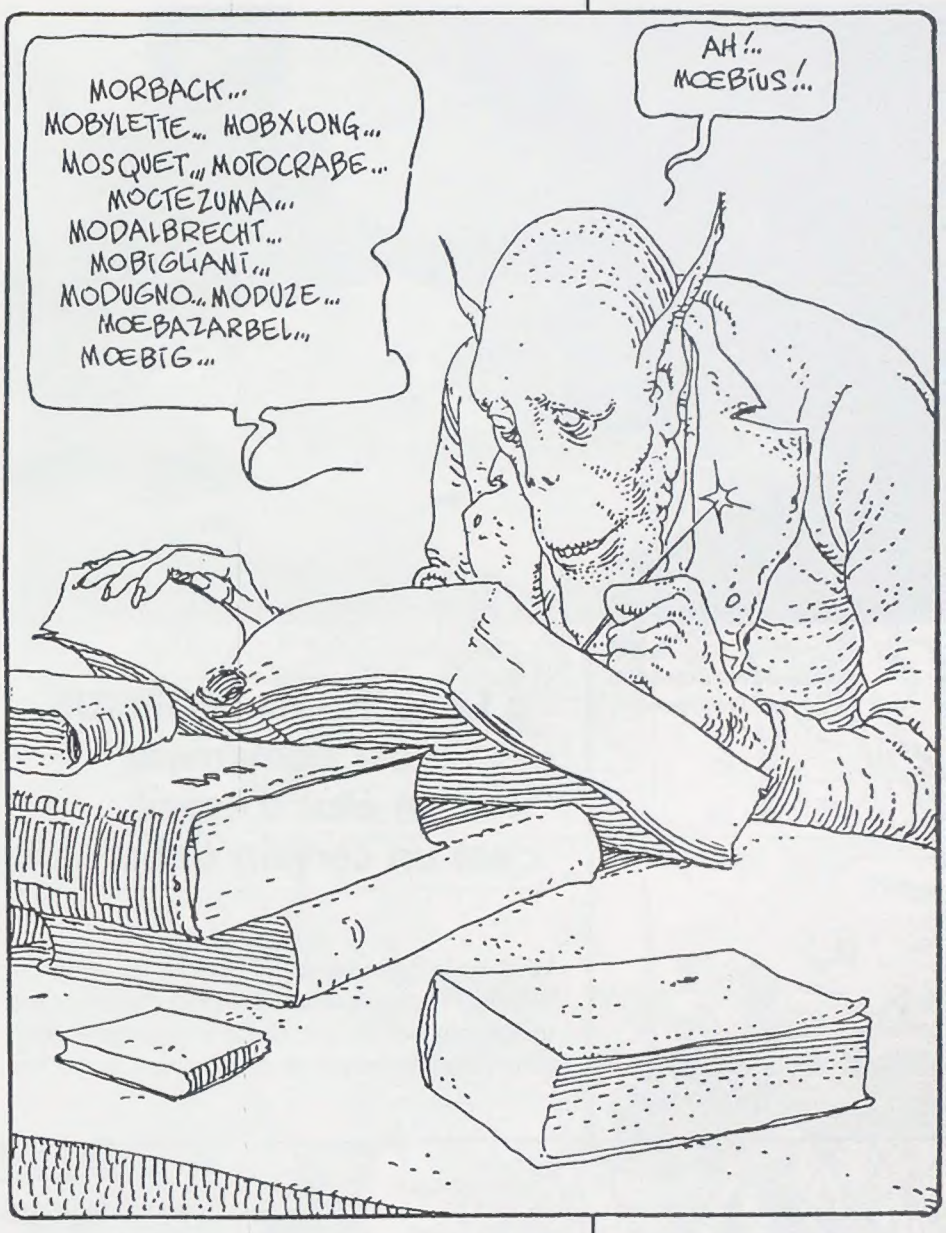
« Il y a une espèce de sponsoring de GIRAUD vis-à-vis de MOEBIUS. »

sonne de mettre en opposition les deux aspects de la nature de ce phénomène. C'est la même réalité qui chevauche deux plans différents. Somme toute, vous avez raison de poser la question. Je ne me sens pas du tout en conflit intérieur et c'est d'ailleurs grâce à GIRAUD et Blueberry que MOEBIUS est né et qu'il a pu prendre un autre envol. Il y a une espèce de sponsoring de GIRAUD vis-à-vis de MOEBIUS. Remarquez qu'on m'a souvent traité de parjure à une certaine époque. Aujourd'hui, cette dualité s'est assimilée dans les esprits, pas dans tous car les fans de Blueberry ne comprennent pas et renient parfois mon côté MOEBIUS. Ils prennent cela pour du grattage de nombril ou pour de la masturbation intellectuelle. Je les comprends car ce sont deux approches du monde différentes, opposées mais complémentaires. L'idéal serait de pouvoir concilier ces deux énergies présentes. Mais je crois que quelque part, j'ai réussi cet exploit sur la série de l'Incal. John Difool a été réalisé dans un style moebiusien rapide, esthétisant par moment à la façon des comics et, somme toute, l'histoire reste assez classique.

S. : Et l'explication de votre pseudo MOEBIUS, d'où la tirez-vous ?

J. G. : Cela remonte aux années 60 où j'ai lu une nouvelle dans la revue FICTION et où il était question d'un certain « Anneau de Moebius » avec lequel on pouvait passer d'un espace à l'autre. Cela m'a fasciné et comme à l'époque





"Contes de Terreur" de R. BLOCH © CLA OPTA

les dessinateurs prenaient un pseudonyme, j'ai gardé celui-ci pour signer quelques petites histoires d'humour noir dans Hara-Kiri.

S. : En fait, la différence, si différence il y a, se trouve dans le style de dessin, quoique par moments...

J. G. : Dans Blueberry, il y a une tentative sérieuse de rester fidèle aux techniques primaires du dessin, aux dimensions, à la perspective, à l'anatomie. C'est une technique fondée sur une observation du réel. GIR, c'est l'utilisation du pinceau avec une technique particulière du jet comme l'ont défini et mis au point des gens comme Milton CANIFF, FRANQUIN ou GILLAIN. Le pinceau doit être extraordinaire de souplesse. J'utilise également la plume pour les hachures et les points ce qui donne une autre dimension, une épaisseur à l'ensemble.

En ce qui concerne le style MOEBIUS, il se caractérise par la plume et l'absence de noir. S'il y a des ombres, elles sont faites avec des gris, des trames ou des hachures/points. En fait, tout est libre. On pourrait très bien, sous ce style,

"L'Anneau de Moebius" vu par ESCHER. Pour construire un anneau de Moebius, il suffit de souder les extrémités d'une bande de papier après l'avoir tordue à 180°. Placez n'importe quel objet : il pourra s'y déplacer de façon continue, sans fin, dans une espèce de contorsion magique. Etonnant, non ?

Photo
© Alexandre NORMANDIN
Droits réservés

« La griffe de MOEBIUS, c'est également un état d'esprit, c'est un certain délire... »

faire de la gravure du 19e siècle. La griffe de MOEBIUS, c'est également un état d'esprit, c'est un certain délire, une certaine étrangeté pour surprendre le lecteur et à ce niveau, je ne me suis pas gêné pour me mettre dans des états seconds pour mieux aller puiser des comportements incontrôlables.

Cela m'a permis de découvrir que je ne pouvais pas continuer à faire Blueberry qui est une série révélatrice d'une vision orthodoxe d'une certaine façon de vivre, à faire cohabiter cette apparence BCBG même si Blueberry est quelque part un marginal.

« On n'imagine pas Jean Valjean regarder la petite culotte de Cosette. »

S. : C'est quand même une série qui depuis 1963 a sans cesse évolué...

J. G. : Oui dans un cadre bien précis mais, si on va un peu plus loin dans l'analyse, on reste sous l'effet de la censure, on ne peut pas tout dévoiler. Cela reste dans la tradition littéraire des grands écrivains littéraires du 19e siècle comme HUGO ou Alexandre DUMAS. Avec eux, on peut aller dans la profondeur des sentiments, au fond des problèmes moraux, psychologiques mais tout l'aspect de la sexualité est évacué. On n'imagine pas Jean Valjean regarder la petite culotte de Cosette (rires).

S. : Oui mais cela était peut-etre justifié par les mœurs de l'époque.

"Angel Face"
© DARGAUD

J. G. : Non, je n'en suis pas certain car les mœurs actuelles n'ont pas tellement changé. Quand on regarde bien. Il y a toujours cette espèce de séparation, de rideau de fer, de censure qui est toujours tiré.

S. : C'est peut-être justifié dans la mesure où l'on protège les adolescents ?

J. G. : Il est un fait que cela peut se justifier dans une littérature pour adolescents dans la mesure où on a une vision de l'enfance et de l'adolescence très protégée, où les enfants vivent dans des familles où l'on ne parle jamais de cela, où les parents font l'amour la clé sur la porte. Dans un autre état d'esprit, je comprends très bien les parents lorsqu'ils font l'amour de se préserver des enfants ne serait-ce que par pudeur et de préserver leur propre intimité à 2. Ils n'ont pas envie que les autres viennent s'immiscer dans leur vie privée. Ceci dit, les verrous sautent les uns après les autres ; on a l'impression que même si l'on n'en parle pas dans les familles car c'est un sujet délicat à aborder, la connaissance de l'acte est aujourd'hui tout à fait précoce ou tout au moins sa représentation graphique. La télévision, le cinéma, la vidéo, les journaux y sont pour beaucoup. Tout cela bouge énormément et cela évolue très vite. La B.D. y est également pour quelque chose. Le genre est devenu vivant avec toutes les caractéristiques du fait qu'il est vivant. Il est comme tous les organismes vivants, il ne veut pas mourir. Il trouve en nous, dessinateurs, ses fidèles servants et ses défenseurs.

S. : Avec Jean-Michel CHARLIER, était-il possible de disgresser un peu vers la sexualité, vers l'érotisme ?

J. G. : Je crois sincèrement que lorsqu'on a commencé le dernier épisode « Arizona Love », Jean-Michel avait sauté le pas. Il était entièrement d'accord pour que Blueberry est Chihuahua Pearl aient des relations sexuelles. Bien entendu, les scènes sont restées assez suggestives. On ne les montre pas en train de faire l'amour. Ils sont nus jusqu'à la ceinture. Jean-Michel y était allé doucement mais il était parti du principe que c'était essentiel à l'histoire.

« ...où je pourrais le faire « s'envoyer en l'air ». »

S. : Allez-vous continuer dans cette voie pour le prochain Blueberry ?

J. G. : J'ai très envie de continuer Blueberry dans cet état d'esprit très moebiusien, pas dans le sens où je vais le faire partir dans les étoiles ni d'en faire un western galactique, mais dans le sens, disons d'un second degré, où je pourrais le faire « s'envoyer en l'air ». (rires).

"La Tribu Fantôme"
© NOVEDI

S. : Comment avez-vous rencontré Jean-Michel CHARLIER ?

J. G. : C'était vers 1962 à mon retour de l'armée, après avoir travaillé un an avec JIJE autour de Jerry Spring et pour un agent d'édition pour lequel je réalisais des illustrations et des peintures destinées à une encyclopédie d'Histoire pour

Case extraite de Blueberry
© DARGAUD

CET HOMME QUE J'AI TUÉ SANS UN INSTANT DE PANIQUE! PEUT-ÊTRE ÉTAIT-CE UN ENVOYÉ DU GOUVERNEMENT...?
DE MAINTENIR LA CONTRÉE DE LA LOI

1/2 Planche réalisée par J. GIRAUD en public à Angoulême 4 avec HERMANN, BLANC DUMONT, DERIB, DANY et F'MURR

Hachette. A la fin de cette collaboration j'ai pensé revenir à la BD et j'ai fait la tournée des maisons d'éditions et tous les journaux. En allant à PILOTE, je suis tombé sur Jean-Michel CHARLIER qui recevait les jeunes dessinateurs. Je lui ai montré mes dessins et nous avons commencé à parler de projets possibles. Je lui ai dit que j'étais assez porté sur le Western et la SF. Lui, il avait déjà envie d'écrire un western et il me semble qu'il devait repartir aux Etats-Unis où il a fait un grand voyage dans l'Ouest américain. Il est devenu tout à fait enthousiaste et c'est à partir de cet instant que nous avons commencé à collaborer sur un western. Nous avons alors discuté du lieu, du personnage, etc. et c'est ainsi que Blueberry est né !

S. : Saviez-vous qu'en fait « Fort Navajo » n'est qu'une histoire que Jean-Michel CHARLIER avait écrite pour un roman publié dans le journal Tintin quelques années auparavant ?

J. G. : Ah non, je ne le savais pas. Je me souviens qu'il me disait, lors de notre première rencontre, qu'il aimait le thème du western et que cela manquait à son palmarès. Il est quand même possible que son voyage aux U.S.A. ait été un déclic car il en est revenu vraiment enthousiaste. Il avait traversé tout l'Arizona en hiver avec tout ce que cela comporte de rigueur. Cela l'a mis en contact direct avec la réalité physique du pays bien plus que je ne l'ai été moi-même.

S. : Il laissait peu d'initiative aux dessinateurs et je crois que vous êtes l'un des seuls à être intervenu dans ses scénarios...

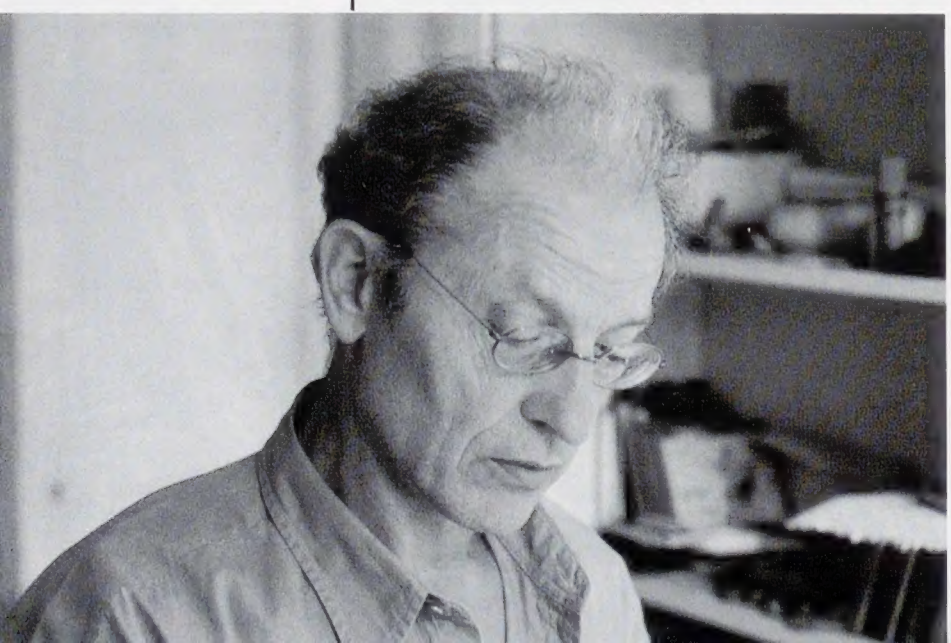
J. G. : J'ai toujours eu envie d'intervenir ! Dès la première planche, j'ai commencé à changer un mot et il m'a immédiatement mis en garde en me disant qu'il avait la faiblesse de croire que ce qu'il écrivait n'avait pas besoin d'être changé. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine d'années, du fait qu'il était un peu surchargé et qu'il y avait de toutes petites défaillances très légères dans son scénario, que j'ai commencé à rectifier tout en lui disant. Il m'arrivait également de me tromper ! Si on change le scénario par erreur ou parce qu'on a pensé que c'était mieux, pour le scénariste, c'est pareil. Nous avons donc pris l'habitude des erreurs de l'autre puis nous avons commencé à discuter des scénarios avant de les réaliser. Comme il acceptait petit à petit mes idées, nous nous sommes fait confiance, mais je n'ai jamais changé ses scénarios d'une façon considérable. Curieusement, c'est dans le dernier album, « Arizona Love », qu'il y a eu de ma part, d'un seul coup, des envies de changer de personnage. Nous avons eu l'idée ensemble et nous l'avons travaillé à 2, mais quand il m'a fait la première livraison, je lui ai proposé un nouveau découpage où l'on donnait plus d'importance au personnage de l'époux trompé. C'est à ce moment là qu'il a disparu et que je me suis retrouvé seul avec mes idées.

S. : Vous continuerez donc à travailler seul sur le plan scénario ?

J. G. : Je n'ai pas le choix et J. Marc LOFFICIER m'a fait remarquer à juste titre que c'était quand même plus intéressant de toucher les droits d'auteur tout seul que d'avoir à les partager avec quelqu'un d'autre.

S. : Vous allez donc employer le système CHARLIER ?

J. G. : C'est un système que je trouve très bon, je sais que c'est embarrassant pour le lecteur, cela l'oblige à avoir des albums disséminés, mais en même temps, cela permet de donner de la respiration à l'histoire. Pour moi l'idéal serait de réunir les histoires en un seul livre mais évidemment cela pose des problèmes éditoriaux ; pourtant j'aimerais bien avoir un album de 200 ou 300 pages, comme en littérature, un truc que l'on peut lire confortablement.



Jean "MOEBIUS" GIRAUD
Photo
© Alexandre NORMANDIN

« ...j'aimerais bien avoir un album de 200 ou 300 pages... »

S. : Avez-vous piqué des colères devant les retards de Jean-Michel CHARLIER ?

J. G. : Oui bien sûr, mais en plus je dramatisais un peu tout cela pour le pousser à accélérer la cadence. Mais en fait, ça allait, quand il y avait du retard, je faisais autre chose. Mais j'ai toujours cherché de bonnes relations avec mes aînés, ce qui explique que nous nous sommes toujours bien entendus malgré la différence d'âge et de mentalité. Je le laissais s'occuper de toute la partie commerciale, du choix des éditeurs, etc., il était passionné par ça et avait l'impression d'être très compétent : c'est lui qui représentait la série et j'avais plutôt tendance à lui faire confiance. Nous avons toujours eu des relations très simples, le personnage était pitto-

Jean-Michel CHARLIER

"Le Spectre aux Balles d'Or"
© DARGAUD

Sous les traits de Mc Clure : Michel SIMON

resque mais je ne peux pas en extraire spécialement une anecdote, tout était très bien... Le reste concernait la vie privée, et là, c'est autre chose...

S. : Parlons du prochain album...

J. G. : J'y songe beaucoup actuellement. Blueberry demande énormément de rigueur tant dans le dessin qu'au niveau scénario. J'ai plusieurs scénarios en tête et il est trop tôt pour en parler. Il faut que cela arrive à maturation.

S. : Parlons un peu de votre personnage. C'est aujourd'hui son 30e anniversaire puisqu'il est apparu dans les pages de PILOTE le 31/10/1963. Comment ressentez-vous cet événement ?

« Ce qui est certain, c'est que je ne le ferais jamais mourir... »

J. G. : J'espère dessiner Blueberry le plus longtemps possible encore. Comme moi, il va finir par avoir des cheveux blancs. D'ailleurs, dans une histoire que dessine Victor de LA FUENTE, Blueberry apparaît à l'âge de 70 ans où il est encore très bien conservé. Ce qui est certain, c'est que je ne le ferais jamais mourir et qu'il ne réintégrera jamais l'armée.

S. : Pourquoi avoir choisi de lui avoir donné au début les traits de BELMONDO ?

Et sous ceux de Blueberry : BELMONDO

J. G. : BELMONDO était un peu le symbole de notre jeunesse, celui en qui on se reconnait. C'était l'époque de « A BOUT DE SOUFFLE » et de « PIERROT LE FOU », deux films de J. Luc GODARD. C'est une espèce de clin d'œil au cinéma français. On retrouve également Mc Clure, sous les traits de Michel SIMON.

S. : Blueberry signifié « Myrtille ». Son nom est assez paradoxal dans la mesure où c'est un anti-héros antimilitariste, un marginal voire une tête brûlée.

J. G. : Oui, c'est un personnage très contradictoire, manipulé parfois et ballotté par des événements qu'il ne contrôle pas toujours.

S. : On ne va pas s'étendre sur Blueberry, que tous les critiques BD ont analysé. Par contre au niveau des albums, quels sont ceux que vous préférez dans cette longue saga ?

J. G. : Je continue réellement à avoir un réel plaisir en lisant et relisant le cycle du « Spectre aux Balles d'Or » et de « La Mine de l'Allemand Perdu ». C'est pour moi un sommet jamais atteint tant au niveau graphisme qu'au niveau scénario, et c'est également l'avis de beaucoup d'amateurs. Ce succès provient peut-être du fait qu'il y a un mélange de fantastique, de suspense et de violence avec un travail de cadrage très précis sur les paysages montagneux et les visages des personnages. Outre ces deux albums, il y a des albums que j'aime bien : « La Tribu Fantôme », « Angel Face », « Nez Cassé ». Quand on y pense, je fournissais un gros effort de dessin. Je ne sais pas aujourd'hui si je recommencerais à réaliser un dessin aussi travaillé. J'ai l'impression que c'est une époque révolue.

S. : Vous réalisiez vous-même les couleurs ?

J. G. : Oui, pas dans tous les albums, mais dès que je le pouvais, je les faisais moi-même.

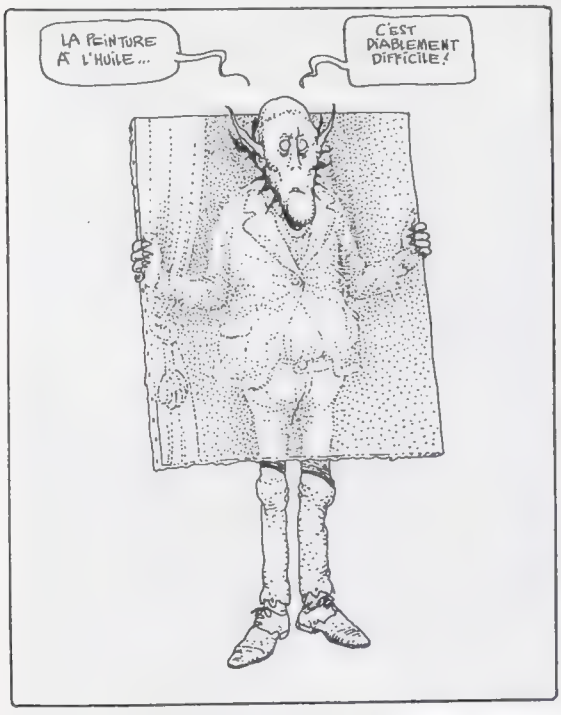
S. : Vous aviez une technique particulière ?

J. G. : J'utilise tout simplement la gouache parce qu'elle offre une infinité de techniques particulières. Elle peut se travailler à l'aquarelle, en épaisseur, en pâte. En général, pour Blueberry, je réalisais mes couleurs moi-même sur des bleus jusqu'à l'épisode de « La Tribu Fantôme ». Evelyne TRAN LE et Claudine m'ont aidé un peu dans certains albums (Claudine a refait toutes les couleurs pour les rééditions de « Fort Navajo » et « Tonnerre à l'Ouest » chez Dargaud). En ce qui concerne les albums de la veine MOEBIUS, j'en ai réalisés certains en couleurs directes comme « Arzack » ou « L'Homme est-il Bon ? » ou bien je faisais appel à des coloristes de talent comme Yves CHALAND pour le premier album de l'Incal, ou Isabelle de BEAUMENAY, JANJETOV...

« La plupart du temps, on va inspecter le fond de soi-même. »

S. : Qui dit couleurs dit peinture. Je crois que cela a été l'une de vos passions ?

J. G. : Ce n'est pas vraiment une passion mais un dérivatif, quelque chose que je sais faire. Je peux rester des mois sans y toucher. Il y a eu une grande période où j'ai ressenti le besoin d'exprimer, d'évacuer des choses que je ne pouvais pas évacuer autrement. Pour moi, la peinture abstraite n'est pas seulement une école picturale ni l'appartenance à une époque bien définie, mais un cas de figure de l'artiste en train de travailler, un exercice de styles. C'est pourquoi je conseille à tous les dessinateurs de faire de l'abstrait, non pas pour imiter tel ou tel peintre mais pour voir ce qui se passe quand on essaye d'exprimer une émotion latente, comment on peut retranscrire l'état présent, l'état dans lequel on se trouve graphiquement. Cela m'étonnerait que ces sensations puissent se traduire vraiment bien en dessinant des boîtes ou des paysages lunaires. La plupart du temps, on va inspecter le fond de soi-même. On va voir apparaître des tâches, des traits fulgurants, des formes bizarres qui n'ont rien à voir avec le concret des symboles que sont les cercles, les carrés ou les rectangles. Les seules conventions immuables, ce sont la feuille de papier et la toile qui restent des supports très pratiques surtout si on veut les détruire. Bien entendu, à l'heure actuelle, cela évolue très rapidement. En fait, dans la peinture, il me semble qu'il y a 2 attitudes qui ne sont pas forcément antagonistes. D'une part, il y a le désir de laisser une œuvre à la postérité et d'autre part le désir de se libérer de quelque chose qui est ancré au plus profond de nous-mêmes.



S. : C'est la réunion de ces 2 forces qui engendre peut-être les chefs d'œuvre ?

J. G. : Exactement. Elles peuvent se réunir dans une véritable expression qui est très proche du génie. Le génie est un peintre qui exprime dans sa toile toute sa pensée, toute sa présence, toute sa vitalité. Il les projette dans le futur, dans l'intemporel. Ce phénomène se retrouve partout,

"Le Spectre aux Balles d'Or"
© DARGAUD

LES... LES BALLES NE PEUVENT RIEN CONTRE LES SPECTRES!
MA PAROLE, MAIS TU ES VERT DE TROUILLE !? HA,HA T'EN FAIS PAS, "TON" FANTÔME EST FAIT DE CHAIR ET D'OS ET JE RISQUE PAS DE LE RATER !..

"Contes de Terreur"
de R. BLOCH
© CLA OPTA

que ce soit dans la Peinture, dans la Musique, le Cinéma... ou dans la Bande Dessinée.

S. : En Bande Dessinée, cela me paraît plus difficile de réaliser une œuvre qui restera à la postérité...

J. G. : La BD demande sûrement beaucoup plus de technique. Sa richesse est plus proche de la littérature sans pour autant offrir l'étendue de la tradition plastique et l'étendue complète des possibilités littéraires. En BD, on est contraint à la narration, à une fidélité et une continuité de l'image précédente.

S. : Certains de vos albums sont à eux seuls des petits chefs d'œuvre. Certaines cases, certaines scènes sont aussi splendides que des tableaux...

J. G. : Que dois-je répondre... Vous dire que je ne l'ai probablement pas fait exprès ou vous dire le contraire pour passer pour un petit génie ? C'est à vous, aux lecteurs, de le dire.

« ...Blueberry commençait à m'étouffer singulièrement. »

S. : Venons-en à quelques-uns de vos albums MOEBIUS. Passer à côté de « La Déviation » me semble incontournable...

J. G. : Effectivement, c'est un album clé où je me mets en scène avec Claudine et ma fille Hélène, où je raconte mon histoire. C'est le point de déviation de GIRAUD vers MOEBIUS. Sur une simple idée de départ en vacances à l'Ile de Ré, on glisse tout doucement de la réalité au rêve, au fantasme. C'est le moment que je me suis remis un peu en question et que Blueberry commençait à m'étouffer singulièrement. C'est aussi également à une époque où la BD venait d'exploser après 68 et certains dessinateurs m'ont

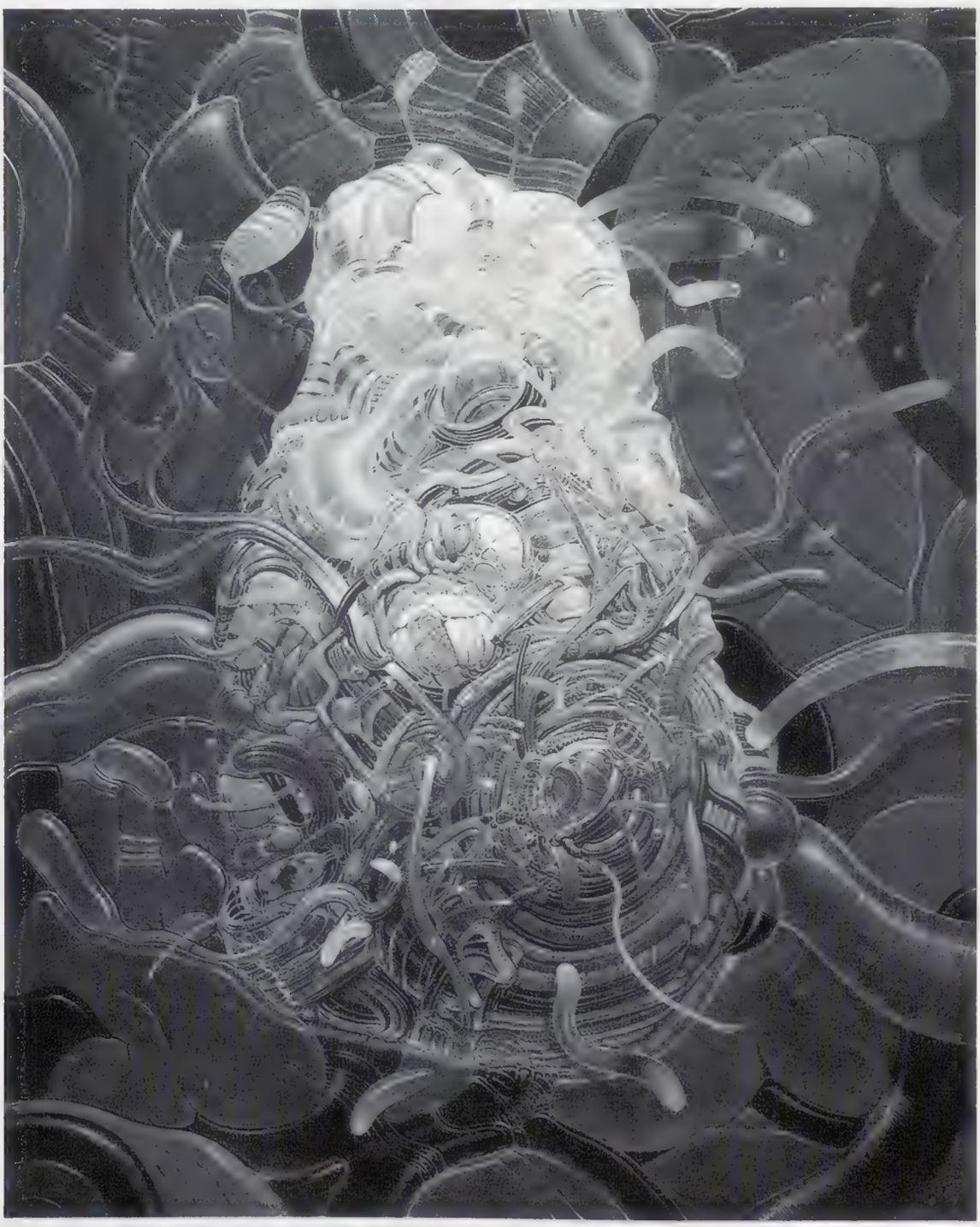


Tableau de MOEBIUS

poussé à sortir des chemins battus et de Blueberry. C'est ce qui m'a permis de faire cet album et de trouver la voie moebiusienne.

S. : Poursuivons par « Les Yeux du Chat ». Le dessin est très travaillé et fait penser aux illustrations de Gustave DORÉ, à la technique de la gravure...

J. G. : Oui, par un artifice qui est de mettre une trame sur le dessin ce qui donne un grisé et enrichit le trait. Le rendu n'est pourtant pas comparable à celui de Gustave DORÉ qui faisait des dessins au lavis ou au crayon, les donnait à un artisan qui gravait sur bois pour donner un côté incroyable et hallucinant, avec des milliers de traits, de lignes, de parallèles.

S. : Quant à l'histoire par elle-même, elle est très cruelle...

J. G. : C'est cruel en effet mais Alexandro JODOROWSKY, à l'époque où je l'ai connu, était quelqu'un qui vivait dans cet espèce de rituel de la cruauté et était empreint de ces images violentes et sanglantes. C'était un peu dans la tradition de la poésie sud-américaine. Alexandro dit souvent que l'histoire n'est pas terminée, qu'elle attend une suite. On ne la connaîtra peut-être jamais.

S. : « Arzack » apparaît dès les premiers numéros de Métal Hurlant. C'est une des premières fois où l'on découvre une bande dessinée entièrement muette. Existe-t-il réellement un scénario ?

J. G. : Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de bulles qu'il n'y a pas de scénario. Au contraire, il y a plein de choses, plein d'actions. Le découpage est tellement télescopé que cela devient mystérieux. On pourrait redéployer l'histoire, la remettre à plat, y ajouter des dialogues et on verrait apparaître une histoire. Ce qui me semble intéressant au contraire, c'est de visionner l'histoire telle qu'elle s'est faite à une époque pour se retrouver dans un espèce d'état de trouble intellectuel qui, finalement, est délicieux quelque part.J'adore être plongé dans le doute, la perplexité et j'ai toujours aimé les histoires qui se terminaient par un point d'interrogation. C'est comme si D'Artagnan, dans « Les Trois Mousquetaires », ouvrait une porte, restait figé, devenait subitement blanc et s'exclamait : « Non, ce n'est pas possible et hop !, FIN de l'histoire (rires). Tu imagines un peu le truc où il ouvre le coffret qui est censé contenir les ferrets de la Reine et tombe raide mort à cause d'un rayon qui sort de la boîte et qui lui transperce le front. Si Alexandre DUMAS avait eu ce genre d'idées, son livre n'aurait vraisemblablement pas eu de succès. Par contre, s'il avait marché de cette manière, il aurait transformé le psychisme des Français pour des siècles et aurait amené une nouvelle dimension dans la littérature.

"La Déviation"
© FUTUROPOLIS

S. : « Arzack » est-il quelque part une sorte de prélude à la série de « L'Incal » ?

J. G. : Oui, si on veut. Mais cela pourrait être une préface du « Garage Hermétique ». Finalement je crois que c'est l'album « Le Bandard Fou » qui me semble être à l'origine de tout.

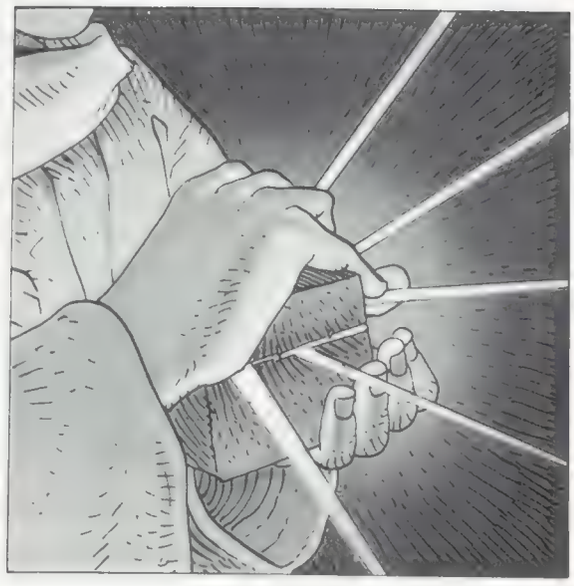
Aquarelle réalisée lors d'un voyage en Thaïlande en 1987

"Les Yeux du Chat"
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

S. : Puisqu'on parle du « Garage Hermétique », parlons-en. C'est une véritable saga écrite et réalisée par tranches de 2 à 4 planches par mois. C'est un moment où vous débordiez d'énergie...

J. G. : Oui, il y avait une tentative d'échapper à la rationalité de la narration classique, de réaliser un dessin et une écriture automatiques. On s'aperçoit que lorsqu'on laisse les trucs sortir, on raconte quand même une histoire.

S. : C'est une histoire qui s'imbrique dans d'autres histoires ?



J. G. : La plupart du temps, lorsqu'on écrit une histoire, on se lance des pistes, on improvise. On pique à droite et à gauche parmi les histoi-

« Je prenais le risque de ne pas pouvoir couper les fausses pistes. »

"L'une des plus belles images d'Arzack"
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

res vécues soit par soi-même, soit par son entourage. Une fois que tout est bouclé, on revient sur l'ensemble et on coupe toutes les pistes qui ne mènent nulle part, on referme la cicatrice et on passe un coup de ponceuse. Avec le Garage, c'était différent. Je prenais le risque de ne pas pouvoir couper les fausses pistes. Cela partait dans tous les sens tout en évoluant sur 3 plans bien précis : le mental, le physique et le psychique. En vérité, je ne tenais pas à retirer toutes les idées qui paraissaient illogiques car c'est parfois dans l'illogisme qu'on trouve le mystère de nos pulsions profondes. Cela a donné une histoire qui a du charme et c'est vrai que dans le petit monde de la BD, cela a révolutionné pas mal de choses.

S. : La suite du « Garage » est en train de paraître aux Etats-Unis dans la revue CHEVAL NOIR sous le titre de « L'Homme du Ciguri »...

J. G. : Effectivement, c'est en prépublication dans cette revue américaine qui publie par ailleurs beaucoup de matériel français et italien.

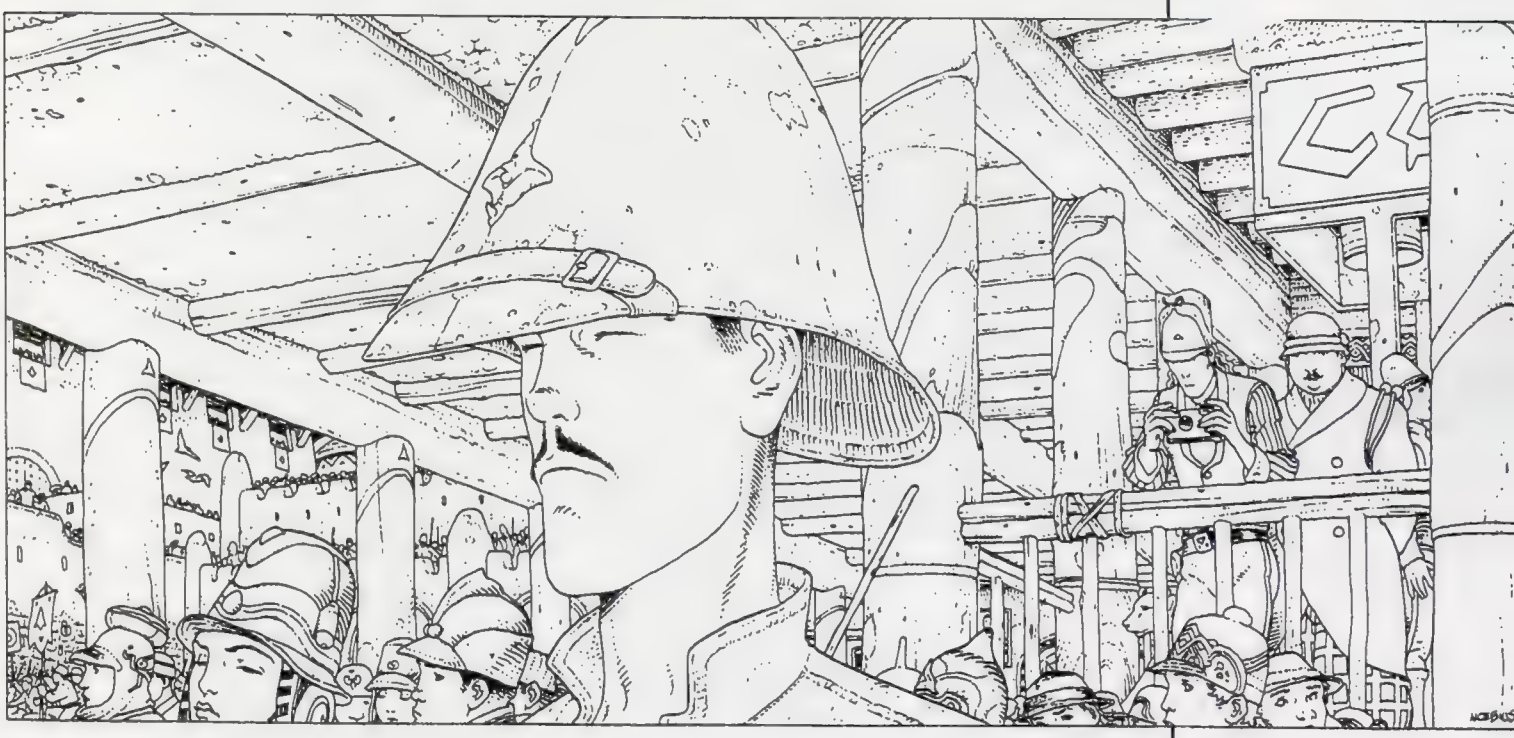
S. : Passons à la série « L'Incal ». 291 planches au total, c'est un véritable feuilleton de la Bande Dessinée...

J. G. : Oui, vous avez raison. « L'Incal » est une de mes premières histoires faite de façon délibérée sur une longue distance. On peut la mettre en miroir avec Blueberry quelque part à la différence que Jean-Michel CHARLIER avait un plan précis. Il était heureux de pouvoir s'étendre et détailler une histoire. Alexandro, quant à lui, avait arrêté l'idée de faire 5 albums selon un shéma sacré représenté par les 4 éléments et la quintessence. C'est pour cela que le dernier album s'intitule « La Cinquième Essence ». Il a pris par contre plus d'importance que l'on espérait et on a été obligé de le découper en deux tomes, ce qui fait au total six albums. Six, c'est aussi un cycle assez parfait : un double ternaire. Si on analyse bien, ce sont deux pyramides qui s'imbriquent l'une dans l'autre pour ressembler un peu à l'étoile de David.

S. : Ce qui est étonnant, c'est que la dernière page est identique à la première. On est revenu au point de départ. Quel est votre message ?

J. G. : C'est une histoire imaginaire où l'on dévoile notre jeu. On est sur scène, on est dans un album de papier. Cela permet à l'histoire de la relativiser et de la prolonger, de faire un effet de reflet à l'infini.

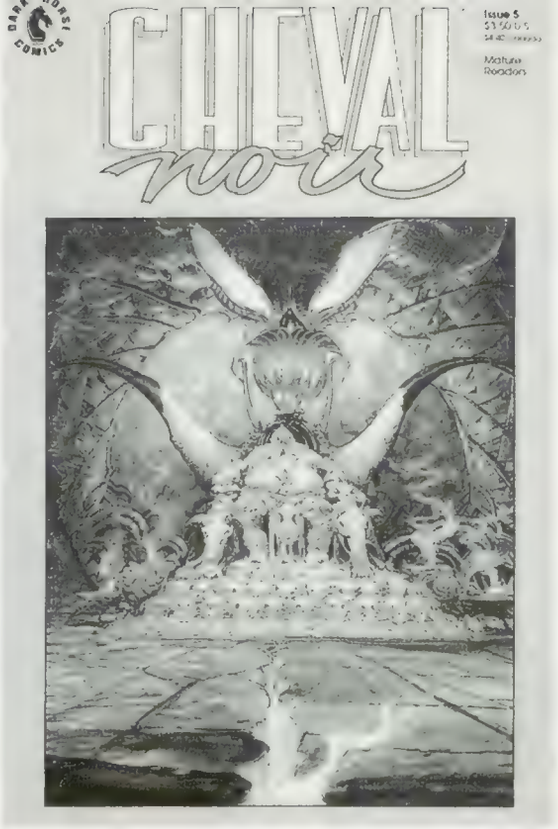
S. : C'est également le reflet d'un parcours initiatique...



"Major Fatal"
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

« C'est le paradoxe de l'artiste. »

J. G. : Tout ce que l'on fait avec Alexandro est un parcours initiatique, pas très loin de l'apprentissage méthaphysique. Il n'y a pas de technique particulière, ce sont simplement des prises de conscience qui font que d'un seul coup un être retrouve son intégrité. JODO aime raconter ces histoires-là, c'est son objectif et sa préoccupation première. Il est passé d'un état de semi-conscience à un état de conscience. C'est le paradoxe de l'artiste. En fait tout ce que l'on croit savoir est régi par quelque chose d'autre en nous. Alors on commence une véritable en-



Couverture de CHEVAL NOIR (inédit)

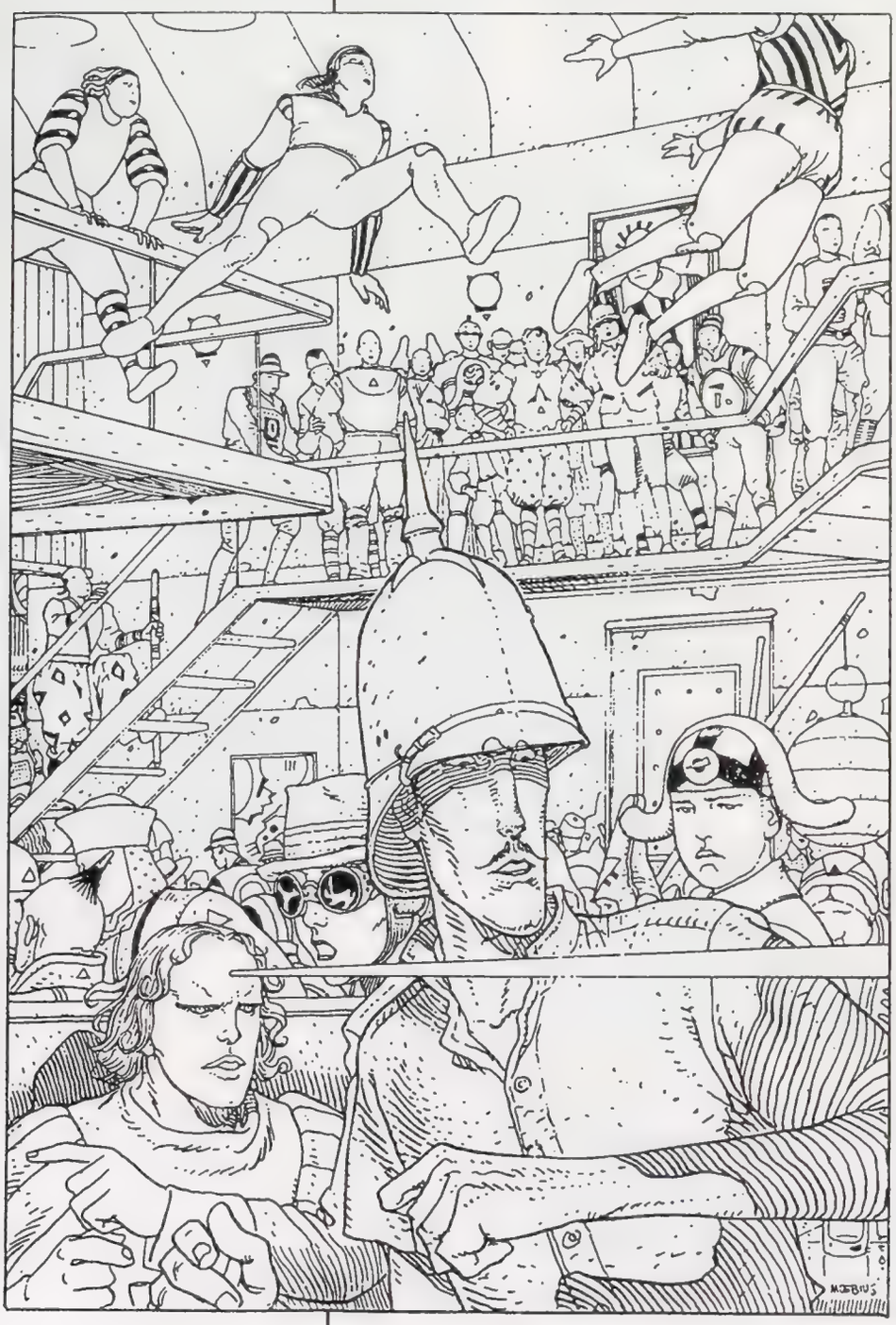
quête policière afin de débusquer cette volonté inconsciente. Quand on y arrive, cela donne beaucoup d'énergie et débloque l'amour pour soi et pour les autres.

S. : Vous êtes-vous impliqué dans le scénario ?

J. G. : On peut très bien discuter avec Alexandro. Il est rusé dans le sens où même si j'arrive à suggérer quelque chose, il revient toujours à son idée directrice. Par contre, il a horreur d'adhérer à des doctrines négatives qui disent que l'homme est foncièrement mauvais.

S. : On sent que vous avez envie de parler de JODOROWSKY, ne vous en privez pas...

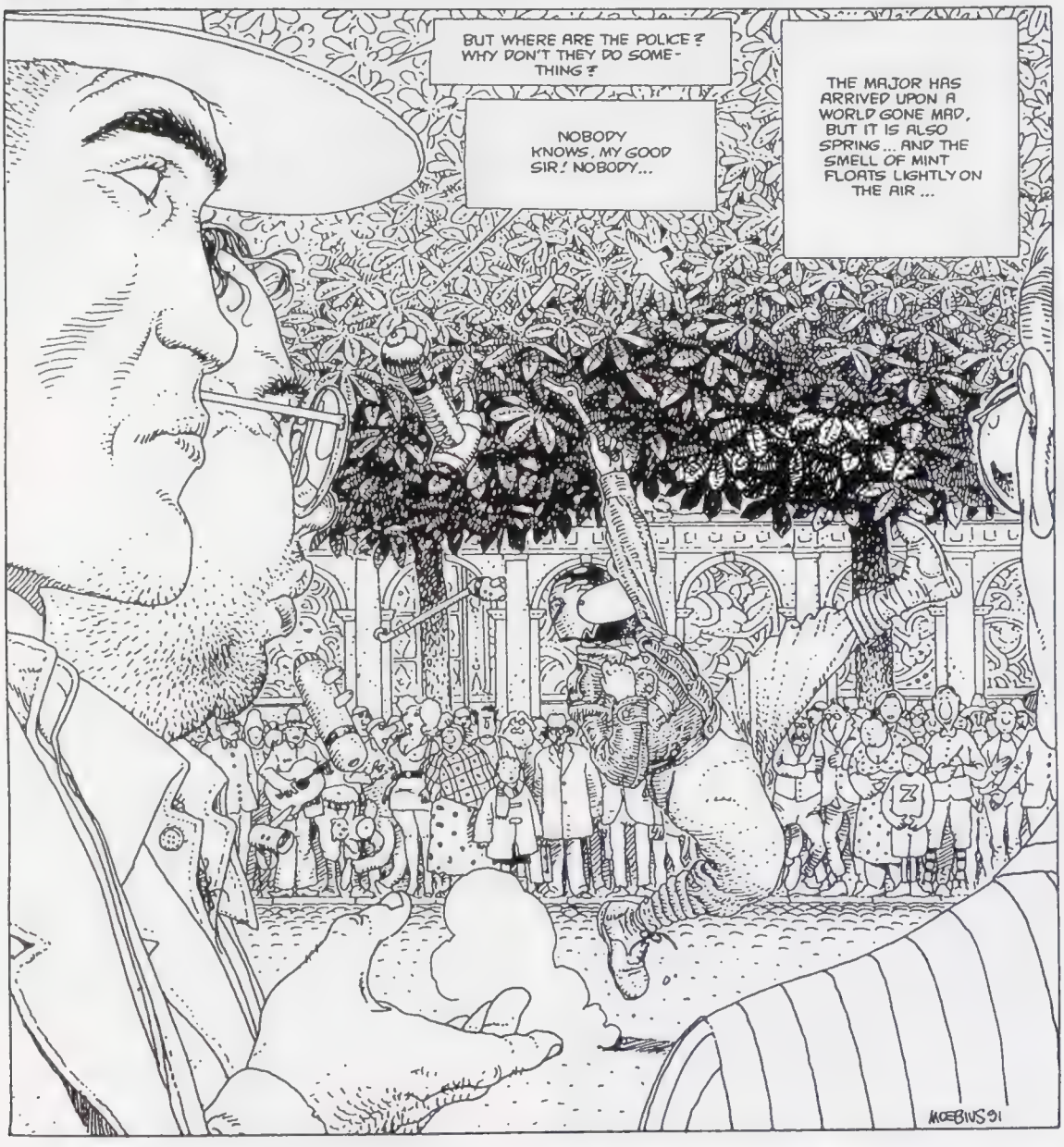
J. G. : Volontiers, JODOROWSKY, c'est un personnage... comment dire... réellement génial. Je le place à côté de gens comme Orson WELLES, Salvador DALI, enfin un peu comme tous ces artistes un peu démesurément grands. La carrière de JODO, qui est loin d'être terminée, est plus confidentielle. Il y a comme cela des écrivains, des artistes qui ne sont pas très connus du grand public qui, un jour, émergeront. Quand on en aura besoin, on les sortira du chapeau. JODO fait partie de ces gens-là. Il a une fonction sociale importante qui déborde largement le cadre d'une carrière artistique dans la mesure où c'est un thérapeute, un Maître bien qu'il s'en défende. Il se comporte d'ailleurs comme cela avec tout ce que cela comporte d'énervant par moments. C'est un novateur, un découvreur, un homme d'amour, une sorte de saint quelque part. Ce qui m'amuse beaucoup et me perturbe en même temps, c'est sa position dans le milieu de la Bande Dessinée qui est un milieu fait de professionnels avec tout ce que cela entraîne comme réactions légitimes de suspicion, d'amitié, de rejet dogmatique, de cabale, de coterie. JODO vient du cinéma et on en vient à dire qu'il en a été rejeté et qu'il œuvre dans la BD faute de mieux. A mon avis personnel, s'il avait réalisé DUNE, il n'aurait jamais eu le sens de faire l'Incal. Alexandro le dit lui-même, que pour faire un film il faut rentrer dans de telles compromissions, dans de tels efforts qu'à la fin cela use. Ou alors il faut entrer dans le système déjà bien établi. JODO, et il le montre dans son œuvre, n'a jamais pu rentrer dans ce système. Cela a toujours été quelqu'un de marginal dans son expression artistique. Il a toujours pratiqué l'éloge de la folie, une folie créatrice. Malheureusement, le système actuel est une routine de consommation traditionnelle, un peu comme les



"L'Homme du Ciguri" (Version américaine) à paraître en France

« Il a toujours pratiqué l'éloge de la folie, une folie créatrice. »

SHIT! THAT GUY'S A TOTAL HERO!
YOU MEAN HE'S CRAZY! LIKE ALL KIDS!
HEY! WATCH WHERE ...
OH!
SO KIDS AROUND HERE ARE CRAZY...
THEY WANT TO GET RID OF THE OLD GENERAL, MISTER...
HOW DARE THEY!


BUT WHERE ARE THE POLICE? WHY DON'T THEY DO SOMETHING?
NOBODY KNOWS, MY GOOD SIR! NOBODY...
THE MAJOR HAS ARRIVED UPON A WORLD GONE MAD, BUT IT IS ALSO SPRING... AND THE SMELL OF MINT FLOATS LIGHTLY ON THE AIR...
MOEBIUS 91

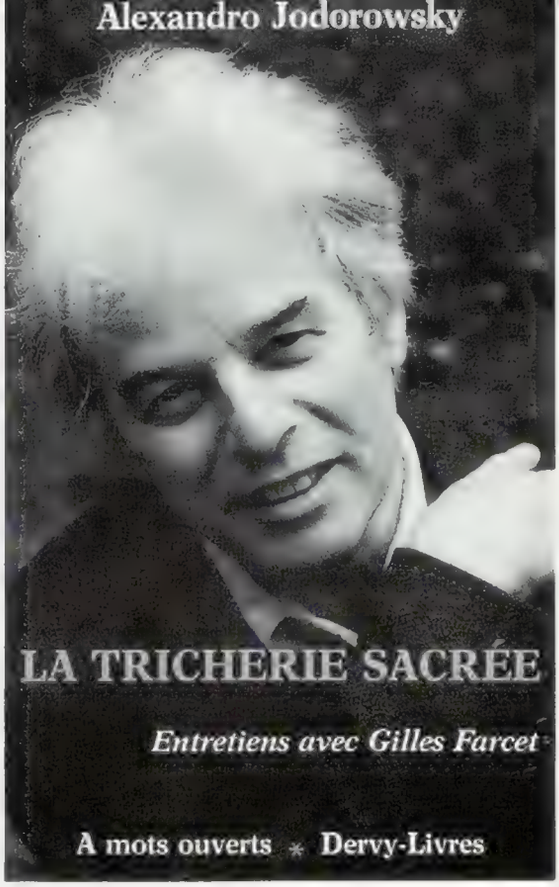
"L'Homme du Ciguri" (Version américaine) à paraître en France

aventures de Blueberry à la limite. Mais je suis un des rares dessinateurs à avoir le cul entre deux chaises, un pied dans un monde et un pied dans un autre. C'est pour cela qu'il m'a tout de suite remarqué, parce que je suis un pont... D'ailleurs, si vous regardez bien de près, j'ai une tête de pont ! (rires).

S. : Comment s'est passée votre première rencontre avec JODOROWSKY et qu'en avez-vous retenu ?

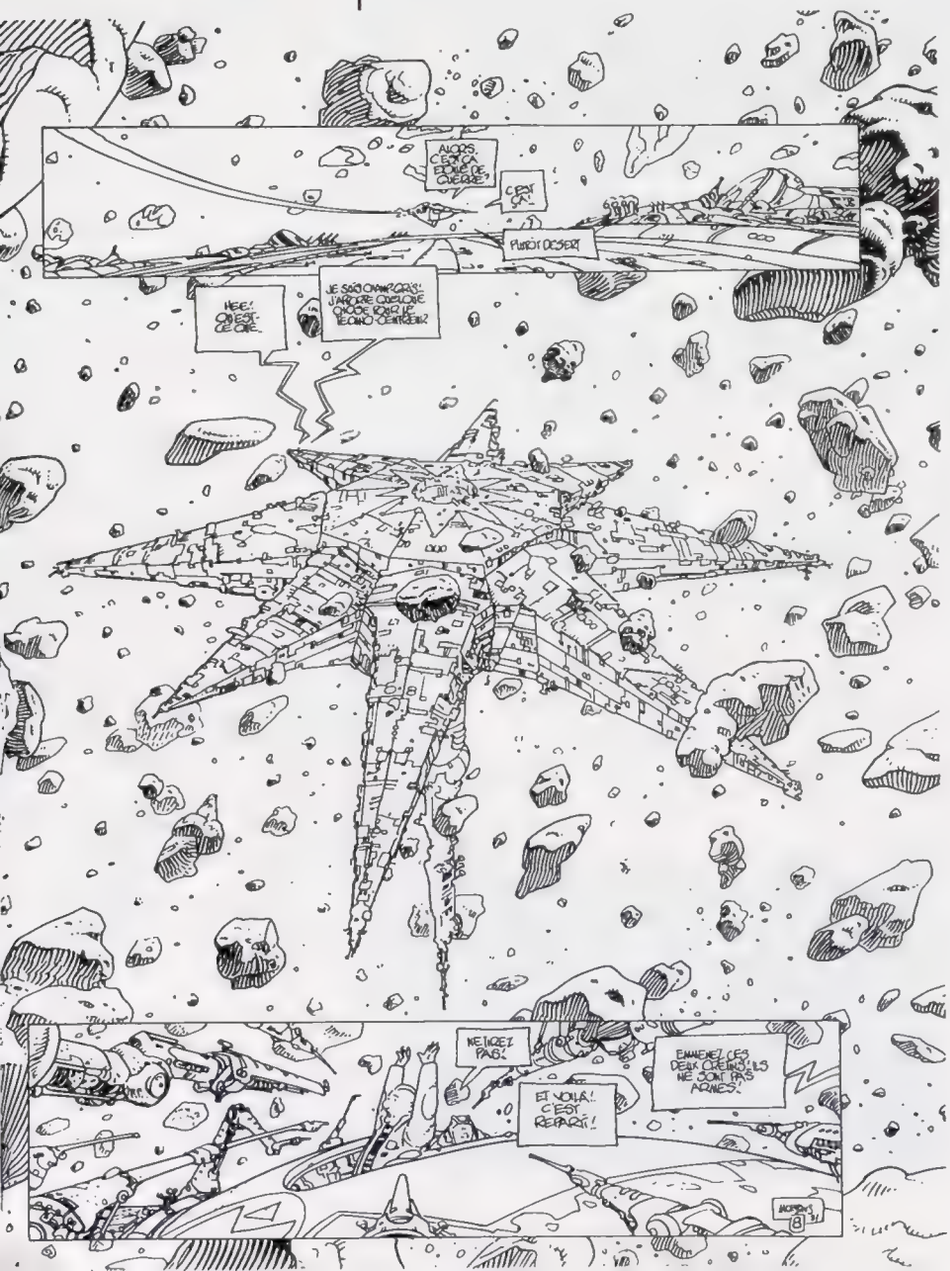
MOEBIUS et JODOROWSKY à Barcelone

Pour tout savoir sur JODOROWSKY



J. G. : J'ai tout retenu. Toute ma vie a été remise sur d'autres rails. Je considère qu'on est l'inventeur, le créateur des gens qu'on rencontre. C'est lui qui est venu me chercher pour travailler sur « Dune » à un moment où tout me poussait vers lui. Tout le travail réalisé antérieurement avec GILLAIN, avec CHARLIER, MÉZIÈRES, toutes les rencontres, les discussions avec les dessinateurs de « Pilote » ont amené à ce que je sois « choisi » pour le projet. Pour moi, à l'époque, rencontrer JODOROWSKY, c'était rencontrer quelqu'un qui avait une surface, une profondeur, qui discutait avec des financiers, des producteurs sur des millions de dollars. J'étais très impressionné et je me suis aperçu par la suite que c'était quelqu'un qu'on ne pouvait pas classer comme un CHABROL, un RENOIR, ou un TRUFFAUT. Il n'avait pas le même langage. Son pain quotidien, ce n'était ni le destin du parti socialiste, ni les rapports Est-Ouest, ni les grands restaurants, ni les femmes qu'on aime, c'était surtout le monde des tarots, de la magie des Indiens qu'il avait rencontrés, des alchimistes, des traditions ésotériques. Pour moi, c'était à la limite de la débilité totale et pendant pas mal de temps, j'ai considéré JODOROWSKY comme un fou plein de

"L'Incal"
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS


ALORS, C'EST ÇA, L'ÉCOLE DE QUELQUE?
C'EST ÇA.
PLUS D'ESPOIR
HEE! QU'EST-CE QUE...
JE SAIS CHAMPIGNAC, J'ADORE QUELQUE CHOSE D'ORIGINAL, MAIS LE MOINS CENTRÉ!?
NE VOIEZ PAS!
EMMENEZ CES DEUX CRÉTINS, ILS NE SONT PAS ARMÉS!
ET VOILÀ! C'EST REPARTI!

« ...au bout de quelques mois, j'ai arrêté de résister... »

talent. Il avait déjà réalisé quelques films : « La Montagne Sacrée » et « El Topo ». Pour moi, cela faisait partie d'une espèce de fatras de superstitions, de choses sans intérêt ou tout au moins absolument pas reliées à la réalité. A la limite cela pouvait servir de support à une histoire de BD. Et puis, au fil du temps, je me suis aperçu que toutes ces prises de position que je prenais pour des absurdités se vérifiaient une à une. Comme je le voyais tous les jours pendant 6 heures, au bout de quelques mois, j'ai arrêté de résister et j'ai commencé à entrer complètement dedans. Je lui en ai parlé, il m'a fait lire des livres, m'a donné des exercices corporels. Aujourd'hui, je continue toujours à travailler et j'utilise les directions qu'il m'a données par rapport à ma propre démarche personnelle, à ma propre nature.

« ...il égorgeait des poulets sur scène... »

S. : Nous avons l'impression que vous pouriez encore en parler pendant des heures...

J. G. : Oui et je pourrais encore vous dire que quelque part, c'est également un personnage qui fait peur. Quand il faisait des happenings dans les années 60, il égorgeait des poulets sur scène. Evidemment, ce n'est pas quelqu'un de très recommandable au niveau d'une bienséan-

ce minimale dans les médias. Quoique dans les médias, les fous furieux, même si on les réprime, on sent confusément qu'on a besoin de gens comme cela et de temps en temps on fait des doubles pages sur eux dans Libé. Toujours est-il que j'étais dans une position idéale pour servir de courroie de transmission. C'est vrai qu'Alexandro s'est rendu compte que la BD permettait plus de choses que le cinéma car elle

permet non seulement de pénétrer très fort dans le subconscient du lecteur mais parce qu'elle permet également une plus grande liberté. Il est capable de rentrer dans un univers de rêve, d'onirisme comme il l'a fait avec BOUCQ et CADELO. Ce sont des histoires délirantes mais ils se sont arrangés pour les ficeler dans un corset de rationnalité.

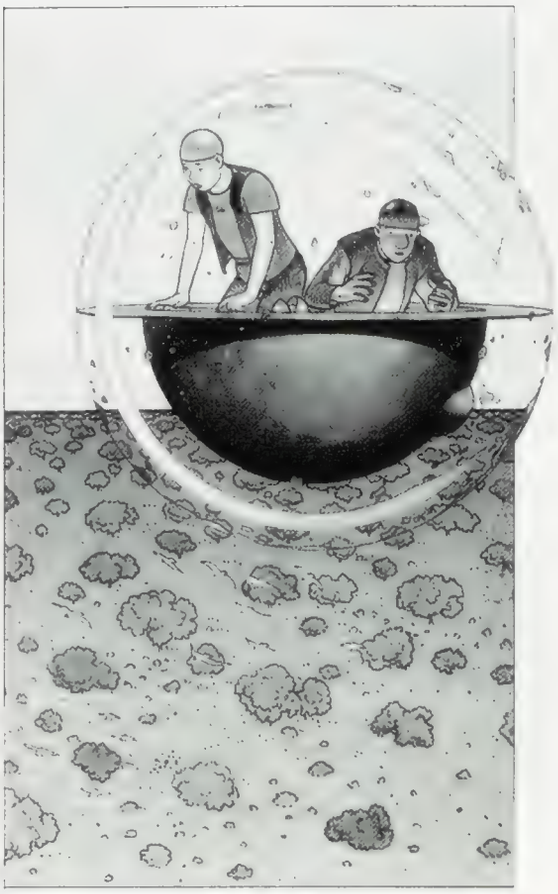
S. : Et sa pratique de l'ésotérisme, des tarots...

J. G. : C'est quelque chose qui le marginalise terriblement dans notre société et aussi par rapport au milieu de la BD. Pourtant, quand on regarde toute l'école de Marcinelle, de Hergé à Jacobs, la BD a fait beaucoup appel à l'ésotérisme comme moteur de certaines histoires. Elle a utilisé énormément de signes. Mais quand la vie courante, on crie au scandale et on tombe dans l'irrationnel. C'est un retour à l'obscurantisme et à toutes ces sortes de choses dont on a eu tellement de mal à se débarrasser pour être

JODOROWSKY vu par MOEBIUS

les hommes modernes que nous sommes. Alexandro travaille depuis des décennies sur les tarots. On peut dire qu'il « respire » les tarots. Quand on parle des tarots, il y a deux aspects.

La pratique des tarots
© CASTERMAN



"Le Monde d'Edena"
© CASTERMAN

Le premier est une science, quelque chose de mystérieux et de gratifiant. Le second revêt plutôt l'aspect de l'escroquerie mis au point par des romanichels pour soutirer quelques pièces aux gens crédules. Alexandro est entré dans la réalité du tarot par la première porte, celle de la science mystérieuse, puissante, qui est une source de sagesse extraordinaire. Il a fait table rase des pratiques anciennes caduques à son avis. Celle de JODO, c'est une approche contemporaine qui se soucie premièrement d'intégrer les connaissances, disons modernes, en psychiatrie, psychanalyse et en thérapie, psychothérapie et deuxièmement de rompre complètement avec tout l'aspect de l'ésotérisme mystificateur, c'est-à-dire tout ce qui permet de se donner du pouvoir avec un écran de fumée. Il étudie l'ésotérisme pour y trouver des techniques d'analyse, auto-analyse, de connaissance, de renouvellement de la pensée. Il a su déjouer tous les pièges dont parle CASTANEDA dans son livre. Le premier piège c'est la peur, le second c'est le savoir, le troisième c'est le pouvoir, et le quatrième, plus inattendu, c'est la sénilité. A ma connaissance, il n'a pas utilisé son savoir à des fins de pouvoir et il doit aujourd'hui affronter la sénilité.

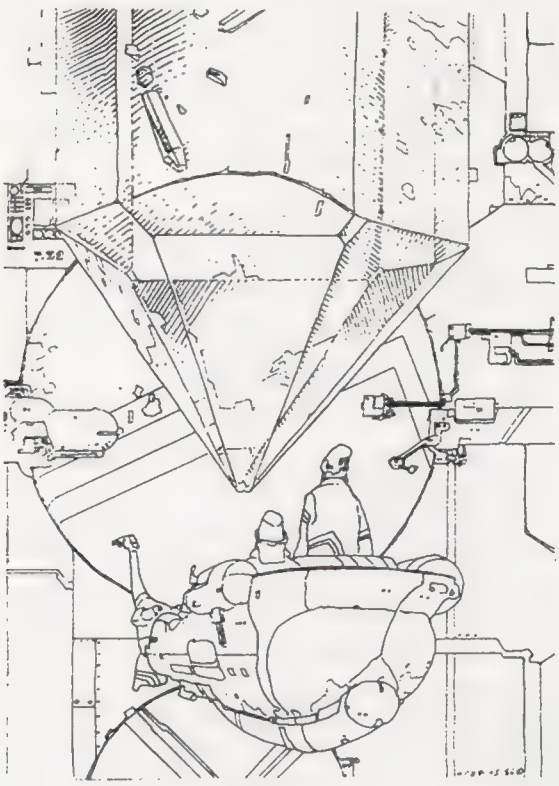
S. : On en arrive au « Monde d'Edena », série publiée dans A SUIVRE. Tout part curieusement d'une commande publicitaire CITROEN... D'où vous est venue l'envie de continuer ?

J. G. : L'idée de départ, c'était d'en faire une histoire de 7-8 pages. Et puis, je me suis un peu pris au jeu. C'est devenu une histoire rigolote. Je

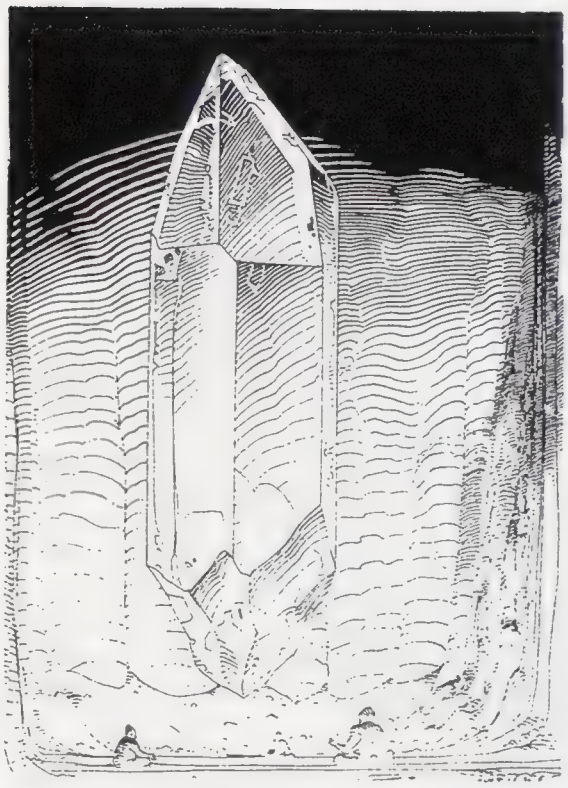
« Le récepteur est aussi important que l'émetteur. »

"Stel" à paraître chez CASTERMAN

me suis trouvé entraîné avec Marc BATI et 2 ou 3 copains à vouloir leur raconter quelque chose. Peut-être à l'époque ai-je voulu frimer un peu devant eux. Il n'y avait pas de scénario bien précis et je me suis mis à imaginer le story-board de toute l'histoire, comme cela, comme une sorte d'improvisation bizarroïde. J'en étais l'instigateur, mais le véritable auteur, c'est le groupe que l'on formait à quatre. Le récepteur est aussi important que l'émetteur. On peut dire qu'une histoire, c'est le résultat de celui qui raconte mais aussi de celui qui écoute. C'est une espèce d'harmonie et non seulement la qualité de l'histoire s'en ressent mais la qualité de la lecture également. Je trouve que « Sur l'étoile » est une belle histoire. Tout d'abord, elle est originale, et puis c'est une blague énorme. Les



personnages sont rigolos. C'est une très belle manière d'aborder la publicité par ce biais. Toujours est-il que l'histoire a débordé largement le cadre de la commande publicitaire. Et un jour, je me suis fait la réflexion qu'une histoire comme celle-ci pouvait très bien comporter une suite. Et c'est là que cela a commencé à devenir intéressant car, à partir d'Edena, cette planète paradisiaque, on pouvait imaginer tout monde et essayer d'y pénétrer. Il suffisait de se laisser porter. Et cela m'a amené à une planète d'où je ne suis toujours pas revenu ! (rires). En fait, c'était une espèce de pari un peu fou et un peu flou. Je voulais montrer une utopie du bonheur, montrer une sorte d'Eden et je n'y suis pas parvenu car il a bien fallu que je fasse intervenir des empêcheurs de tourner en rond, des salopards, des fous furieux, des sociétés qui refusent d'être heureuses et refusent bien entendu aux autres ce bonheur. Bon, depuis, je le reconnais, j'ai un



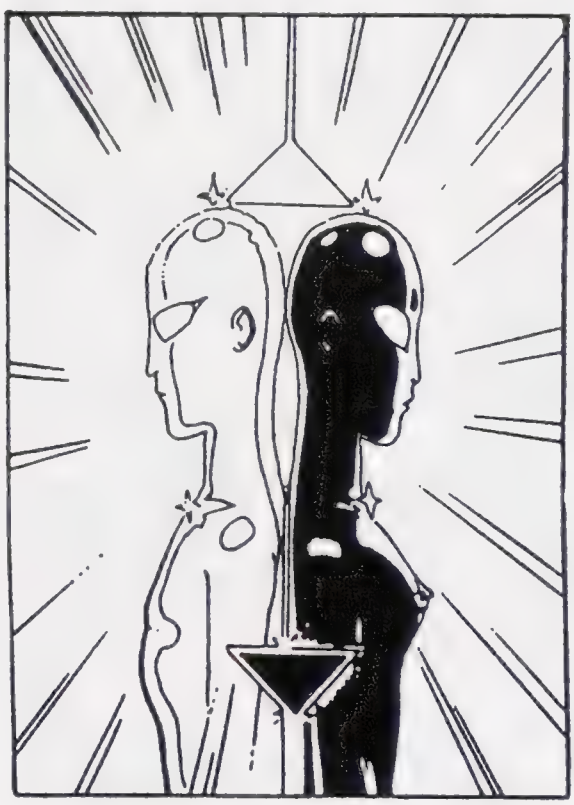
La perfection du Cristal

peu cédé à la facilité mais d'un autre côté je m'amuse beaucoup.

« ... se perfectionner, c'est chercher la perfection... »

S. : Vous semblez toujours en quête de la perfection...

J. G. : Non, pas vraiment. Je dirais plutôt que je suis légèrement titillé par le désir de me perfec-



Yin et Yang, Bien et Mal, Noir et Blanc...

tionner. C'est vrai qu'on pourrait croire que c'est jouer avec les mots car se perfectionner, c'est chercher la perfection, à une nuance près que la véritable perfection est abstraite et qu'elle est recherchée sans espoir d'être jamais atteinte. En vérité, la seule chose qui peut être parfaite, c'est le moment de la recherche.

S. : Le Cristal n'est-il pas la matérialisation de cette recherche de perfection ?

J. G. : Oui, parce que le cristal, en lui-même, est paradoxal, parce qu'aucun cristal n'est semblable à un autre. Les seuls cristaux sans faille, ce sont les cristaux artificiels. Les cristaux naturels ont le pouvoir d'être parfaits et imparfaits. Il y a cette beauté, cette perfection du cristal et les imperfections de ses formes. On peut donc assimiler cette notion de perfection/imperfection à une sorte de Yin et de Yang.

S. : Un dernier mot sur « Edena ». N'y a-t-il pas un parallèle entre l'histoire et votre parcours ?

J. G. : C'est plutôt une rencontre et ma découverte de l'instincto. C'est ma notion de concevoir l'alimentation de l'Eden, conception qui est reliée à une humanité pré-intellectuelle. Pour moi, c'est un peu le paradis perdu et l'idée ce serait de retrouver ce paradis et de retrouver l'homme dans l'état animal avec la conscience humaine qu'on possède actuellement.

S. : Il y a un an est sorti l'album « La Folle du Sacré Cœur ». Parlez-nous un peu de cette dernière série créée avec JODOROWSKY. Pourquoi cette envie de raconter la vie de Marie ?

J. G. : En fait, je suis très sensible à la mythologie chrétienne. Je la trouve extraordinairement riche et précieuse. Si la religion est en décadence à l'heure actuelle – et je ne parle pas de la religion en tant qu'institution mais en tant que pratique de vie et en tant que système de vision du monde – c'est surtout parce que notre civilisation est entrée dans un nouveau déchiffrage

Planche 50 de "La Folle du Sacré Cœur" T.2 à paraître aux HUMANOÏDES ASSOCIÉS

« Aujourd'hui, l'âme est nourrie par le fast-food de la pensée analytique. »

du monde analytique et que toute la religion, toute la symbolique chrétienne a été créée à une époque où la pensée était encore analogique et où on rentrait dans cette conception de l'Univers par le biais de symbole. Celui-ci nourrissait l'âme. Aujourd'hui, l'âme est nourrie par le fast-food de la pensée analytique. Toujours est-il que pour moi, la Vierge Marie est un symbole tout à fait extraordinaire, d'abord pour cette notion de divinité vierge. Cela n'a rien à voir avec la virginité matérielle, organique. L'idée était de faire vraiment un sorte d'hagiographie moderne (adaptation de la tradition de l'Eglise à l'évolution du monde actuel), en partant du point de vue d'Alexandro et du mien. On s'est très vite rendu compte qu'on n'était pas vraiment prêts à faire ça. Je commençais à mettre des obstacles partout et on se demandait à quelles sources se référer, à la Bible, aux écrits des Evangiles apocryphes et si on se mettait à parler de la Vierge comme on en avait vraiment envie. C'était très ambitieux et on n'a pas pu réaliser cette histoire. Entretemps, Alexandro avait écrit un texte pour un scénario de film qui s'appelait « La Folle du Sacré Cœur ». Plusieurs dessinateurs avaient été pressentis et contactés mais cela n'a pas fonctionné. Et au cours de l'une de nos discussions sur l'album de la Vierge Marie, il a brusquement quitté la pièce où nous étions et il est revenu avec le manuscrit de ce film. J'ai commencé à le lire, je l'ai amené chez moi, et il m'a beaucoup plu. Je le trouvais très amusant,

original avec plein de messages intéressants. Et ce qui est surprenant une fois de plus, c'est qu'on trouve à travers un scénario comme celui-là une réelle qualité qui permet de visualiser le public comme étant un complice extraordinaire qu'on emmène sur des chemins qu'on estime soi-même importants, même si c'est une histoire truculente, osée et parfois même vulgaire. C'est une façon de prendre le lecteur pour un adulte, de considérer qu'il est capable d'assimiler toutes sortes de situations extrêmes. Nous avons essayé de donner le meilleur de nous-mêmes.

S. : D'un point de vue graphisme, on a l'impression qu'il y a un changement de rythme à partir d'un certain moment...

« ...le lecteur mérite qu'on prenne du plaisir à travailler pour lui. »

J. G. : Il est certain qu'au niveau dessin, je n'ai pas donné ce qu'on pourrait considérer comme étant le meilleur, c'est-à-dire la qualité graphique maximale de ce que je peux amener. En fait, c'est comme cela que j'ai commencé l'histoire et puis je me suis aperçu au bout d'un moment que cela créait une espèce de redondance entre l'effort que je prodiguais sur la qualité graphique et la nature même de l'histoire. C'est pourquoi, d'un seul coup, au cours du premier épisode, j'ai changé complètement de graphisme et j'ai cherché ma qualité non pas dans l'application, mais dans le jaillissement, en fait dans mon plaisir. C'est d'ailleurs une notion que j'essaie d'intégrer de plus en plus dans mes histoires : le lecteur mérite qu'on prenne du plaisir à travailler pour lui (rires). Cela ressemble un peu à ce que je faisais dans « la Jeunesse de Blueberry » ou dans « Jim Cutlass ».

S. : Au niveau des couleurs, on ressent la même chose...

J. G. : Oui, cela a été un peu épique car il y a eu trois coloristes successifs. Tout d'abord Florence BRETON pour les vingt premières planches, qui n'a pas pu continuer pour des raisons professionnelles. Il y a eu ensuite Daniel CACOUAULT, un coloriste professionnel qui travaille habituel-

EN COLOMBIE ? LA NARCO-RÉVOLUTION ? MOI, Y PARTICIPER !
QUAND CESSERAS-TU ENFIN DE TE RONGER LES SANGS ?. DIEU VA GUIDER NOS DESTINÉES JUSQU'À LA LUMIÈRE... NOUS T'AIMONS !.. TON FILS ET MOI...
MOI AUSSI, JE T'AIME !
...ET MOI AUSSI, JE T'AIME, ! FRÈRE ZACHARIE !
GULP ! MOI AUSSI, JE CROIS QUE JE VOUS AIME !..
POUR MON PLUS GRAND MALHEUR !!!
ÉCOUTEZ TOUS ! JE NE SUIS PLUS ROSAURA !.. MAIS LE CHRIST-MARIE ! NOUS ALLONS FAIRE DE CETTE RÉVOLUTION MATÉRIALISTE UNE RÉVOLUTION SPIRITUALISTE
LA COLOMBIE, AU TERME DE L'APOCALYPSE MONDIALE, DEVIENDRA LA NOUVELLE JÉRUSALEM !
JIJI ! ESTA CHAVA ESTA LOCA

© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Case tirée de la planche 16 de "La Folle du Sacré Cœur" T.2
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Hommage à GILLAIN
© GENTIANE

lement pour le dessin animé ce qui a posé pas mal de problèmes. Quand ses couleurs sont arrivées, cela a créé un vrai chambardement aux Humanos. Il avait pris au pied de la lettre toutes mes indications de couleurs. Je voulais apporter un côté flashant à l'hallucination du personnage et cela a donné des verts et des violets beaucoup trop frappants. Je me suis bagarré aux Humanos pour que ces couleurs soient gardées parce que, quelque part, je les trouvais intéressantes même s'il y avait des petits fléchissements que j'ai corrigés moi-même d'ailleurs. C'était la première fois qu'il faisait de la couleur en BD. Il manque de métier mais il a beaucoup de talent. Toujours est-il qu'on a terminé « La Folle du Sacré Cœur avec JANJETOV qui était disponible à ce moment-là et qui a réalisé de superbes couleurs. Il n'y a rien à redire.

S. : Combien d'albums prévus pour cette série ?

J. G. : Elle est prévue entre 4 et 25 (rires). Non, je ne sais pas. Le 2e album est terminé et le 3e est déjà en préparation. Avec Alexandro, on ne sait pas où l'on va.

S. : Qui a eu l'idée de diversifier la série Blueberry avec « Marshal Blueberry » ?

J. G. : C'est une idée que j'ai eue avec Jean-Marc LOFFICIER. Nous avons eu l'accord des héritiers et c'est Fabrice GIGER, l'éditeur d'ALPEN, qui a eu l'idée de choisir William VANCE. Pour l'instant, le cycle avec VANCE est terminé et on laisse un peu le temps s'écouler. Après les 3 premiers tomes, j'ai un scénario prêt pour Michel BLANC-DUMONT. Curieusement cela ressemble à certaines histoires de « Jonathan Cartland » car il y a des indiens, un aspect magique, onirique et le personnage est vraiment déchu. D'une certaine façon c'est un scénario qui reprend dans mon esprit le thème du premier album et c'est une histoire que j'avais faite en vue d'une adaptation cinématographique avec une conception plus moderne, plus contemporaine, pessimiste et en même temps en y introduisant l'aspect onirique lié à la magie des indiens..

S. : Et pour « Jim Cutlass » comment cela ce passe-t-il ?

J. G. : C'est aussi l'héritage de Jean-Michel qui disparaît en plein milieu d'un album nous laissant le problème de terminer la série. Christian ROSSI avait commencé une mouture scénaristique pour finir l'album et me l'avait montrée pour me demander mon avis. J'avais trouvé ça pas mal mais je pensais qu'il y avait mieux à faire. Je lui ai fait une proposition qui lui a plu et nous avons travaillé ensemble.

S. : Outre ROSSI, le fait est indéniable aujourd'hui que vous avez créé, sans le vouloir, toute une génération d'auteurs qui sont de la

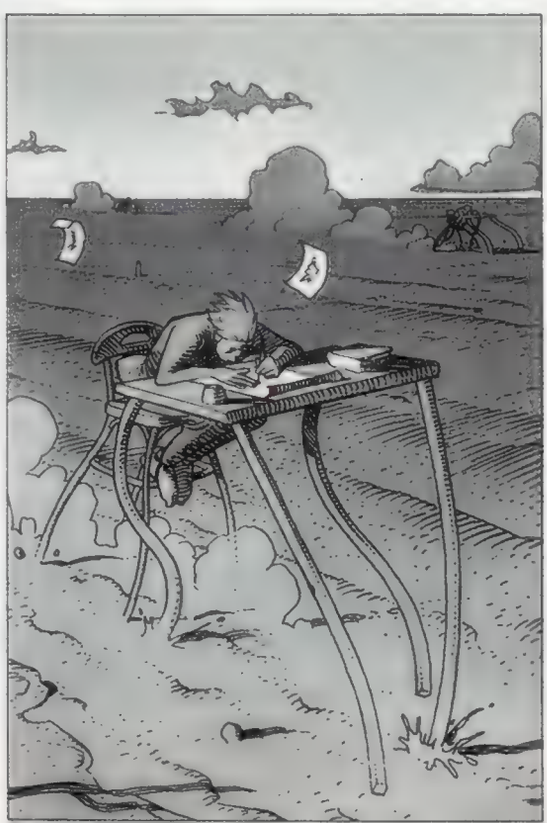


Illustration extraite de Moebius et le rêve
© CASTERMAN

L'ultime représentation de DIEU ?
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

même lignée graphique que vous (BOUCQ, BLANC-DUMONT, ROUGE, CAZA, DARROW...). Comment ressentez-vous cela ?

J. G. : Je pense que si je n'avais pas été là, ils auraient trouvé leur voie quand même.

S. : C'est une réponse pleine de modestie mais qui ne nous satisfait pas. Vous êtes vous-même l'héritier de CANIFF et de GILLAIN...

J. G. : A ce niveau, il y a une continuité. Si je n'avais pas été là, cela aurait sauté directement de GILLAIN à BOUCQ par exemple. On fait tous école. Nous sommes tous lus par des jeunes qui vont être attirés par notre style et qui, s'ils dessinent un jour, vont tenter de reproduire le graphisme qui les a rendu si heureux.

S. : Oui, mais par rapport à vous il y en a un certain nombre et par rapport à GILLAIN ou CANIFF, il n'y a que vous et MEZIERES...

J. G. : Effectivement, je suis peut-être arrivé à une époque charnière. J'ai eu de la chance. Cela me met dans une position de « pape » qui vit dans les bulles tandis que le vrai Pape ne vit que dans une seule (rires).

« Ce n'était pas copier, c'était aimer. »

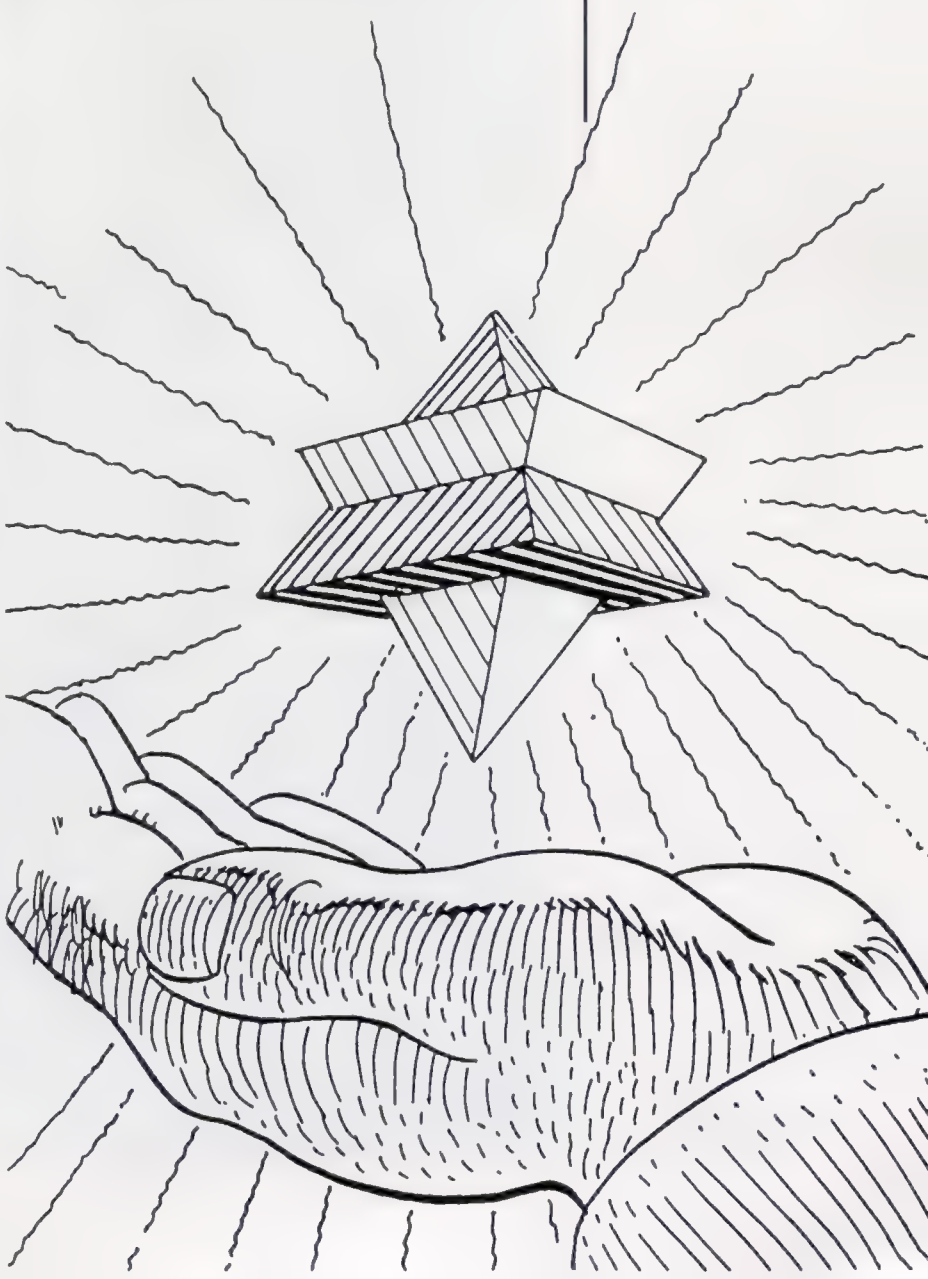
S. : Au début de METAL, certains vous copiaient (BILAL, S. CLERC)...

J. G. : Ce n'était pas copier, c'était aimer. C'était une façon de me dire qu'ils étaient à mes côtés. Ils ont accepté de suivre parallèlement ma trajectoire pendant un certain temps, ressentir ce qu'il y avait à ressentir et puis ont évolué selon leur propre personnalité.

S. : Gardez-vous de bonnes relations avec les dessinateurs que vous rencontrez ?

J. G. : Oui et il y a des amitiés qui se créent, qui se nouent avec BOUCQ, COUTELIS, ROUGE, ROSSI. C'est un peu ce que je ressentais lorsque j'allais voir GILLAIN. Il y a une complicité formidable.

Les pyramides imbriquées
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS



S. : Il y a deux ans, vous avez réalisé avec toute une équipe de dessinateurs et de scénaristes un numéro spécial hors série d'A SUIVRE sur le thème du rêve, c'est quelque chose qui vous interpelle ?

J. G. : Non, pas spécialement. Ce qui m'emballe vraiment, c'est la capacité du rêve lucide. Quelque part, on est tous dans un état de rêve, tout au moins d'hypnose. Pour que la réalité soit perçue collectivement, pour qu'elle ait un sens, pour qu'elle soit le support d'une civilisation, d'une société viable, d'une légalité, d'un droit, il faut qu'il y ait un certain nombre de conventions collectives. Et ce consensus, c'est un peu comme un iceberg, il a une partie immergée, inconsciente et une partie émergée, consciente qu'on peut définir. Ce qui m'intéresse, c'est cette partie inconsciente mais la réalité est toujours là pour nous rappeler à l'ordre.

S. : Oui, mais la réalité n'est-elle pas illusoire ?

« ...l'éternité est certainement une globalité qui inclut le passé, le présent et le futur. »

J. G. : Bien sûr, c'est une illusion dans la mesure où elle est toujours analysée à travers le point de vue d'une personne et il y aura toujours une anamorphose partielle du monde alors que le monde devrait être pris comme une globalité. Le monde se perçoit dans sa densité matérielle, avec le devant et le derrière en même temps. Il n'y a pas de perspective mais une sensation de globalité qui réunit non seulement la matière, mais le temps, la pensée, le potentiel, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas encore créé mais qui est en passe de devenir. A ce niveau-là, je pense qu'il n'y a pas de devenir puisque l'éternité est

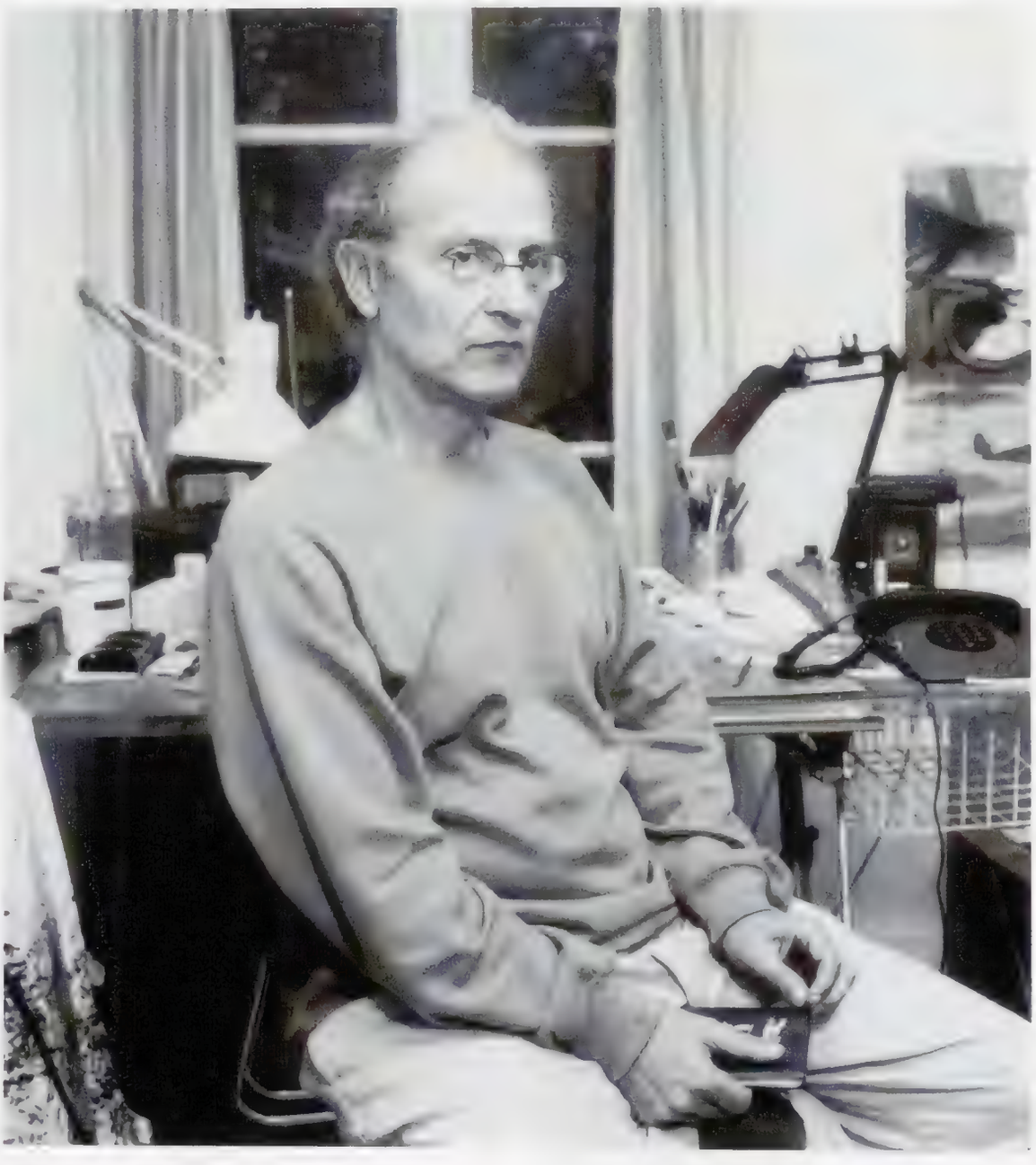


Photo Jean GIRAUD
© Régis HOULET

certainement une globalité qui inclut le passé, le présent et le futur. C'est inimaginable. C'est une faculté humaine que de pouvoir l'imaginer en tant que concept, mais le ressentir c'est... comment dire...

S. : ...Incommensurable...

J. G. : Exactement. Je me souviens que mon premier vertige d'enfant cela a été ce choc devant cette notion d'éternel, d'infini. Cela met tout à coup ton esprit dans un certain état de dilatation de la conscience qui fait partie de la nature humaine. Nier Dieu, une religion ou autre chose n'a pas d'importance. Il faut bien voir qu'organiquement, on est amené à concevoir Dieu, que cela fait partie intégrante des fonctions humaines.

« Dieu existe, ce n'est pas niable. »

S. : Vous croyez en Dieu, en un seul dieu ?

J. G. : Bien entendu, je ne le conçois pas autrement. Il y a un endroit où il est seul et sa lumière vient ensuite jusqu'à nous. Nous sommes tous issus de ce corps et de cet esprit divins. Nous sommes en même temps uniques et multiples. On n'a pas à se poser la question de l'unicité, on y est. Alors, se poser la question de savoir s'il existe est une question sans substance. Dieu existe, ce n'est pas niable. Il suffit de réfléchir, de s'arrêter une seconde, de rassembler toutes les consciences connues, d'en faire une supraconscience collective qui agit globalement et on parvient à trouver le concept du divin. Bien sûr, on n'est pas obligé de lui donner le nom de Dieu. Mais pour simplifier et dans n'importe quel autre domaine, les humains acceptent de dire qu'un arbre est un arbre et un chat, un chat.

S. : Ce dieu dont vous parliez précédemment, ce n'est pas le Dieu de la religion catholique ?

J. G. : Pourquoi pas ? La religion catholique le capte très bien. Pour concevoir Dieu, il suffit de la conscience mais pour capter le message divin, il faut des instruments très divers, plus ou moins perfectionnés et plus ou moins efficaces selon les époques comme les rituels, les danses, les prières, les totems, etc. Ce qui a été mis en place par le catholicisme avec l'être incroyable qui s'appelle Jésus ne peut être balayé d'un geste.

S. : Si Jésus est reconnu sur un plan historique, l'image de Dieu reste cependant floue et abstraite...

J. G. : Dieu est inimaginable, je suis d'accord avec vous mais on peut très bien croire à quelque chose d'inimaginable. C'est quant même une faculté propre à l'individu que de pouvoir dire : « Je ne sais rien ». Je suis catholique de

MES F...NES FRÈRES !..
OUVREZ VOS YEUX !..
LA LUMIÈRE !
LA LUMIÈRE COMMENCE À BAISSER !..
UN NOUVEAU PROPHÈTE !
LA LUMIÈRE BAISSE ? ACHÈTE-TOI DES LUNETTES
HI HI HI !..

Nul n'est prophète en son pays

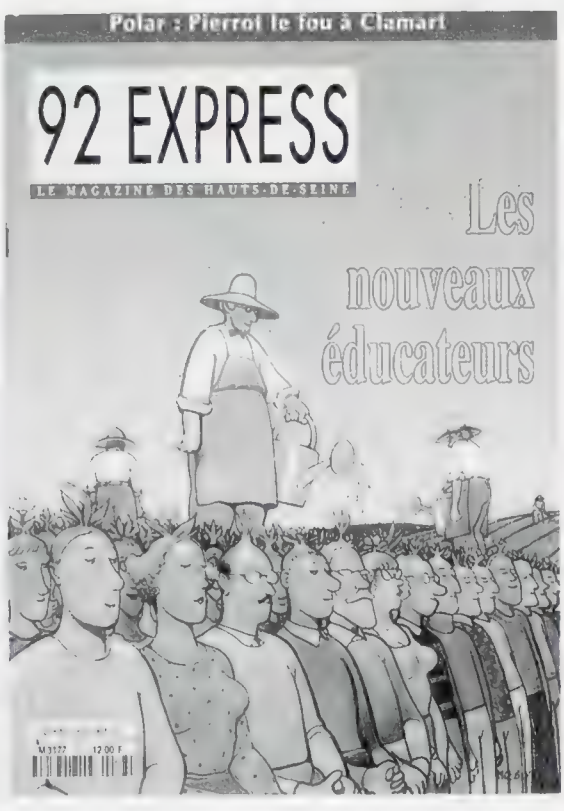
par mon éducation, je ne le renie pas. J'ai eu pendant mon adolescence une attitude de rejet de la foi officielle. Je pense que cela doit être une attitude normale à cet âge-là, en parallèle avec un refus de l'éducation reçue. Après, on devient plus tolérant.

S. : C'est vrai que parfois, l'enfant devenu adolescent, se révolte vis-à-vis de ses parents.

J. G. : Un enfant tranquille est un enfant qui est accepté, qui a eu le droit d'exprimer ses peines, ses joies, ses colères. S'il lui reste de la colère, de la haine non exprimées, refoulées, le présent s'en trouve empoisonné. Voilà, c'est un peu ce que j'ai appris dans mes périgrinations. C'est un travail considérable qui s'apparente au travail d'Orphée quand il descend aux Enfers, où il retrouve justement l'enfer de son enfance. Il doit revenir sans se retourner en emmenant ce passé dans le présent... et Eurydice avec.

S. : Peut-être faudrait-il rééduquer les parents avant d'éduquer les enfants ?

J. G. : Non, pas du tout. Cela fait partie du système que l'être humain s'est donné et je pense que cela peut être très utile. La capacité à



Couverture du magazine "92 EXPRESS"

aller contre les clichés, les idées préconçues, les idées reçues, c'est en quelque sorte retrouver son enfant en soi, être disponible à un réel non programmé pour donner à cette vision enfantine toute la force de l'adulte qu'on est devenu.

« Dieu est mort, vive Dieu ! »

S. : Dans « L'Incal » ne retrouve-t-on pas cette notion de l'entité divine en dessinant ORH ou tout au moins, sa représentation graphique ?

J. G. : Oui, tout à fait. Il est certain que ORH est l'ultime possibilité de représentation d'une supraconscience palpable et surtout représentable. Il y a bien d'autres idées derrière. A partir du moment où on le présente, on le fait descendre dans ce qui est conçu, dans l'humain. Ce qui est intéressant pour l'individu, c'est d'avoir une zone dans laquelle il n'a pas accès mais dont il connait l'existence. C'est dans cette zone qu'il y a un autre espace de liberté et qu'on peut puiser notre intuition, sinon on ne fait que répéter et combiner les éléments connus. Quand on dit : « Dieu est mort », celui qui est mort, c'est ORH. Il y a une subtilité de langage entre « aime ORH » et « est mort ». Cela signifie que c'est cette image de vieux dieu, sous les traits d'un patriarche, qui crève et c'est pour cela également qu'à la fin de l'Incal, on voit apparaître un enfant. Dieu est mort, vive Dieu ! Mais ce n'est pas le vrai dieu inconcevable, c'est le dieu que chaque fois, on se crée individuellement ou collectivement, qui vieillit avec nous et qui est une une projection de tous nos rêves, nos angoisses, nos peurs, de toute l'expérience personnelle et de toute l'éducation reçue par nos parents.

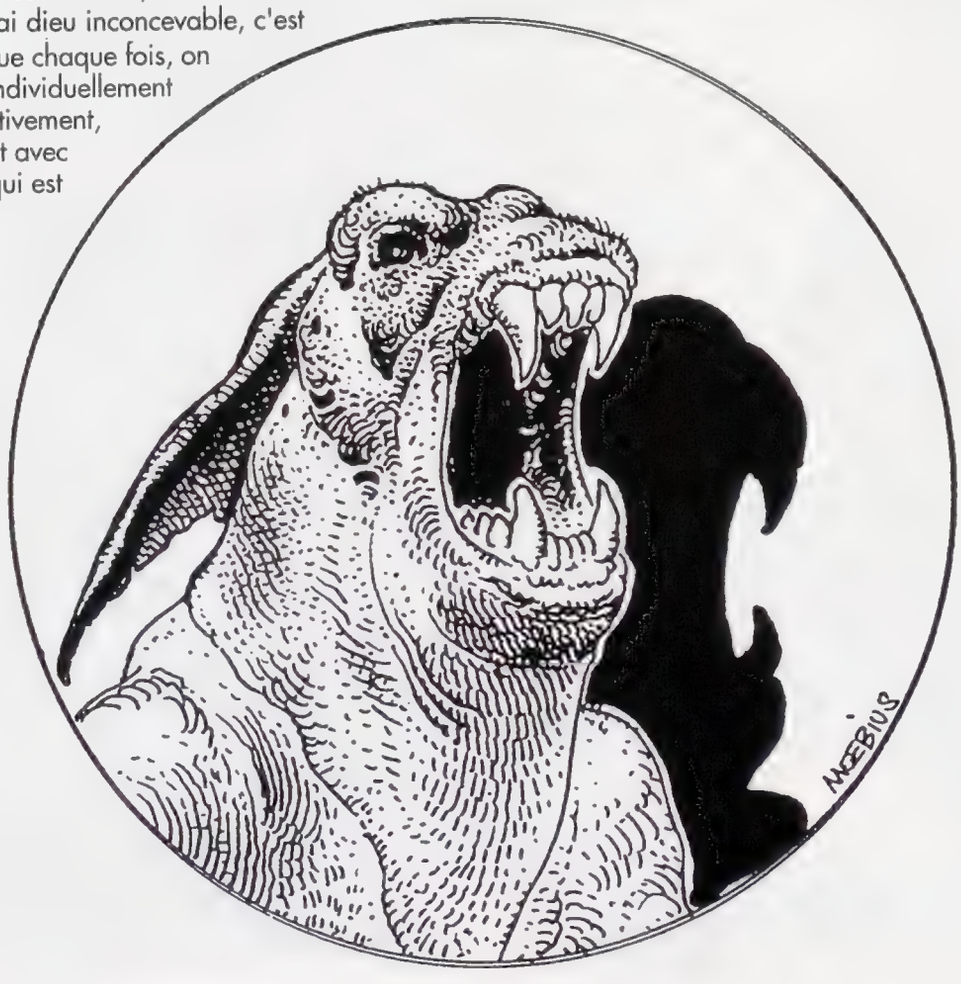
S. : Concevoir Dieu, pour vous, c'est irréversible ?

J. G. : Totalement. Se couper d'une faculté, c'est comme se couper une patte. On en arrive à faire des institutions de tout, des institutions de dessin, des institutions religieuses, de pêche à la ligne. C'est notre façon de fonctionner.

S. : Il y a effectivement une reconnaissance de ces institutions organisées alors que très peu de gens sont prêts à obéir à ce qu'ils considèrent comme des utopies...

J. G. : Bien sûr, d'autant plus que ces institutions organisées sont là pour pratiquer constamment leur propre publicité. Désobéir, les remettre en question sont délicats dans la mesure où tu te marginalises, tu t'isoles d'un monde pour en créer un selon tes envies, tes idéaux, ta manière de penser. En tant que dessinateur de B.D, je suis enclin à pouvoir en parler. Ce sont des choses qui me font fonctionner. C'est une sorte de révolte contre l'idée plus ou moins implicite

« on peut se suicider sur sa table à dessins. »



Logo MÉTAL HURLANT

Couvertures MÉTAL HURLANT

dans le milieu B.D. qui fait que chacun est à sa place et que les vaches sont bien gardées. Je trouve qu'on n'est pas là pour faire que de la bande dessinée. A partir de cette fonction, tout s'ouvre, on peut parler de tout, on peut penser à tout. C'est la liberté totale. On peut s'envoler, on peut plonger dans le fond de la terre si on veut, on peut se suicider sur sa table à dessins. Tout est permis. On peut aussi vouloir parler aux gens, regarder Dieu en face. Enfin, sinon le vouloir, du moins rêver. C'est pour cela que je m'intéresse aux rêves et à cet espèce d'état de consensus qui nous amène à croire en certaines choses et à en fixer des limites. Le consensus, c'est en quelque sorte une organisation compartimentée de la société et du monde où chacun reçoit une place de par sa famille, de par son milieu social, de par son pays, de par sa langue. Et puis après, on se construit sa place. Mais est-ce une place qui est bonne, est-ce qu'on utilise tout son potentiel, est-ce qu'on n'est pas sous-employé ? Ce sont des questions qu'on se pose et auxquelles on fixe ses propres limites. Mais rien n'empêche d'aller voir un peu plus loin, un peu plus haut. Alors on commence à expérimenter, à s'ouvrir à d'autres expériences. C'est le pouvoir de dire oui à des trucs qui sont apparemment « barjos » mais qui sont fondés sur des idées de générosité, d'idéal, se recherche de beauté, d'amour. C'est en quelque sorte se laisser bercer sur la crête des vagues de la conscience.

S. : Redescendons un peu sur terre. Vous êtes à l'origine avec Jean-Pierre DIONNET, Philippe DRUILLET et le dénommé FARKAS de la création de la revue METAL HURLANT. D'où et de quoi est née l'idée de créer ce journal qui reste l'un des événements majeurs des années 70 et comment s'est déroulée cette aventure ?

J. G. : Dans les années 74-75, on travaillait tous à PILOTE. J'avais un peu plus de 35 ans et c'était l'âge et l'époque où l'on a envie de bouger, de faire quelque chose de nouveau, de se lancer dans une nouvelle aventure. PILOTE allait un peu à la dérive et on sentait que le flux d'énergie de certains dessinateurs était prêt à faire éclater le journal. Et ce qui devait arriver, arriva. Ce fut l'explosion que personne ne put contrôler. Le bouillonnement de certains jeunes dessinateurs, face à René GOSCINNY, alors rédacteur en chef de PILOTE, a fait exploser la marmite à un moment donné.

S. : Une vraie révolution, en quelque sorte...

« Je me souviens à l'époque qu'il y avait 3 pôles qui nous nourrissaient. »

J. G. : Ce sont probablement les derniers soubresauts de Mai 1968. Un esprit de liberté souffle et tout le monde en profite pour quitter le navire. Je me souviens à l'époque qu'il y avait 3 pôles qui nous nourrissaient. Le premier, c'était de faire de la Science-Fiction de recherche et de création. Le second, c'était l'underground américain dont nous étions tous imprégnés. En enfin le troisième, c'était une tradition littéraire qu'on trouve en France qui était de lancer une revue où l'on puisse retrouver de façon implicite sa manière de penser, de s'exprimer avec un langage qui va être de par son ton, insolent, nouveau et provocateur. Nous étions également persuadés qu'en lançant une telle revue elle serait susceptible d'intéresser un certain nombre de lecteurs. On sentait déjà que c'était dans l'air. A l'époque de la fin de PILOTE HEBDO, il y avait cet espèce de phénomène, de frémissement général sans oublier l'expansion extraordinaire du milieu universitaire qui créait réellement un nouveau public.

S. : L'idée de la revue étant née, je suppose qu'il a fallu un certain temps pour accoucher du projet ?

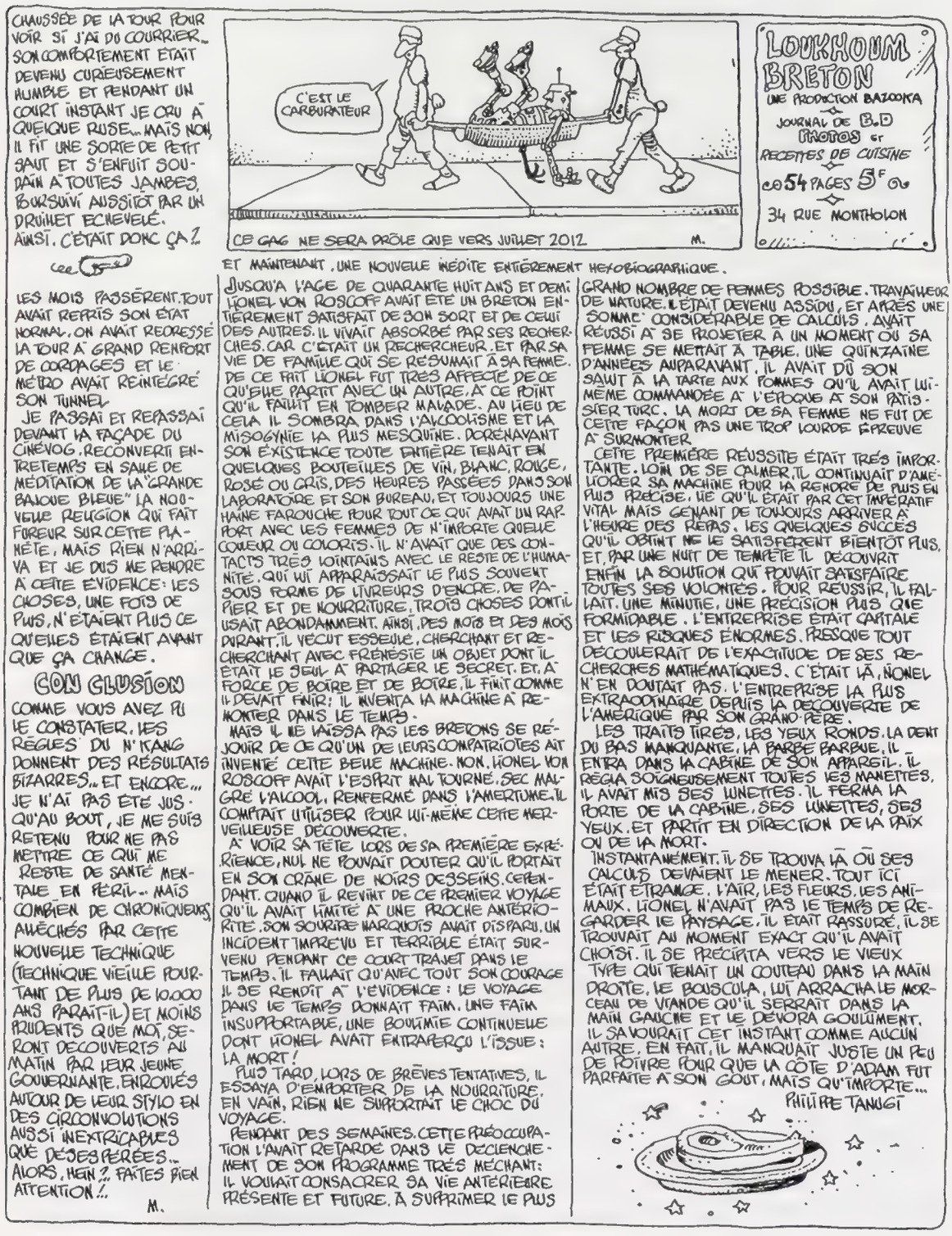
J. G. : On a tourné autour du pot pendant près d'un an. Au début, on cherchait dans les formules classiques, à faire un n°0 et à trouver un éditeur qui accepterait de financer notre hisoire.

JE VAIS TENTER CE QUI N'A JAMAIS ETE TENTE AUPARAVANT DANS LA PRESSE SF, ET EN TOUT CAS JAMAIS ENCORE DANS CETTE REVUE.
JE VAIS EN EFFET ÉCRIRE CETTE CHRONIQUE SELON LES RÈGLES ANCESTRALES DU N'KANG, CETTE VIEILLE SCIENCE ORIENTALE QUE L'ON CROYAIT PERDUE A JAMAIS ET QUI A FAIT LA GLOIRE DES CHRONIQUEURS DE L'ÉPOQUE ET DE LÀ-BAS.
JE NE M'ÉTENDRAI PAS SUR LA TECHNIQUE DU N'KANG ...SACHEZ CEPENDANT QU'ELLE COMPORTE CERTAINS DANGERS NON NÉGLIGEABLES ET QUE SES REPERCUSSIONS SUR LA LIBIDO DE CEUX QUI S'Y ADONNENT SONT TELLES QUE CERTAINS ONT ÉTÉ JUSQU'À S'EN ÉMOUVOIR ET MÊME CRIER "CASSE-COU" TÉMOIN LE DERNIER ARTICLE DE GEORGES SUFFERT DANS L'HEBDOMADAIRE "LE POINT", QUI N'ÉPARGNE NI LES UNS NI LES AUTRES ET FAIT FORT À PROPOS DE POINT SUR CERTAINES CHOSES DE QUOI EN L'OCCURENCE SE JUSTIFIE DOUBLEMENT... COMME PAR HASARD.
CHRONIQUE PAR MOEBIUS
A : NEZ EN PLEINE ACTION.
B : CHEVEUX GRAS, COLLÉS EN MÈCHES D'UNE CINQUANTAINE D'UNITÉS.
C : MENTON HUMAIN.
CE DESSIN REMARQUABLEMENT FIDÈLE MONTRE MOEBIUS, SOIT EN TRAIN DE BATTRE, SOIT POUSSANT UN HURLEMENT TENU... LE DOUTE SUBSISTE, MAIS ON PEUT OPTER POUR L'UNE OU L'AUTRE HYPOTHÈSE
LE HASARD
"LE HASARD, MON CHER, EST UNE CHOSE BIEN INATTENDUE" CETTE PHRASE FAMEUSE DE J. LECANUET, LE JOUR DE SON ELECTION À LA PRESIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE DU SALVADOR EST ENCORE SUFFISAMMENT FRAICHE DANS TOUTES LES MEMOIRES POUR QUE VOUS NE VOUS ÉTONNIEZ PAS OUTRE MESURE QU'ELLE ME SOIT VENUE À L'ESPRIT L'AUTRE JOUR, LORSQUE JE VIS SUR LE TROTTOIR OPPOSÉ, LE JEUNE JACQUES LOB SORTANT DU CINEVOG AVEC UN AIR COURROUCÉ.
-BONJOUR JACQUES LOB!..
-BONJOUR JEAN GIRAUD, BONJOUR MOEBIUS!..... COMMENT ALLEZ-VOUS TOUS LES DEUX ? AUSSITÔT, NOUS NOUS ESCLAFFÂMES EN ROULANT SUR LE SOL, AU MILIEU DES IMPRÉCATIONS VIOLENTES DES FEMMES QUI ARPENTENT LE TROTTOIR À CETTE HEURE DE LA JOURNÉE (JE DOIS PRÉCISER QUE LE TROTTOIR N'ÉTAIT ARPENTÉ À CET INSTANT QUE PAR D'HONNÊTES FEMMES, DACTYLOS PORTANT UNE MISSIVE AU SIÈGE DE LA SÉCURITÉ SOCIALE, QUADRAGÉNAIRES PARFUMÉES ET COLORIÉES DISCRÈTEMENT, PROVINCIALES COURANT À UN RENDEZ-VOUS CHEZ LE NOTAIRE, ET BIEN D'AUTRES ENCORE)
NOUS NE PRÊTIONS GUÈRE ATTENTION AUX MENACES LANCÉES PAR CES CRÉATURES, TOUT OCCUPÉS QUE NOUS ÉTIONS, JACQUES LOB ET MOI, À NOUS ESCLAFFER DE PLUS BELLE TOUT EN CHERCHANT DES IDÉES DE SCÉNARIO
HA-HA-HA!
PAF!
L'ÉVÉNEMENT PHOTOGRAPHIÉ PAR DONALD HAMILTON.
SOUDAIN, LES HURLEMENTS HYSTÉRIQUES DE JACQUES LOB CESSÈRENT, COMME COUPÉS PAR LE FIL D'UN RASOIR MANIÉ PAR UN DÉMENT.
- QU'EST-CE QUE TU AS VU, TOI, COMME FILM, ME DEMANDA-T-IL D'UNE VOIX AUSSI NEUTRE QU'UNE COLONIE DE NEUTRONS
-"ORGASMES DE FEMMES MALADES" UN FILM AMÉRICAIN EN PANAVISION AVEC LA FAMEUSE, LA FABULEUSE LORNA PAPOFIDOUZE SURNOMMÉE "SEINS-DE-BRONZE" DANS LE RÔLE DE L'INFIRMIÈRE CRIMINELLE... ET TOI, QU'EST-CE QUE TU AS VU COMME FILM, JACQUES LOB...?
-MOI, J'AI VU UN FILM TRÈS DÉCEVANT. TU SAIS CE GENRE DE MERDE COMME ON EN FAISAIT EN FRANCE OU EN ITALIE DANS LES ANNÉES 70...
-TU DOIS CERTAINEMENT PARLER DE "METS-LA-MOI-LÀ" J'AI LU QUELQUES CRITIQUES... IL SEMBLE EN EFFET QUE... JE NE FUS MALHEUREUSEMENT PAS FINIR MA PHRASE CAR LA TOUR MONTPARNASSE, MINÉE À LA BASE PAR UNE SÉRIE D'EXPLOSIONS CRIMINELLES, TOMBAIT DE TOUT SON LONG SUR PARIS ET NOUVEAU HASARD, TERMINAIT SA CHUTE ENTRE LOB ET MOI NOUS SÉPARANT À JAMAIS.
J'ERRAIS DEPUIS QUELQUES MINUTES PARMI LES DÉBRIS DE VERRE LORSQUE MON ATTENTION FUT ATTIRÉE PAR UN SPECTACLE PEU COMMUN : UN PETIT HOMME BLÊME, UNE TARTINE BEURRÉE TOUTE TORDUE À LA MAIN, TENTAIT D'EXTRAIRE UN BOL EN PLASTIQUE ROSE PROFONDÉMENT ENCASTRÉ DANS LE FLANC DU WAGON DE TÊTE D'UNE RAME DE MÉTRO, PROBABLEMENT EJECTÉE DE SON TUNNEL PAR L'EFFROYABLE CATASTROPHE
-J'HABITAIS LE DERNIER ÉTAGE, M'EXPLIQUA-T-IL... QUELLE CHUTE N'EST-CE PAS ? IL CONTEMPLA LES CADAVRES QUI NOUS ENTOURAIENT. J'ÉTAIS UN PEU ÉTONNÉ PAR SON CALME... GRÂCE À MON CHALUMEAU ATOMIQUE, NOUS RÉCUPÉRÂMES LE BOL DE PLASTIQUE ROSE...
PUIS NOUS NOUS INSTALLÂMES DU MIEUX QUE NOUS PÛMES, LUI SUR UN BERZINGOIN FENDU DANS LE SENS DE LA LONGUEUR, MOI SUR UNE CAISSE D'ÉPONGES EN PROVENANCE DE BRUXELLES.
- MON NOM EST YVES TOUDIC MURMURA-T-IL ENTRE DEUX BOUCHÉES J'AI EU LE TEMPS DE VOUS RECONNAÎTRE AVANT LE CHOC FINAL VOUS ÉTIEZ AVEC LOB. L'AUTEUR DU SUBLIME "HOMME AU LANDAU" ET VOUS ÊTES JEAN GIRAUD, ALIAS MOEBIUS, ALIAS GIR, ALIAS JEANNOT-LES-BRETELLES, ALIAS MON-FRÈRE-LA-TAUPE-AUX-YEUX-FRAGILES, ALIAS PHILIPP K. DICK... DITES-DONC, VOUS N'AURIEZ PAS UN CERTAIN PENCHANT POUR LES PSEUDOS NYMES ?
-J'AI EN EFFET UN CERTAIN PENCHANT POUR... À MA GRANDE HONTE, UNE SUEUR GLACÉE COUVRIT L'INTÉRIEUR DE MES GENOUX... COMBIEN VOULEZ-VOUS ?.. D'UN AIR LAS, JE FIS SORTIR UNE LIASSE DE BILLETS NEUFS DE MON DISTRIBUTEUR
-NON !.. PAS D'ARGENT ! JE DÉSIRERAIS UNIQUEMENT QUE VOUS RÉPONDIEZ À QUELQUES QUESTIONS POUR LE FANZINE QUE NOUS VENONS DE LANCER AVEC QUELQUES CAMARADES DU LYCÉE... D'ABORD... (IL SORTIT UN MAGNÉTOPHONE EN ARGENT FINEMENT CISELÉ DE SA POCHE STOMACALE) QUAND VOUS DESSINEZ BLUEBERRY, VOUS VIENT-IL DES PENSÉES TROUBLES
- OUI... COMMENT AVEZ-VOUS PU ?..
- TSS !.. TSS !!!... SEULEMENT PAR OUI OU PAR NON, VOULEZ-VOUS MAINTENANT RÉPONDEZ SANS RÉFLÉCHIR À CETTE QUESTION QUEL EST LE MEILLEUR REMÈDE À LA MÉLANCOLIE ?..
— LE TEMPS !.. L'AMOUR POUR GUÉRIR DU TEMPS ET VICE VERSA..
— VOUS VOUS FOUTEZ DE MA GUEULE ?.. O.K !.. TANT PIS !!! BON !.. AVEZ PASSEZ-MOI QUAND MÊME MILLE BALLES... IL S'ÉLOIGNA EN CRABE.
"C'EST POUR LE TAXI... IL FAUT... QUE... QUE JE FILE AU REZ-DE-

Chronique SF de MOEBIUS dans MÉTAL

« C'était une espèce de course contre la mort... »

Cela traînait en longueur et puis brusquement cela s'est décanté probablement à cause de la sortie de L'ÉCHO DES SAVANES avec MANDRYKA, GOTLIB et BRETECHER. Quand on a vu sortir le premier numéro, on a eu l'impression de s'être fait griller sur le fil. On s'est immédiatement réunis avec Jean-Pierre DIONNET et Philippe DRUILLET. Jean-Pierre nous a présenté FARKAS qui était un professionnel de la gestion suffisament jeune et culotté pour s'intéresser à notre projet. Grâce à lui, et en l'espace d'un instant, tout était devenu possible et on s'est lancé. On a réalisé le premier numéro avec un enthousiasme débordant. La revue était trimestrielle au départ et est devenue mensuelle au bout de quelques numéros. Ce qui m'a toujours frappé, c'est qu'au départ on n'avait pratiquement pas de capital. On payait le premier numéro avec les ventes du second et ainsi de suite. On était toujours à la recherche d'un équilibre financier. C'était une espèce de course contre la mort et c'est quelque chose qui a toujours pesé sur la revue jusqu'à la fin.


CHAUSSÉE DE LA TOUR POUR VOIR SI J'AI DU COURRIER... SON COMPORTEMENT ÉTAIT DEVENU CURIEUSEMENT HUMBLE ET PENDANT UN COURT INSTANT JE CRU À QUELQUE RUSE... MAIS NON, IL FIT UNE SORTE DE PETIT SAUT ET S'ENFUIT SOUDAIN À TOUTES JAMBES, POURSUIVI AUSSITÔT PAR UN DRUILLET ECHEVELÉ. AINSI, C'ÉTAIT DONC ÇA ?
C'EST LE CARBURATEUR
CE GAG NE SERA DRÔLE QUE VERS JUILLET 2012
M.
LOUKHOUM BRETON
UNE PRODUCTION BAZOOKA
JOURNAL DE B.D FARCES ET RECETTES DE CUISINE
64 PAGES 5F
34 RUE MONTHOLON
LES MOIS PASSÈRENT. TOUT AVAIT REPRIS SON ÉTAT NORMAL. ON AVAIT REDRESSÉ LA TOUR À GRAND RENFORT DE CORDAGES ET LE MÉTRO AVAIT RÉINTÉGRÉ SON TUNNEL.
JE PASSAI ET REPASSAI DEVANT LA FAÇADE DU CINÉVOG, RECONVERTI ENTRETEMPS EN SALLE DE MÉDITATION DE LA "GRANDE BAIGNE BLEUE" LA NOUVELLE RELIGION QUI FAIT FUREUR SUR CETTE PLANÈTE, MAIS RIEN N'ARRIVA ET JE DUS ME RENDRE À CETTE ÉVIDENCE: LES CHOSES, UNE FOIS DE PLUS, N'ÉTAIENT PLUS CE QU'ELLES ÉTAIENT AVANT QUE ÇA CHANGE.
CONCLUSION
COMME VOUS AVEZ PU LE CONSTATER, LES REGLES DU N'KANG DONNENT DES RÉSULTATS BIZARRES... ET ENCORE... JE N'AI PAS ÉTÉ JUSQU'AU BOUT, JE ME SUIS RETENU POUR NE PAS METTRE CE QUI ME RESTE DE SANTÉ MENTALE EN PÉRIL... MAIS COMBIEN DE CHRONIQUEURS ÂHÉCHÉS PAR CETTE NOUVELLE TECHNIQUE (TECHNIQUE VIEILLE POURTANT DE PLUS DE 10.000 ANS PARAÎT-IL) ET MOINS PRUDENTS QUE MOI, SERONT DÉCOUVERTS AU MATIN PAR LEUR JEUNE GOUVERNANTE, ENROULÉS AUTOUR DE LEUR STYLO EN DES CIRCONVOLUTIONS AUSSI INEXTRICABLES QUE DÉSESPÉRÉES... ALORS, HEIN ?... FAITES BIEN ATTENTION !...
M.
ET MAINTENANT, UNE NOUVELLE INÉDITE ENTIÈREMENT HEXOBIOGRAPHIQUE.
JUSQU'À L'AGE DE QUARANTE HUIT ANS ET DEMI LIONEL VON ROSCOFF AVAIT ÉTÉ UN BRETON ENTIÈREMENT SATISFAIT DE SON SORT ET DE CELUI DES AUTRES. IL VIVAIT ABSORBÉ PAR SES RECHERCHES. CAR C'ÉTAIT UN RECHERCHEUR. ET PAR SA VIE DE FAMILLE QUI SE RESUMAIT À SA FEMME. DE CE FAIT LIONEL FUT TRÈS AFFECTÉ DE CE QU'ELLE PARTIT AVEC UN AUTRE, À CE POINT QU'IL FAILLIT EN TOMBER MALADE. AU LIEU DE CELA IL SOMBRA DANS L'ALCOOLISME ET LA MISOGYNIE LA PLUS MESQUINE. DORÉNAVANT SON EXISTENCE TOUTE ENTIÈRE TENAIT EN QUELQUES BOUTEILLES DE VIN, BLANC, ROUGE, ROSÉ OU GRIS, DES HEURES PASSÉES DANS SON LABORATOIRE ET SON BUREAU, ET TOUJOURS UNE HAINE FAROUCHE POUR TOUT CE QUI AVAIT UN RAPPORT AVEC LES FEMMES DE N'IMPORTE QUELLE COULEUR OU COLORIS. IL N'AVAIT QUE DES CONTACTS TRÈS LOINTAINS AVEC LE RESTE DE L'HUMANITÉ, QUI LUI APPARAISSAIT LE PLUS SOUVENT SOUS FORME DE LIVREURS D'ENCRE, DE PAPIER ET DE NOURRITURE, TROIS CHOSES DONT IL USAIT ABONDAMMENT. AINSI, DES MOIS ET DES MOIS DURANT, IL VÉCUT SEUL, CHERCHANT ET RECHERCHANT AVEC FRÉNÉSIE UN OBJET DONT IL ÉTAIT LE SEUL À PARTAGER LE SECRET. ET, À FORCE DE BOIRE ET DE BOIRE, IL FINIT COMME IL DEVAIT FINIR: IL INVENTA LA MACHINE À REMONTER DANS LE TEMPS.
MAIS IL NE LAISSA PAS LES BRETONS SE RÉJOUIR DE CE QU'UN DE LEURS COMPATRIOTES AIT INVENTÉ CETTE BELLE MACHINE. NON, LIONEL VON ROSCOFF AVAIT L'ESPRIT MAL TOURNÉ. SEC MALGRÉ L'ALCOOL, RENFERMÉ DANS L'AMERTUME, IL COMPTAIT UTILISER POUR LUI-MÊME CETTE MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE.
À VOIR SA TÊTE LORS DE SA PREMIÈRE EXPÉRIENCE, NUL NE POUVAIT DOUTER QU'IL PORTAIT EN SON CRÂNE DE NOIRS DESSEINS. CEPENDANT, QUAND IL REVINT DE CE PREMIER VOYAGE QU'IL AVAIT LIMITÉ À UNE PROCHE ANTÉRIORITÉ, SON SOURIRE NARQUOIS AVAIT DISPARU. UN INCIDENT IMPRÉVU ET TERRIBLE ÉTAIT SURVENU PENDANT CE COURT TRAJET DANS LE TEMPS. IL FALLAIT QU'AVEC TOUT SON COURAGE IL SE RENDIT À L'ÉVIDENCE : LE VOYAGE DANS LE TEMPS DONNAIT FAIM. UNE FAIM INSUPPORTABLE, UNE BOULIMIE CONTINUELLE DONT LIONEL AVAIT ENTRAPERÇU L'ISSUE : LA MORT !
PLUS TARD, LORS DE BRÈVES TENTATIVES, IL ESSAYA D'EMPORTER DE LA NOURRITURE, EN VAIN, RIEN NE SUPPORTAIT LE CHOC DU VOYAGE.
PENDANT DES SEMAINES, CETTE PRÉOCCUPATION L'AVAIT RETARDÉ DANS LE DÉCLENCHEMENT DE SON PROGRAMME TRÈS MÉCHANT: IL VOULAIT CONSACRER SA VIE ANTÉRIEURE PRÉSENTE ET FUTURE, À SUPPRIMER LE PLUS GRAND NOMBRE DE FEMMES POSSIBLE. TRAVAILLEUR DE NATURE, IL ÉTAIT DEVENU ASSIDU, ET APRÈS UNE SOMME CONSIDÉRABLE DE CALCULS, AVAIT RÉUSSI À SE PROJETER À UN MOMENT OÙ SA FEMME SE METTAIT À TABLE, UNE QUINZAINE D'ANNÉES AUPARAVANT, IL AVAIT DÛ SON SAUT À LA TARTE AUX POMMES QU'IL AVAIT LUI-MÊME COMMANDÉE À L'ÉPOQUE À SON PÂTISSIER TURC. LA MORT DE SA FEMME NE FUT DE CETTE FAÇON PAS UNE TROP LOURDE ÉPREUVE À SURMONTER.
CETTE PREMIÈRE RÉUSSITE ÉTAIT TRÈS IMPORTANTE. LOIN DE SE CALMER, IL CONTINUAIT D'AMÉLIORER SA MACHINE POUR LA RENDRE DE PLUS EN PLUS PRÉCISE, LIE QU'IL ÉTAIT PAR CET IMPÉRATIF VITAL MAIS GÊNANT DE TOUJOURS ARRIVER À L'HEURE DES REPAS. LES QUELQUES SUCCÈS QU'IL OBTINT NE LE SATISFIRENT BIENTÔT PLUS, ET, PAR UNE NUIT DE TEMPÊTE IL DÉCOUVRIT ENFIN LA SOLUTION QUI POUVAIT SATISFAIRE TOUTES SES VOLONTÉS. POUR RÉUSSIR, IL FALLAIT UNE MINUTIE, UNE PRÉCISION PLUS QUE FORMIDABLE. L'ENTREPRISE ÉTAIT CAPITALE ET LES RISQUES ÉNORMES. PRESQUE TOUT DÉCOULERAIT DE L'EXACTITUDE DE SES RECHERCHES MATHÉMATIQUES. C'ÉTAIT LÀ, NONEL N'EN DOUTAIT PAS. L'ENTREPRISE LA PLUS EXTRAORDINAIRE DEPUIS LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE PAR SON GRAND-PÈRE.
LES TRAITS TIRÉS, LES YEUX RONDS, LA DENT DU BAS MANQUANTE, LA BARBE BARBUE, IL ENTRA DANS LA CABINE DE SON APPAREIL. IL RÉGLA SOIGNEUSEMENT TOUTES LES MANETTES, IL AVAIT MIS SES LUNETTES. IL FERMA LA PORTE DE LA CABINE, SES LUNETTES, SES YEUX. ET PARTIT EN DIRECTION DE LA PAIX OU DE LA MORT.
INSTANTANÉMENT, IL SE TROUVA LÀ OÙ SES CALCULS DEVAIENT LE MENER. TOUT ICI ÉTAIT ÉTRANGE, L'AIR, LES FLEURS, LES ANIMAUX. LIONEL N'AVAIT PAS LE TEMPS DE REGARDER LE PAYSAGE, IL ÉTAIT RASSURÉ, IL SE TROUVAIT AU MOMENT EXACT QU'IL AVAIT CHOISI. IL SE PRÉCIPITA VERS LE VIEUX TYPE QUI TENAIT UN COUTEAU DANS LA MAIN DROITE, LE BOUSCULA, LUI ARRACHA LE MORCEAU DE VIANDE QU'IL SERRAIT DANS LA MAIN GAUCHE ET LE DÉVORA GOULÛMENT. IL SAVOURAIT CET INSTANT COMME AUCUN AUTRE, EN FAIT, IL MANQUAIT JUSTE UN PEU DE POIVRE POUR QUE LA CÔTE D'ADAM FUT PARFAITE À SON GOÛT, MAIS QU'IMPORTE...
PHILIPPE TANGUY

Editorial 1

Je vais vous expliquer pourquoi je fais des bandes dessinées sans scénario... Je vais vous raconter par le menu les affres de la création... Je vais vous dire une bonne chose. Je vais déballer, pire avouer...
En fait, c'est très simple : d'une part, il y a tous ces raconteurs d'histoires... A chute, à exploits, à messages, à morale, à gags.
1) A chute : c'est facile. Il faut contredire en une image tout ce qui a précédé... Le problème vient de la qualité de la contradiction. Plus l'affirmation de départ est puissante et plus la pirouette finale sera goûtée... On voit à quel point le procédé est clair... Combien également il est artificiel.
2) A exploits... Donner une gamme de pouvoirs à un type ou groupe et le mettre en présence d'un autre type ou groupe ou éléments dont les gammes de pouvoirs sont légèrement supérieures en apparence... L'astuce consiste à donner le gain au plus faible. Le choix de l'astuce sera le message politique-morale de l'auteur.
3) A message : il y a toujours message, mais l'auteur peut estimer que la qualité du sien est telle qu'elle doit prendre valeur de squelette et même parfois muscles, nerfs et sang. C'est parfois vrai, surtout pour les minorités culturelles.
4) A morale... On retrouve les mêmes structures que pour l'histoire à chute, mais pas spécialement dans la contradiction bien que le procédé soit courant...
5) A gags... Chaque phrase reconstitue et compresse les 4 précédents exemples avec des dosages variés...
Puisque le message politique est implicite, pourquoi le solliciter ? Pourquoi attendre la fin pour se contredire ? Pourquoi donner la victoire au plus faible ? Pourquoi avoir peur d'être seul dans le noir et crier au secours ? Pourquoi être si anxieux d'avoir raison ?...
Il n'y a aucune raison pour qu'une histoire soit comme une maison avec une porte pour entrer, des fenêtres pour regarder les arbres et une cheminée pour la fumée... On peut très bien imaginer une histoire en forme d'éléphant, de champ de blé, ou de flamme d'allumette souffrée.

Moebius

MOEBIUS Editorialiste

S. : Vous étiez à METAL, on peut dire, multi-fonctionnel : vous assuriez les dessins, une chronique SF et vous rédigiez quelques éditos...

J. G. : Au début, c'était tout à fait çà. Après une dizaine de numéros, je me suis calmé un peu. Je n'étais pas à vrai dire un enragé de la plume. C'était simultanément une grande douleur pour me mettre à écrire et un grand bonheur de finir. J'adore écrire mais j'ai horreur de sentir que je doive écrire. Toujours est-il que je me suis dégagé progressivement de la parution mensuelle systèmatique.

S. : Quelles sont les causes réelles du déclin de METAL HURLANT ?

J. G. : Il y a plusieurs raisons. Tout d'abord, l'effet d'usure et cette espèce de course effrénée pour survivre, le fait de courir toujours après l'argent pour se faire payer. Il y avait également un esprit de suspicion paranoïaque de la part de certains. FARKAS, à un moment donné, s'est rendu compte que cela n'allait plus. DRUILLET était devenu très méfiant et Jean-Pierre essayait de nous rassurer tous sur l'état financier. Je me souviens aussi que nous avons eu des problèmes avec notre diffuseur qui a fait faillite et est parti avec la caisse. C'était l'époque où il y avait beaucoup de communautés de jeunes qui essayaient de mettre en place des structures parallèles avec parfois beaucoup de bonne volonté, mais qui, l'enthousiasme passé, manquaient finalement de rigueur. Ajouter à cela la crise du papier et on en arrive à des situations critiques. Beaucoup de petites boîtes, de petits journaux en ont pris plein la gueule.

S. : C'est quand même assez curieux car, vu de l'extérieur, on avait l'impression que les Humanos tournaient bien.

« Il avait donné une nouvelle orientation avec la culture rock... »

J. G. : A un certain moment, j'ai ressenti la même chose. Le journal tournait bien, l'arrivée de Philippe MANOEUVRE avait été bénéfique. Il avait donné une nouvelle orientation avec la culture rock qui avait drainé tout un public, toute une génération pop et rock. L'idée de relier la BD à la musique n'était pas mauvaise d'autant plus que l'on a vu apparaître à travers cette nouvelle orientation une approche littéraire un peu plus politique, un peu plus reliée à l'actualité mondaine avec toujours cette espèce de provocation que nous recherchions.

S. : DRUILLET est parti le premier ?

J. G. : Oui, Philippe en a eu marre et il est parti chez un autre éditeur. L'éclatement avait commencé. Je suis toujours resté parce que j'avais l'impression, à tort ou à raison, que ma présence était bénéfique et qu'elle maintenait le bateau. C'est pourquoi je me suis appliqué à être présent à chaque numéro. A la fin, le journal et la boîte se sont effondrés complètement. Jean-Pierre DIONNET est parti. A la suite de cela, les éditions HACHETTE ont repris l'affaire en mains. Cela a donné un truc un peu bizarre, un peu pitoyable, un peu sous perfusion et puis Fabrice GIGER est arrivé avec une idée bien plus saine, bien plus neuve. C'est redevenu une maison d'édition dans l'optique originelle.

S. : Puisqu'on est en train de parler de maisons d'éditions, vous travaillez pour les Humanos, pour Dargaud, pour Casterman. Comment fai-

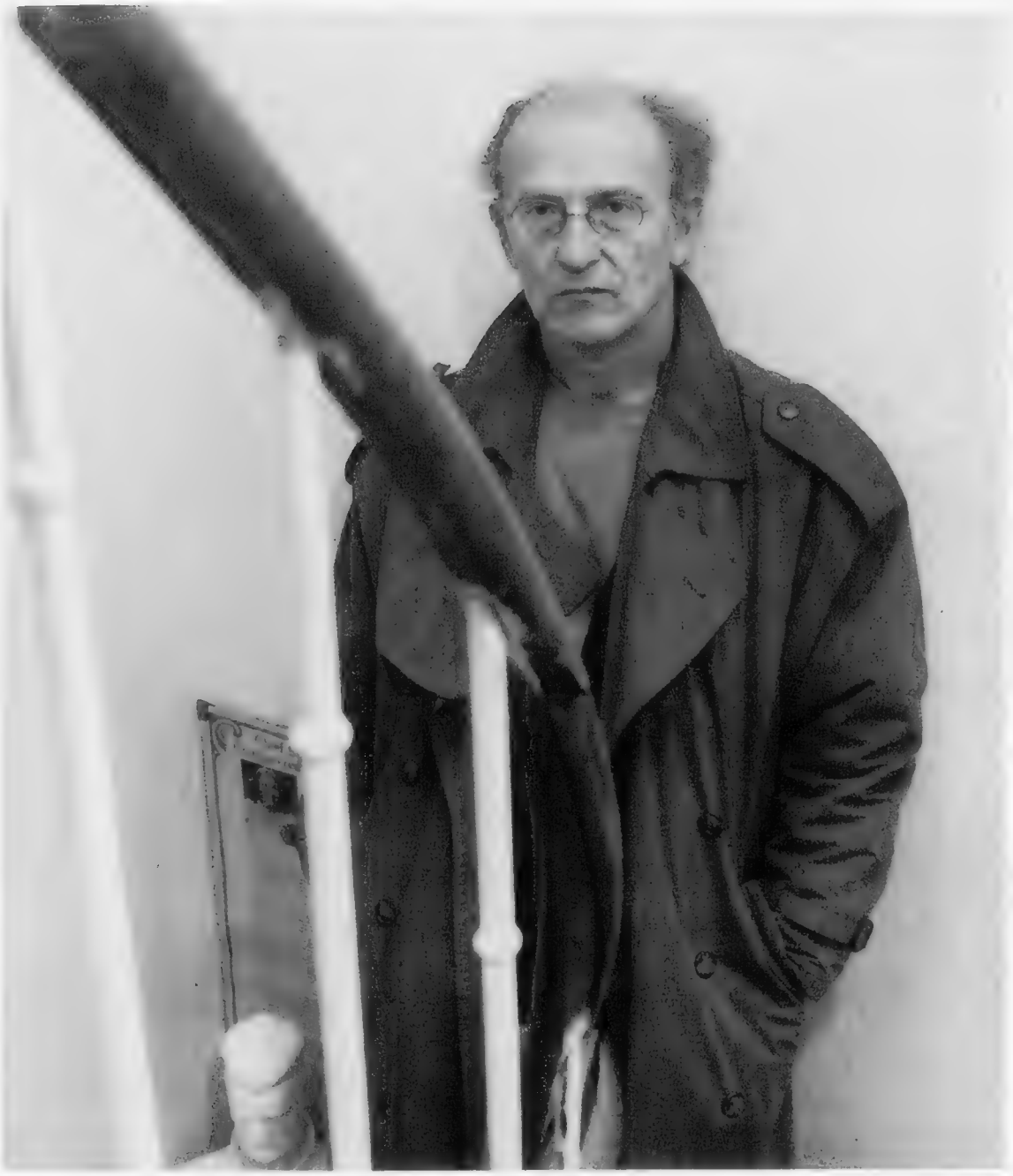


Photo GIRAUD
© Régis HOULET
Droits réservés

tes-vous pour vous y retrouver et comment se passent vos relations avec celles-ci ?

J. G. : Nous les dessinateurs, et je parle un peu au nom de tout le monde, nous préférerions avoir de meilleures relations avec nos éditeurs respectifs de façon à ce que le marché profite à tout le monde. Mais malheureusement ce n'est pas le cas car dans la plupart des rédactions, on cultive un peu la haine. C'est une attitude qui donne l'impression d'être des bons combattants, des shoguns. Tout le monde rentre dans ce petit jeu là. Cela caractérise le côté « propet » quand on descend à Angoulême. Au restaurant, il y a la tablée DARGAUD à droite, la tablée CASTERMAN à gauche et au centre celle des HUMANOS. Ils font semblant de ne pas se connaître, de se détester cordialement. Et puis il y a des dessinateurs, dont je fais partie, qui travaillent simultanément pour les 3 éditeurs en question et qui sont bien emmerdés pour trouver une place (rires). Quelque part, on se rend compte très vite que ce sont des attitudes complètement artificielles qui peuvent parfois poser des problèmes et engendrer des comportements méchants et absurdes.

S. : Une dernière question sur METAL HURLANT : Pourquoi ce titre ?

J. G. : Oh ! On a cherché, on a établi des listes de titres avant que le titre METAL HURLANT ne soit adopté à l'unanimité. C'est celui qu'on a senti, qu'on a perçu le mieux. Il contenait par le terme « METAL » le côté Science-Fiction, et par le qualificatif « HURLANT » l'aspect du cri que l'on pousse, du cri de colère et de protestation que l'on retrouve dans les bandes dessinées de l'undergroud.

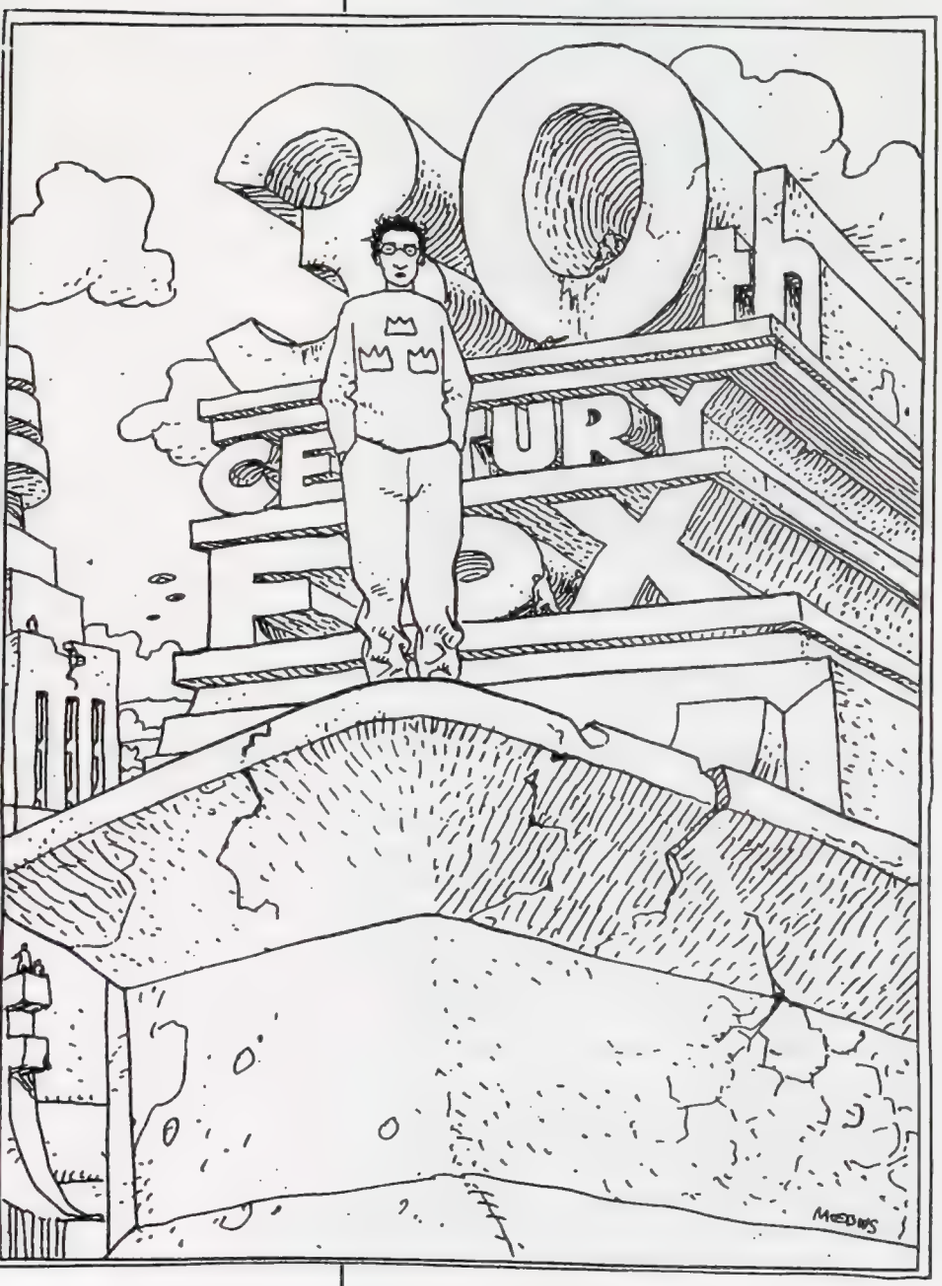
S. : Venons-en à vos travaux cinématographiques. Cinéma et BD sont deux Arts différents. On sait que le premier utilise une image fluide et le second une image fixe. Quelle est à votre avis la raison de certaines adaptations BD

portées à l'écran genre Gaston Lagaffe, le Déclic... ?

J. G. : Le problème de ce genre de production, c'est peut-être le manque de moyens et le manque de liaisons entre les divers circuits de production. Les auteurs de BD sont très isolés par rapport au monde du cinéma, devant la complexité de son univers. Celui de la BD est un univers très simple, où l'on travaille sur sa planche à dessins, où les modèles de contrats sont simples et le processus éditorial quelque chose de très transparent. Il y a certaines énergies qui sont en jeu mais elles n'ont rien à voir avec celles qu'il y a lors de l'arrivée d'un film sur le marché. Il me semble très difficile pour un auteur BD de prolonger sa création dans le monde du cinéma. Il lui faudrait une espèce de stratégie mondaine, d'adaptation et d'insertion très puissante et très spectaculaire. Par contre, il y a, en ce moment, un phénomène inverse qui se produit. Certains auteurs, certains cinéastes comme FELLINI ou JODOROWSKY s'intéressent de près au pouvoir de la BD sans entrer dans des entreprises opportunistes d'exploitation genre LUCAS, DISNEY et Cie où ceux-ci se permettent de faire des bandes dessinées adaptées d'un film. Ce qui prouve également que le système cinématographique est plus puissant et peut descendre dans le monde de la BD. L'inverse n'est pas vrai, quoique certains succès de BD pourraient donner lieu à de formidables exploitations. Elles sont de 2 types, l'un c'est le cinéma, et l'autre le dessin animé. Dans le premier cité, on connait bien sûr des catastrophes, l'exploitation de « Tintin » par exemple, mais il y a des trucs sympa genre « Prince Vaillant », la série des « Superman » ou « Batman » où l'on sent quand même une autonomie de la créativité cinématographique par rapport à la série BD. Quant au dessin animé, les seuls qui aient une politique cohérente par rapport à cela, ce sont les Japonais comme OTOMO avec Akira qui font basculer la série vers le cinéma d'une manière vraiment impeccable.

« Il me semble très difficile pour un auteur BD de prolonger sa création dans le monde du cinéma. »

30TH Century Fox



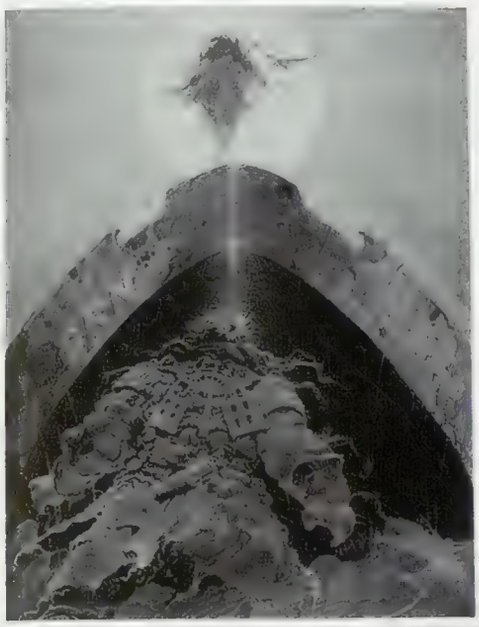
« C'est vraiment une mentalité japonaise bien particulière. »

S. : Il y a certainement une question de budget, de moyens financiers...

J. G. : Oui, dans le cas des Américains par rapport aux Français, mais faux dans le cas des Japonais car ce sont des films qui sont réalisés avec des moyens relativement modestes. Ce dont bénéficient les Japonais, c'est d'une infrastructure perfectionnée. En plus, ils ont le don de montrer simultanément quelque chose qui est japonais en évitant astucieusement de connoter leur production d'une manière trop orientale. Le dessin animé japonais permet de faire des produits où les acteurs ne sont pas spécifiquement asiatiques. Cela leur permet de rentrer dans le système international sans avoir recours à des étrangers. C'est vraiment une mentalité japonaise bien particulière.

S. : Que pensez-vous de la désaffection des salles de cinéma ?

J. G. : De la désinfection ou de la désaffection ? (rires). Je ne m'en rends pas très bien compte.



AFFICHES DE CINEMA/THEATRE

CINEMA :

- Touche pas à la Femme Blanche (plusieurs versions).
- Tusk.
- S.P.Y.S.
- Vous ne l'emporterez pas au Paradis.
- Les Maîtres du Temps.
- La Trace.
- Orn (projet non abouti).
- Les Chiens (projet non aboutit).

THEATRE :

- Le Crépuscule des Lâches (Théâtre de la Porte St Martin).

J'ai l'impression qu'on va toujours autant au cinéma. Vous savez, il y a toute une catégorie de gens qui allaient au cinéma sans être réellement, comment dire, conscients de la beauté et de la merveille du cinéma. En fait, cette catégorie de public s'est tourné vers la facilité, vers des horizons qui demandent moins d'efforts, moins d'investissements d'énergie, donc vers la télévision, vers les téléfilms, les magnétoscopes et les vidéocassettes. Mais le vrai public, amoureux du cinéma, celui qui sait voir et recevoir, reste. Donc, dans un premier temps, c'est une raréfaction et dans un second temps, c'est une consolidation. Si l'on part du principe d'une évolution culturelle favorable, à savoir une éduction à la beauté toujours plus généralisée, et aussi d'une situation matérielle qui se maintient – il ne faut pas non plus que le prix des places soit hors de portée des gens les plus démunis et qu'on arrive à une espèce d'élitisme –, on peut arriver à ce maintien d'un public cinéphile, sans perdre le caractère véritablement populaire qu'avait le cinéma à une certaine époque. De mon temps, on allait au cinéma, non pas pour voir tel ou tel film, c'était la sortie du samedi soir. Le directeur de la salle essayait de programmer un film en fonction de son public. Par la suite, il y a eu l'engouement pour les vedettes, les auteurs,

l'aspect spectaculaire d'une œuvre. Le cinéma de recherche, un peu plus secret, est une affaire d'amoureux, de gens prévenus, d'initiés voire de fanatiques, de gens qui achètent des revues de cinéma spécialisées et qui ne vont pas forcément dans le courant des publicités médiatiques faites pour les grandes réalisations. En général, ce sont des personnes qui sont dans des secteurs de créativité, de décision, de la création de la pensée contemporaine.

S. : Depuis l'apparition de la télévision, du magnétoscope, les gens vont tout de même moins au cinéma...

« ...je n'hésite pas une seconde : je reste chez moi... »

J. G. : C'est normal. Ils font partie des gens moyens qui, comme moi, n'ont pas décidé d'entrer dans cette création de la pensée contemporaine et préfèrent passer 3 ou 4 heures de plaisir intense en donnant le moins possible en échange. S'il faut par exemple, traverser tout Paris, faire 20 km, faire la queue devant la salle, sortir 40 balles, prendre un petit café ou une bière à la sortie, rentrer chez soi alors qu'on peut louer le film en question, je n'hésite pas une seconde : je reste chez moi, tranquille, vautré dans un fauteuil, avec ma femme, mes enfants, 2 ou 3 copains.

S. : Vous éliminez quand même le plaisir de sortir au cinéma, d'aller voir un film nouveau...

J. G. : Oui, mais avouez que pour une famille modeste, cela entame pas mal le budget. Cela fait réfléchir. Alors que la télévision est payée une bonne fois pour toute.

S. : En tant que spectateur, comment rentrez-vous dans un film ?

J. G. : Je réagis beaucoup pendant le film. Je suis très actif. Disons avec plus de précision qu'au fur et à mesure que le film se déroule devant moi, il y a une partie de moi-même qui suit l'histoire d'une façon passive et une autre partie de moi qui est active, qui porte des jugements innombrables sur différentes choses, la technique, les plans et qui voit et comprend plein de choses parfois au-delà de la pensée de l'auteur. Certains auteurs t'emportent parfois dans un flot émotionnel ; c'est très agréable, tu te laisses glisser. On est mis dans un total état d'hypnose. On rentre totalement dans la conscience de l'auteur, dans sa façon de voir, de sentir les événements. Je ne parle pas bien entendu des films comme « Batman » ou « Leather Weapon III » qui font partie du cinéma cocaïne, qui sont de véritables spectables de cirque. Je pense plutôt à des genres de films comme ceux des années 30, 40 et 50 où l'on fait des voyages dans le temps, dans la mentalité de nos parents. Cela devient tout à fait fascinant et ces films anciens vont continuer à être des sources extraordinaires de plaisir. Ce qui est dommage, C'est que les mauvais films de cette époque soient perdus. On a gardé tout ce qui est considéré comme chef d'œuvre, comme le plus représentatif. Cela serait drôlement intéressant de voir les vieux films français des années 30

« ...en réalité c'est beaucoup de merde, c'est une illusion... »

oubliés qui correspondent à la médiocrité de l'époque. Il faut bien comprendre que la majorité des gens, c'est-à-dire nos parents ou nos grands-parents, n'allaient pas voir seulement les films de RENOIR, de CARNE qui étaient l'élite de la pensée, mais des films de production courante, films qu'on retrouve peu dans les cinémathèques qui trahissent complètement et enjolivent l'Histoire en éliminant soigneusement tout ce qui, dans la vision des parents, est crapoteux et médiocre. Avant de faire de la mise en valeur, il serait intéressant de voir qu'en réalité c'est beaucoup de merde, c'est une illusion...

S. : C'est la Grande Illusion !...

J. G. : Oui, vraiment et les cinémathèques en sont la cause... C'est toujours la liste des 10 meilleurs films qui passe.

S. : Cela vient peut-être aussi de la critique en général qui favorise cette sorte d'élitisme, volontaire ou involontaire...

J. G. : Oh non ! Cela vient de l'éducation parce qu'on vous demande toujours d'être le meilleur de la classe, le meilleur dans sa profession. Cela fait partie du système où l'on cherche la plus grande efficacité. On nous éduque toujours de façon à être le meilleur par rapport aux autres mais pas à donner le meilleur de soi-même.

S. : Par rapport à la représentation du Western, quelles sont vos influences cinématographiques ?

Case extraite d'un roman photo où l'on reconnaît GIRAUD (personne ligotée) Jean Michel CHARLIER et René GOSCINNY

BOSS, J'SUIS D'ACCORD AVEC VOUS QUE LE TABLEAU DE CHASSE, IL EST MAIGRE, MAIS VOUS SAVEZ MAINTENANT, LES BOUSEUX DU MONTANA, Y COMMENCENT À SE MÉFIER...
TU BAISSES, MON VIEUX DOC, LA MILLER'S BUNCH NOUS AVAIT HABITUÉS À MIEUX!
DE TRÈS SALES DRAAS! BLOOD 'N GUTS J'AIME PAS CE TYPE!
BON ÇA VA! DESCENDEZ-LE À L'ATELIER N°12 ET, DE GRÂCE, FAITES-LUI PRENDRE UN BAIN AVANT DE L'ATTACHER À SA TABLE À DESSIN!

J. G. : Je suis un très grand fan de Western, avec un grand W. Cela va de Robert ALDRICH avec des films comme « Bronco Apache », « Vera Cruz » et « Fureur Apache » à Raoul WALSH avec « Un Roi et 4 Reines », « La Charge de la 8e Brigade », « La Fille du Désert ». Cela passe aussi par des auteurs comme Budd BOETTICHER que l'on suivait beaucoup à l'époque parce qu'il faisait des films de série B, un peu ce que l'on rencontre aujourd'hui avec les téléfilms. J'ai également été impressionné par le film avec Marlon BRANDO, « La Vengeance aux 2 visages », c'est certainement l'un des plus grands moments de ma vie d'amateur de western. Je pourrais en citer d'autres, des gens comme Gordon DOUGLAS (« Fort Dobbs »), Delmer DAVES à la fin des années 50 (« 3 h 10 pour Yuma », « Bad Lander »...) sans oublier les chefs d'œuvre de John FORD, Cecil B. DEMILLE, Sam PECKINPAH, Anthony MANN. On retrouve chez certains le travail sur les costumes, la composition des images typiques à la tradition américaine illustrative. Clint EASTWOOD est, à mon avis, le grand héritier de la lignée des grands acteurs américains, le seul qui ait maintenu la barre.

S. : Faites-vous une différence entre les westerns des années 50/60 et les westerns spaghettis qui ont suivi ?

« ...cette espèce de faculté et de facilité à entrer dans une conquête planétaire du cinéma. »

J. G. : Les italiens ont montré d'abord une capacité à rentrer dans des systèmes de fabrication de cinéma populaire dans lesquels on n'a jamais pu rentrer en France. Ils sont capables de tout faire : du fantastique, de la science fiction, des péplums, du western. Le cinéma italien me fait penser à cette vivacité incroyable, cette absence totale de préjugés, de peur, cette espèce de faculté et de facilité à entrer dans une conquête planétaire du cinéma. Pour en revenir à la question posée, je ferais une différence entre les westerns spaghettis de la production forcenée et les films de Sergio LEONE qui avaient quand même une ambition plus grande.`

S. : Mais n'ont-ils pas contribué à tuer le mythe américain ?

J. G. : Non, je crois qu'ils sont arrivés à un moment où le mythe du western américain s'effondrait. Ils ont été un épiphénomène, on pourrait presque dire une coïncidence. En fait, le western américain s'est écroulé, à mon avis, en même temps que la disparition des générations d'américains directement concernées par le western. Dans les années 60, il y avait encore des familles qui avaient connu cette époque. Cela correspondait à un besoin de continuer à exprimer ce que ces gens-là avaient traversé, exactement comme en Chine où il y a eu à une période une production forcenée de films de karaté ou de kung-fu. Cela répondait à un besoin collectif d'images, de constructions d'images par rapport à l'inconscient collectif.

S. : On ne peut pas quitter le thème du cinéma Western sans aborder Blueberry. Quelles étaient vos ambitions et où en est actuellement le projet de film tant attendu ?

J. G. : Mon ambition était de faire une production de westerns en France. J'avais visualisé une production bon marché de westerns français avec une recherche d'authenticité et de recherche d'expression nationale comme j'ai fait avec

Blueberry vu par les Américains ?

« ...on s'est heurté à des producteurs français incapables... »

Blueberry. Il a été question de faire beaucoup de choses mais très vite on s'est heurté à des producteurs français incapables qui se sont mis en cheville avec une équipe de gens douteux aux Etats-Unis et qui ont voulu dénaturer complètement le personnage de Blueberry. Blueberry était manchot, il n'avait plus son bras droit. Le forgeron du village lui avait bricolé une espèce de bras artificiel avec plein de mécanismes internes qui lui permettait de tirer des balles, de lancer des couteaux, du poison, de l'eau chaude, de l'eau froide... Que sais-je encore. Heureusement, j'ai réussi à arrêter ce cauchemar et aujourd'hui encore, nous sommes complètement bloqués. Tous les droits sont bloqués. Nous avons été obligés de porter l'affaire en justice, les autres ont fait appel tout en sachant qu'ils perdront en définitive mais c'est pour mieux nous tenir et se venger. Tant que les droits sont bloqués, on ne peut rien envisager.

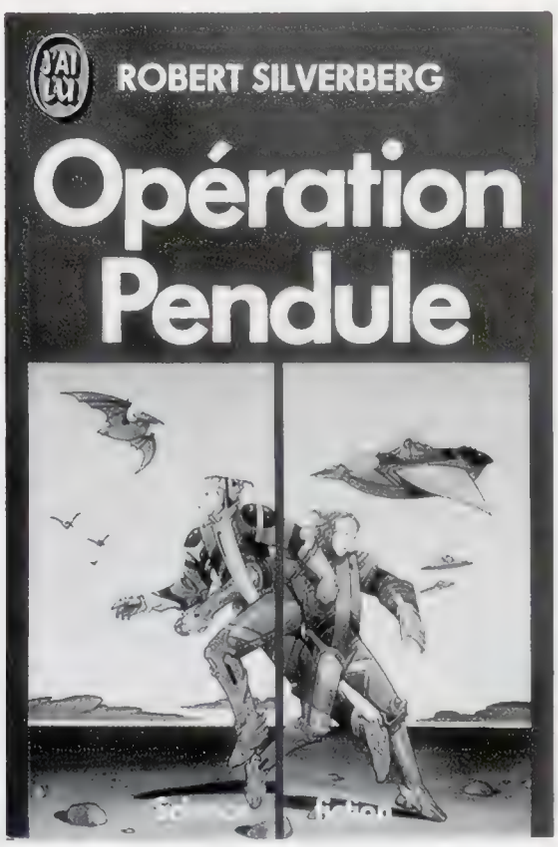
S. : Y avait-il un acteur pressenti pour jouer le rôle de Blueberry ?

J. G. : A un moment donné, il y avait possibilité de travailler avec Martin KOVE ou Mel GIBSON...

S. : Ah oui, en effet, c'est vraiment dommage. Enfin, espérons que le projet de ce film verra le jour... Du cinéma Western au cinéma Science-Fiction, il n'y a qu'un pas. D'où vous vient cette seconde passion ?

J. G. : C'est mon père qui m'a fait découvrir la Science-Fiction et qui m'a communiqué son enthousiasme extraordinaire. Il venait d'acheter le 1er numéro de la revue FICTION. Je l'ai lue et je suis tombé complètement à la renverse parce que cela parlait de quelque chose qui ne faisait pas partie du milieu ambiant. On parlait d'étoi-

Couverture GALAXIE-BIS n° 78



Couverture d'un roman de R. SILVERBERG : "Opération Pendule" © J'AI LU

« D'un seul coup, ce qui nous arrivait, c'était le brouillard du futur... »

les, on parlait d'humanité. On y parlait également de l'Homme autrement qu'à travers les problèmes de la Guerre d'Algérie, de la Guerre Froide... Il y avait brusquement une vision de l'être humain en tant qu'être dans le Cosmos, un cosmos physique avec des dimensions surnaturelles et puis des étoiles, des planètes, des univers et des empires qui pouvaient s'y développer. Et pour moi ce fut un choc extraordinaire. On n'avait jamais pu réussir à transposer l'histoire, plus précisemment les mécanismes qui régissent le monde tel que nous le connaissons, ses systèmes de communication, ses hiérarchies, en la sortant de ce monde. Jusqu'alors on comprenait les mécanismes de telle ou telle civilisation par les historiens ou les écrivains. Ils étaient et sont toujours là pour lever le voile du

passé et analyser le présent. D'un seul coup, ce qui nous arrivait, c'était le brouillard du futur et la possibilité de parler du présent en projetant un modèle, de pouvoir s'ouvrir à d'autres univers. A partir de tout cela, tout devenait possible.

S. : Quel lien y a-t-il pour vous entre l'imagination, le rêve et la Science-Fiction ?

J. G. : Pour arriver à faire de la Science-Fiction, il faut impérativement entrer dans les rêves et imaginer des mondes nouveaux. Le fait même d'écrire, cela fait appel à une voyance onirique. Si on entre dans la construction d'un monde de fiction totale (oublions le mot science, ce n'est pas nécessaire), on pénètre dans des zones qui ne sont pas balisées. Les auteurs de Science-Fiction sont en général de grands rêveurs qui inventent un univers sans limites. D'autres s'en servent à leur tour pour les aménager, les préciser.

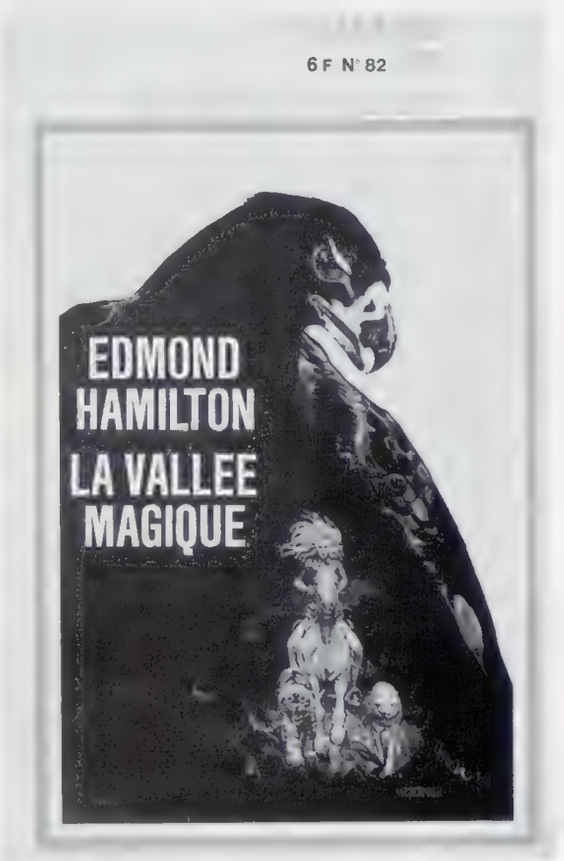
S. : Quels sont vos auteurs favoris ?

J. G. : J'aime pratiquement tous les auteurs de Science-Fiction, et en particulier Jack VANCE, P.-J. FARMER, VAN VOGT, P.-K. DICK, H.-P. LOVECRAFT. On a le maximum de plaisir avec ces grands auteurs SF comme on en éprouve avec les grands auteurs de cinéma, mais pour trouver la pensée de l'époque, les croyances, les clichés, les naïvetés délicieuses et révélatrices, les horreurs, il faut lire les petits auteurs inconnus, les artistes de gare et compagnie.

S. : Vous avez réalisé de nombreuses illustrations pour des romans de Science-Fiction ?

J. G. : Ce travail fut en effet très important car il m'a servi de base de rôdage sous la signature de MOEBIUS. J'ai illustré de nombreux romans de la collection C.L.A. Opta, les couvertures du magazine SF « Galaxie » dans les années 70-74. En fait, ce fut un peu comme un laboratoire parallèle où DRUILLET, FOREST, CAZA, BILAL ont fait également des travaux divers.

S. : Passons au cinéma SF. Avant de rencontrer JODOROWSKY sur le tournage du film « Dune », quelle vision aviez-vous du livre de F. HERBERT ?



Couverture GALAXIE-BIS n° 82

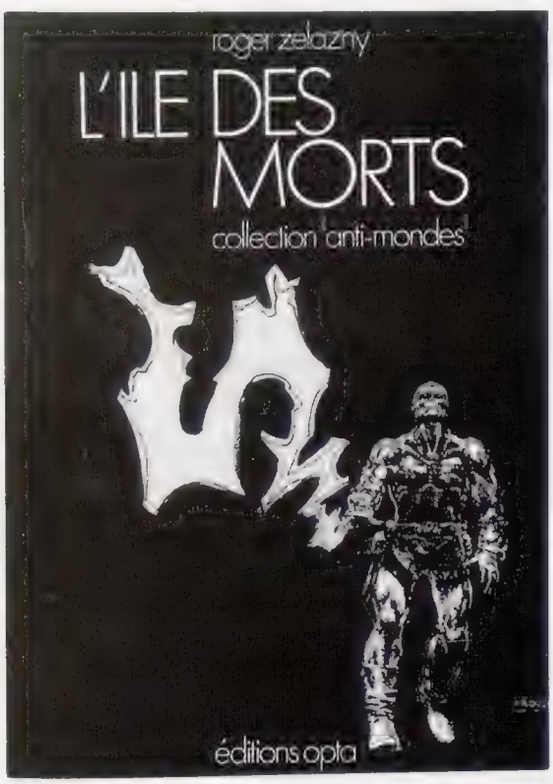
« ...j'avais une espèce de kyste en moi qui vivait... »

J. G. : Pour moi, ce fut l'extase absolue avec tout ce que cela implique de religiosité, admiration, fétichisme. J'étais, en lisant ce livre, dans cette espèce d'état particulier quand on lit des livres formidables, et qu'on a envie de raréfier les moments de lecture plus on approche de la fin. Quand j'ai refermé le livre, j'avais une espèce de kyste en moi qui vivait (rires).

S. : On sait que le projet du film qui devait être réalisé par JODOROWSKY a été abandonné. Que pensez-vous du résultat du film finalement tourné par David LYNCH ?

J. G. : (réfléchissant) J'ai vraiment beaucoup aimé « Twin Peaks ».

S. : ?? Oui, mais « Dune » ?



Couverture d'un roman de ZELAZNY

Illustrations pour le film : DUNE

J. G. : J'aime bien en général tous les films de D. LYNCH en particulier son premier film : « Eraserhead ».

S. : (inlassablement) « Dune » aussi donc ?

J. G. : (imperturbable) J'ai bien aimé aussi « Eléphant Man ».

S. : (au bord de la crise de nerfs) Et « Dune », vous ne voulez pas en parler ?

J. G. : (sourire aux lèvres) J'ai bien aimé « Sailor et Lula » (rires).

S. : OK, OK, on abandonne. Mettons ce silence sur le dos de votre déception. Parlons des « Maîtres du Temps », adapté du roman de Stephan WUL et réalisé par René LALOUX...

J. G. : Disons que j'ai négligé ma collaboration avec René LALOUX. C'est arrivé au moment où je suis parti dans les Pyrénées, à Castet pour me couper un peu du monde, revenir en quelque sorte un peu à la nature. Pour en revenir au film, tout ce que je peux dire, c'est qu'on s'est très bien entendu avec LALOUX. Les 2 mois qu'on a passé en Touraine, dans un petit château à travailler sur le story-board, je dois avouer que ce fut vraiment génial. J'ai dessiné les costumes des personnages, les décors, les cellos du film. Après, cela s'est gâté un peu. La fabrication des

dessins a été faite en Hongrie et le résultat, c'est qu'on s'est retrouvé avec un produit moyen. Enfin, le film existe et il continue d'être projeté. Je ne peux pas en dire du mal ni un bien énorme. Il y a des gens qui l'aiment et des gens qui ne l'aiment pas. C'est arrivé à une période où, je le conçois aujourd'hui, nous aurions dû être plus attentifs à certains aspects, au montage notamment.

S. : Il y a eu ensuite le projet d'un film d'animation « Internel Transfer »...

« ...le thème de notre film qui devait être un message de paix et d'amour. »

J. G. : Oui, à l'origine, c'était un projet qui avait été fait par Jean Paul APPEL GUERY et Paula SALOMON et qu'on n'a pas pu mener à bout pour des raisons d'ordre énergétique et d'organisation. Le premier problème qu'on a rencontré, c'est que c'était un film d'animation. On s'est heurté (et on se heurte encore d'ailleurs) à cette espèce de cliché sur ce que doit être un film d'animation qui a été amené par Walt DISNEY en grande partie, cela doit résider dans le fait de faire un film avec des petits animaux qui parlent, sinon on ne comprend pas. Second problème : la faiblesse de notre équipe de production. Et troisième problème : le thème de notre film qui devait être un message de paix et d'amour.

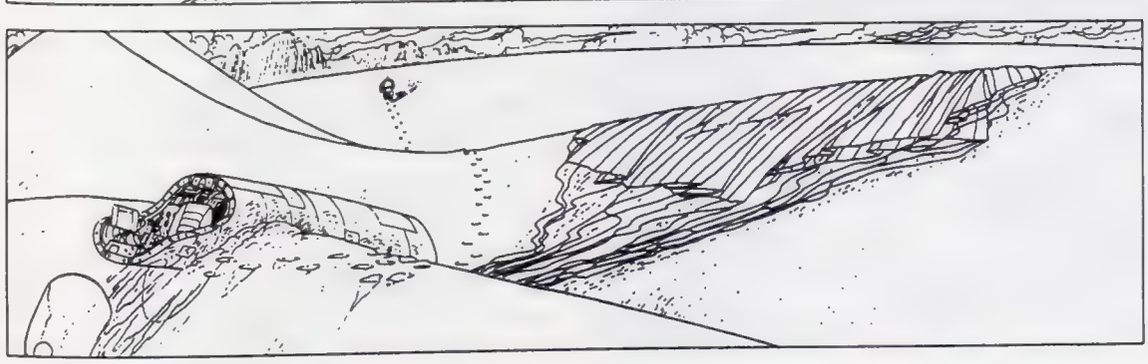
S. : Une espèce de quête... ?

J. G. : C'est cela, ily avait une ambition spirituelle. Le projet était fondé sur une énergie « New Age » et je suis persuadé qu'il aurait très bien marché. Cependant, à l'époque, cela

n'intéressait pas les milieux du cinéma et les milieux financiers parce que cela était trop soft. Pour nous et la communauté d'APPEL GUERY dont je faisais partie, c'était un message de beauté, de bonté et de pureté. Il faut bien comprendre que lorsqu'on se ramène avec un discours idéaliste chez des gens qui ne pensent qu'au fric, au sexe ou à la violence, en un mot qui sont « commerciaux », c'est quand même plus difficile d'être entendu.

S. : Vous avez également travaillé comme « designer » sur plusieurs films (« Tron », « Alien », « Willow », « Les Maîtres de l'univers », « Abyss », « Orn », « Little Nemo »). Que retirez-vous de ce travail ?

J. G. : C'est simultanément une corvée et un certain plaisir. Réaliser des dessins, des illustrations « hors-cadre » pendant une à deux semaines pour un projet de film alors que l'on a que



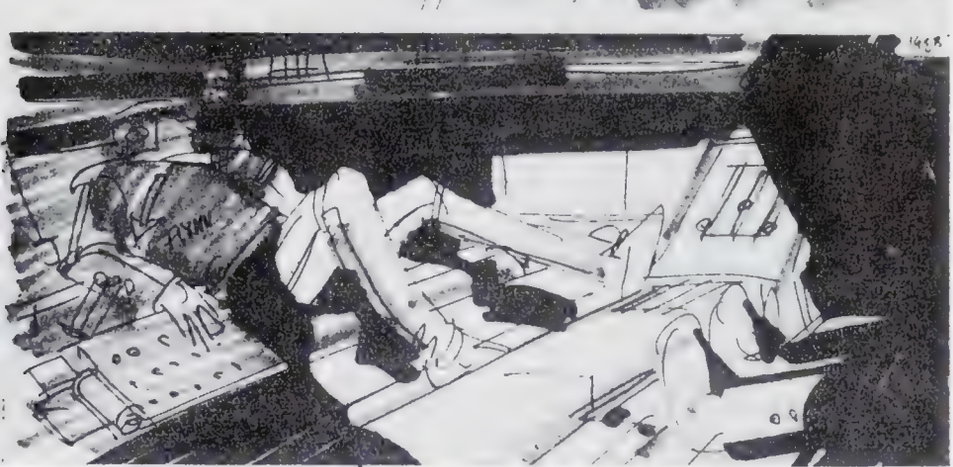
Les MAITRES DU TEMPS
© TELECIP

Story Board pour le film TRON © WALT DISNEY PROD.

« En réalité, je ne les vois que 2 heures... »

quelques renseignements sur l'iconographie du film, c'est parfois intéressant, mais toujours artificiel dans la mesure où les gens qui travaillent sur le projet sont des professionnels qui sont engagés et qui sont plongés dans la production et la réalisation du film du début jusqu'à la fin. Pour « Willow », « Abyss », « Les Maîtres de l'Univers », « Alien », ce sont des contrats bien spécifiques, tarifiés qui duraient une ou deux semaines. Le côté positif de ces différents travaux, c'est qu'il peut y avoir des retombées médiatiques et publicitaires : les dessins, en effet, peuvent être réutilisés comme matériel éditorial, publicitaire, promotionnel. Il y a un retour d'ascenseur

Illustration pour le film ALIEN



au niveau de la notoriété du producteur d'une part et du dessinateur d'autre part qui est mutuel. Cela permet d'entretenir l'illusion vue de l'extérieur, d'associer mon nom à de grands producteurs. En réalité, je ne les vois que 2 heures (rires). Toujours est-il que les dessins, croquis préparatoires, illustrations, story-board existent, on ne peut pas le nier.

S. : On en arrive au film annoncé pour fin 1994/début 1995 : « Starwatcher »..., c'est un projet français ambitieux...

J. G. : Oui, c'est très ambitieux puisqu'il s'agit d'images faites en animation de synthèse. Il y a un pilote qui a été réalisé pour montrer dans les festivals aux clients éventuels. Le véritable travail n'est pas encore commencé, d'autant plus qu'Alain GUIOT, le producteur du film, vient de se tuer en voiture. On est un peu dans l'expectative.

S. : Peut-on parler du scénario ?

J. G. : Ah oui... C'est l'histoire d'un mec (rires) qui cherche une nana (rires). En fait, c'est une histoire sentimentale, une histoire d'amour entre trois personnages. « Starwatcher » est le héros principal auquel tout le monde s'identifiera, une fille dont il est amoureux et l'éternel ennemi mortel, l'héréditaire salaud dénommé 3B.

S. : Parlons de l'aspect technique de ce futur film. Quels sont, à votre avis les points forts et faibles de l'animation trationnelle par rapport à l'animation en images de synthèse ?

J. G. : L'avantage des aspects techniques de l'animation traditionnelle, c'est qu'on les connait bien, on les maîtrise bien. Le cinéma d'animation de synthèse en est encore à ses débuts et il faut un délai de fabrication assez long pour parvenir à ces images proches de la

perfection. Elles sont générées dans l'ordinateur et il existe des systèmes pour les faire coïncider avec une représentation film avec un degré de définition parfait.

S. : Vous travaillez avec les gens de Vidéosystem qui est une société française spécialisée dans ce genre d'images ?

J. G. : Je m'y suis impliqué vraiment 3 à 4 jours par semaine et ma collaboration est pratiquement terminée. Je vais continuer à donner des indications de design.

« ...les Yougoslaves auront de drôles de dessins animés à faire... »

S. : Quel est, pour vous, l'avenir du cinéma d'animation en images de synthèse ?

J. G. : C'est en train d'évoluer. Ce qui est troublant, c'est qu'on obtient quelque chose qui est visiblement artificiel, bizarre dans sa façon de se mouvoir dans la texture et en même temps il y a tous les ingrédients de la réalité. Quelque part, le cerveau est mis en court-circuit entre un certain nombre de signaux contradictoires. C'est un peu cela qui justifie mon enthousiasme pour cette expérience nouvelle. Je pense très sincèrement que cela va devenir un genre en soi, cela va devenir une industrie comme il y a celle du dessin animé, de la bande dessinée, du théâtre, du cinéma... Avec « Starwatcher », nous sommes un peu à l'âge des pionniers de l'image de synthèse. Les choses évolueront très vite par la suite... des génies apparaîtront, d'autres suivront leurs traces.

S. : On a à peine abordé le cinéma d'animation japonais avec AKIRA par exemple. C'est quand même l'arrivée de la violence. Est-ce vraiment le rôle du cinéma d'animation ?

J. G. : Non, non, vous faites complètement fausse route, ce n'est pas l'arrivée de la vraie violence, c'est l'arrivée d'un thème nouveau, celui de la Science-Fiction. Il faut avoir une vision parfaite de l'Histoire du Japon et de la société japonaise. Ils ont un certain nombre de trucs à évacuer. On ne peut pas demander aux japonais d'être autre chose que ce qu'ils sont, on ne peut leur nier le droit de s'exprimer. Dans un autre ordre d'idée, dans 2 ou 3 générations, les Yougoslaves auront de drôles de dessins animés à faire, sans parler des gens de Tchernobyl ou de Bagdad.

S. : Nous utilisons le terme « violence » par rapport à la vision de ce qu'en ont nos enfants...

J. G. : Les enfants utilisent la nourriture culturelle en fonction de leurs besoins. S'il y a besoin

INTERNEL TRANSFERT
(croquis préparatoires)

GIRAUD & MOEBIUS

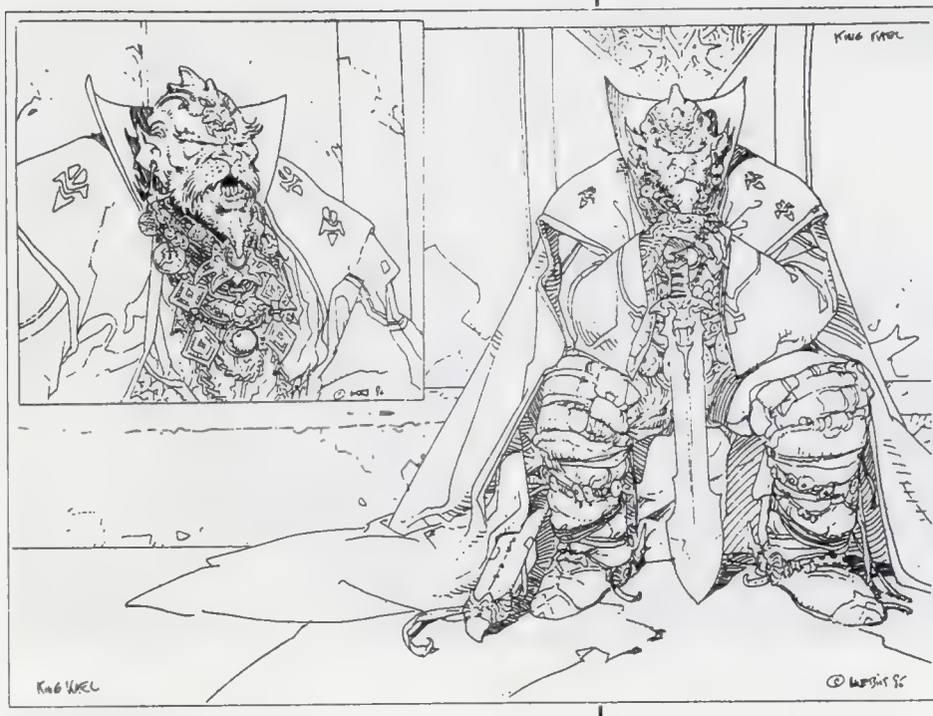
Esquisses pour les films WILLOW

Farmer of Berange

Romieu

Berange

d'exprimer la violence, ils vont utiliser ce qu'ils captent comme violence pré-digérée, comme signaux de violence réutilisables. Et ils vont les réutiliser pour exprimer quoi ? Pour exprimer une colère qui a ses racines dans la vie réelle. Ne pas leur montrer l'expression de la violence, c'est leur couper le langage, c'est leur supprimer les mots, leur interdire certaines images, certaines visions. Et cela se traduira plus tard par des excès. Sous la banière des mots amour, bonté, justice, bible, ils utiliseront le sacré pour mieux torturer. L'histoire humaine en est pleine d'exemples. C'est arrivé à un tel point que les gens qui brandissent ces mots là sont devenus synonymes de l'horreur. Si on ne laisse pas les gens s'exprimer, notamment par la fiction, on en arrive à ce genre de choses. Ceux qui tiennent un discours moral, qui sont quelque part des gens qui ont été privés d'expression pendant leur enfance, qui ont été bloqués, s'élèvent contre la violence, le sexe, contre toutes les émotions humaines intenses parce qu'ils n'ont jamais eu le droit d'exprimer quelque chose d'aussi fort. Le problème, c'est qu'ils torturent les autres avec leur morale.

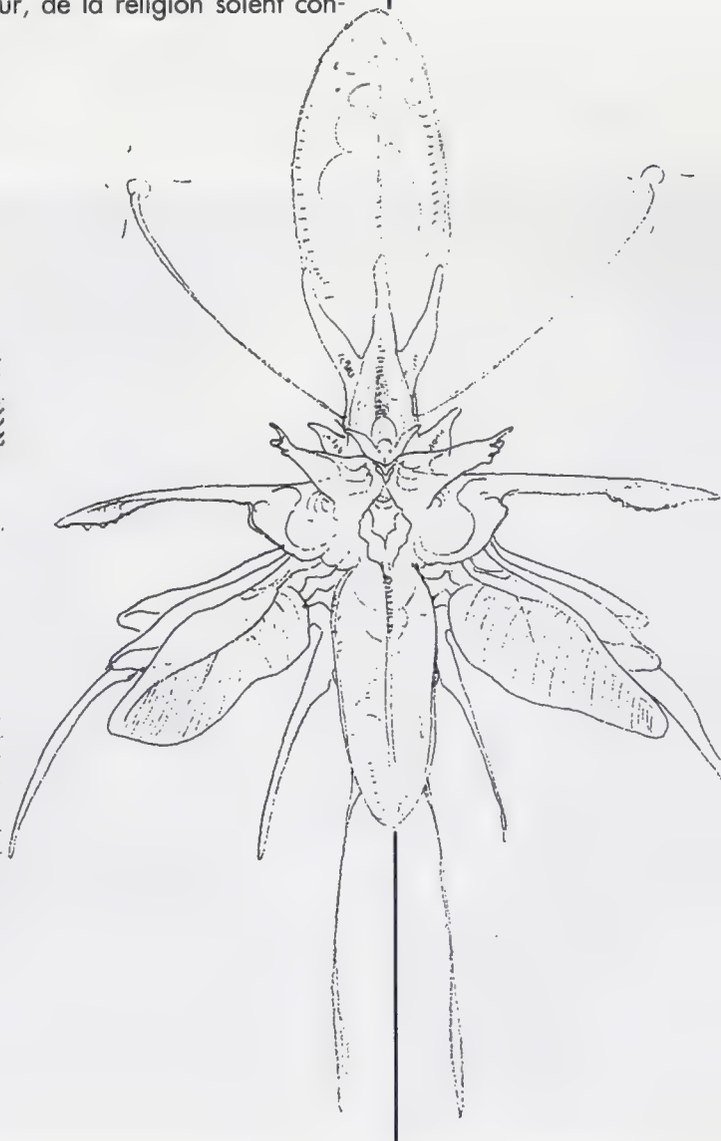


Baron Matagot

Etudes pour le fim ABYSS

S. : Cette privation d'expression se retrouve partout, notamment dans les Arts, que ce soient Musique, Peinture, Cinéma...

J. G. : Partout en effet. Ce qui ne veut pas dire non plus que l'expression de la justice, de la beauté, de l'amour, de la religion soient con-



MOEBIUS en compagnie de l'équipe de Vidéosystem pour le fim en images de synthèse STARWATCHER

damnables ipso facto. Mais à mon avis, elle ne peut s'exprimer de façon valable que lorsqu'elle est débarrassée de toute perversité, de toute intention malfaisantes. Cela devient alors une merveille totale, on touche la perfection.

S. : Ne quittons pas le domaine de l'Art, puisque nous sommes dedans, et entrons dans celui de la publicité. Tout d'abord, pensez-vous que la pub est un art en lui-même ou un ersatz, un sous-produit dérivé d'autres arts ?

« Vendre des autocuiseurs, c'est un art... »

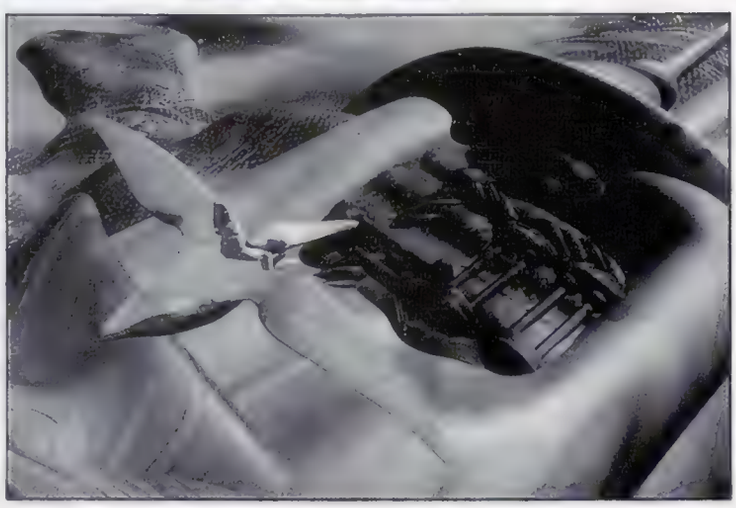
J. G. : La publicité est un art, bien sûr, c'est l'art d'amener quelqu'un à acheter quelque chose, c'est l'art de le séduire par l'image, par le dessin, la photo, la peinture, le cinéma. Tout est un art en général. Faire un discours électoral, c'est un art. Vendre des autocuiseurs, c'est un art, etc.

S. : Oui, mais la pub, si on peut dire, « récupère » des arts déjà existants comme la photo ou la BD...

J. G. : On ne peut pas définir l'art comme quelque chose de matériel. Alors, évidemment, le langage a subi des distorsions. Quand on parle de « l'Histoire de l'Art », c'est beaucoup plus pratique de sortir des œuvres, des iconographies et de les étudier plutôt que de parler de la véritable histoire de l'Art qui est l'histoire des attitudes. C'est une action sur le monde. Comment projeter l'intérieur sur l'extérieur pour faire un spectacle et pour que les gens puissent voir un miroir... Il y a tout un processus complexe dans la création.

S. : Vous avez travaillé sur de nombreuses publicités (LOIS, ERAM, MATRA, CITROEN,

STARWATCHER le film ou la perfection des images



EUROP-ASSISTANCE...). Est-ce à dire que vous recherchez ce type de travail ?

J. G. : Non, en général, on vient me trouver. J'ai canalisé tout cela à travers un agent. Lorsqu'il y a une agence publicitaire qui veut travailler avec moi, elle passe par lui. Je ne la recherche pas, mais je ne la refuse pas non plus. C'est très bien payé. En même temps, cela pose des problèmes de tous ordres, des problèmes techniques, moraux, de liberté d'action parce qu'on a toujours des directeurs artistiques sur le dos. Mais c'est aussi une bonne école où l'on apprend beaucoup de choses.

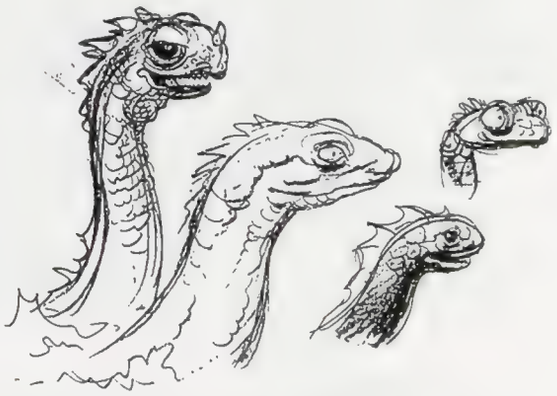
S. : J'imagine que vous préférez les travaux publicitaires où vous avez carte blanche ?

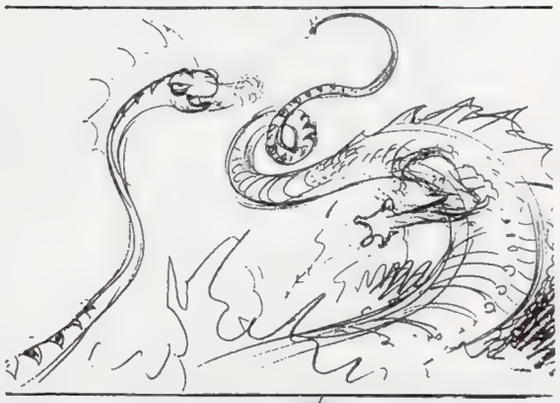
J. G. : C'est arrivé plusieurs fois, avec les campagnes ARCHI-MADE et CITROEN où j'avais une liberté totale et où on n'était pas passé par une agence. C'était des publicités de communication interne. Dès qu'on passe par des agences, on tombe automatiquement sur un directeur artistique qui fait obstacle.

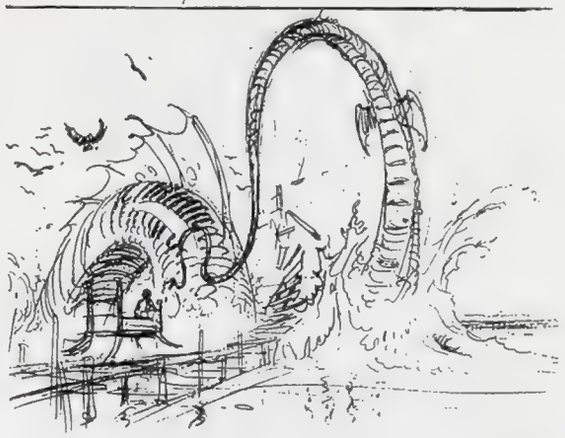
S. : Et dans la mesure où un directeur artistique vous contraint de faire quelque chose ou qu'il vous fait recommencer un dessin, vous acceptez ?

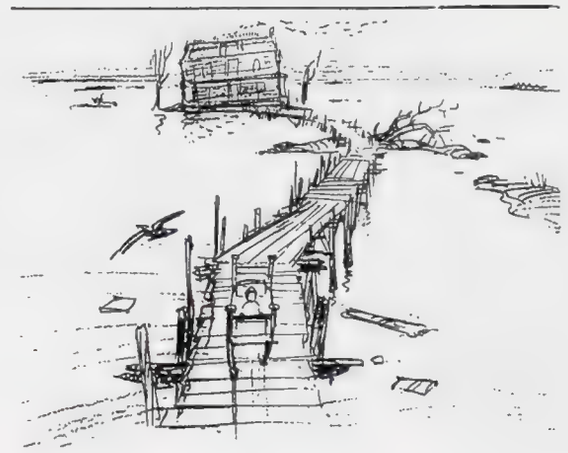
Etudes de personnages pour le film LITTLE NEMO

J. G. : On procède par étapes. Je réalise des crayonnés et on a le feu vert pour la réalisation que lorsque le directeur artistique a toutes les garanties d'un bon résultat. A partir du moment où j'accepte ce genre de travail, j'entre dans la contrainte et j'en fais même un point d'honneur, à montrer que je suis capable de rentrer dans n'importe quelle contrainte. C'est simultanément un défi sur moi-même et un réel amusement.









Croquis préparatoires pour le film LITTLE NEMO

« je me suis aperçu que je pouvais tout faire. »

S. : Et si l'on vous demande de dessiner dans tel ou tel style, vous acceptez ?

J. G. : Tout à fait. J'ai suffisamment de registres, de cordes à mon arc, pour m'impliquer dans des messages qui sont légers, qui sont hyper-commerciaux. J'ai essayé tous les styles, de l'hyper-réalisme aux gravures du XVI[e] siècle. J'ai essayé et je me suis aperçu que je pouvais tout faire. Et c'est cela qui m'intéresse !

S. : Outre le cinéma, la publicité, la bande dessinée, quelles sont vos autres passions, vos autres activités ? La musique, par exemple ?

J. G. : Oui, la musique. C'est avant tout une rencontre, un état émotionnel. A ce moment-là, toutes les musiques vous semblent belles, c'est la perception qu'on en a. C'est un peu comme pour le livre, ce n'est pas toujours le livre qui est beau, c'est le cerveau du lecteur qui va se laisser emporter.

S. : Quels styles de musique préférez-vous ?

J. G. : Il fut une époque où j'écoutais du jazz. J'ai vécu une période où je construisais mon attitude par rapport à cette musique. J'ai appris à écouter une musique, c'est-à-dire en étant conscient simultanément de toutes les notes qui sortaient au moment de l'écoute, toutes les notes superposées, les lignes, les basses, les riffs, les improvisations et de l'ensemble du morceau, de la durée et de la place dans l'œuvre.

S. : Pratiquiez-vous un instrument ?

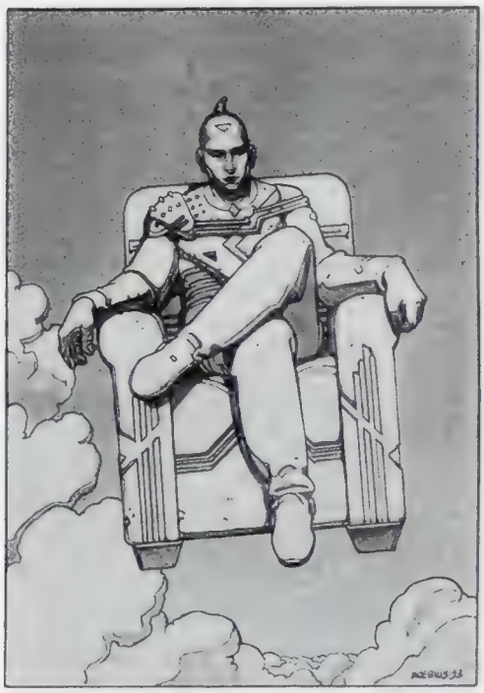
J. G. : Alors ça, c'est une chose qui a été vraiment pour moi une grande souffrance et je n'ai jamais réussi, par manque de constance, d'énergie et de ténacité, à jouer d'un instrument. Je suis dessinateur et j'aurais bien aimé déborder, entrer dans une créativité multiforme qui intègre la musique, la danse et le chant.

TRAVAUX PUBLICITAIRES
(M. ANGOT - P. DUHOT - J. DUTREY - A. LEDOUX)

• **LOIS** (1977) : Affiches, affichettes, autocollants, pub « in press » - 2 dessins différents. (1)
• **EUROP ASSISTANCE** (1981) : « Une Belle Aventure » - Album broché, format carré (27 × 27) - 20 pages d'illustrations inédites. (2)
• **ERAM** (1977) : Collection printemps-été - Catalogue 16 p. couleurs dont 9 de MOEBIUS - Format 15 × 19. (3)
• **TOTAL/ELF** (1972) : Blueberry : « Le Cheval de Fer » - Album broché offert aux clients. (4)
• **TOTAL** (1988) : Blueberry : « Le Bout de la Piste » - Album broché offert aux clients. (5)
• **CITROEN** (1983) : « Sur l'Etoile, une croisière Citroën » : Portfolio 45 p. couleurs - 750 ex. dont 100 ex. réservés aux collaborateurs et 650 ex. numérotés offerts par la firme à ses concessionnaires + album cartonné (tirage 10 000 dont 6 000 numérotés) offerts par Citroën. (6)
• **CAMERA ONE** (Sd.) : « Dune » - Brochure publicitaire à l'italienne (21 × 30) de 24 pages dont 10 illustrées par MOEBIUS éditée en recherche de producteurs pour le projet d'Alex JODOROWSKY. (7)
• **MATRA/HACHETTE** (1984) : 1 dessin couleur pour le micro-ordinateur « Alice » publié sous différentes formes : Affichette - boîtage - catalogue. (8)
• **ROSSIGNOL** (Sd.) : 2 planches couleurs « in press » pour la célèbre marque de skis. (9)
• **CREDIT MUTUEL Ile de France** (1985) : 4 affiches différentes sur le thème de « L'Esprit Pionnier ». (10)
• **MAXELL** (1990) : 4 affichettes différentes pour le café avec reprise « in press ». Un petit dépliant 4 p. intitulé « Cosmopolite » reprend ces illustrations. (11)
• **FRANCE-RAIL** (1984) : Portfolio collectif (BILAL-TARDI-MÉZIÈRES,...) avec tirages offset des lithographies, puis des sérigraphies éditées l'année précédente pour France-Rail. Il a été également tiré une carte postale offerte par le service de restauration à bord du TGV : France-Rail vu par MOEBIUS. (12)
• **CIE DES EAUX et de l'OZONE** (1990) : Album collectif (BLANC-DUMONT - DENIS - CABANNES...) « Auteurs Enflammés » - 1 illustration N & B double page. (13)
• **HUMANOIDES ASSOCIES** (1978) : « Les Yeux du Chat » - Petit album cartonné sur scénario de Jodorowsky tiré à 5 000 ex. et offert à l'achat de 4 albums Humanos. (14)
• **HUMANOIDES ASSOCIES** (1979) : « Tueur de Monde ». Petit album cartonné avec Jaquette tiré à 5 000 ex. (2 imprimeries différentes) et offert aux acheteurs. (15)
• **MOULYNEUX** (Sd.) : Dessin « in press » pour le parfum « Captain ». (16)
• **PADCO BLENHEIM** (1992) : Brochure format carré 21 × 21 - 8 pages couleurs pour le Salon international de la mode enfantine dont 4 pages de MOEBIUS. (17)
• **FUTUROSCOPE** (1992) : 1 illustration couleurs parue « in press » pour le parc d'attractions de Poitiers. (18)
• **ZED LASER GRAPHICS** (Sd.) : Plusieurs affiches différentes avec reprise « in press ». (19)
• **CAUE** (1992) : Projet de concours ARCHI-MADE pour l'aménagement d'un quartier sous différentes formes : affiche, affichette, pin's et plaquette concours. (20)
• **EUROPE 1** (1970) : 1 dessin N & B « in press » pour l'émission de radio « Le Feu de Camp du Dimanche Matin ». (21)
• « **FANTASMAGORIES** » (1992) : Publicité pour la librairie parisienne du même nom sous forme de sacs plastiques. (22)
• **VOLBACK** (1992) : 1 illustration « in press » pour le système d'anti-vol voiture. (23)
• **PERRIER** (1991) : 1 dessin couleurs dans un clip vidéo destiné à promouvoir la consommation des eaux gazeuses dans les discothèques. (24)
• **MAXELL** (1993) : 1 dessin couleurs « in press » pour vanter les vidéocassettes. (25)
• **ACHILE** (1993) : 1 affiche (1,60 m × 0,29) avec 3 illustrations différentes par MOEBIUS, GILLON & MARGERIN pour les chaussettes du même nom. (26)
• **C.R.I.C.** (1988) : - « Le Mouvement c'est la vie, la Chiropractique » - Petit livret avec illustrations N & B - A.D. CHIRO. (27)
• **POCARI SWEAT** (1987) : Suite de dessins N & B ayant servi au tournage d'un spot publicitaire avec actrice réelle pour la boisson « Pocari Sweat ». (28)
• **RUBIK'S CUBE** (1982) : 1 illustration pleine page couleurs reprise en poster. (29)
• **CONTE** (Sd.) : Reprise du dessin inutilisé pour les jeans Lois pour une boîte de crayons de couleurs. (30)
• **DE FRIESCHE VLAG** (1993) : 1 dessin à paraître dans la presse professionnelle hollandaise pour une boisson gazeuse. (31)
• **LILI CUBE** (1991) : Cube avec 4 dessins différents. En fait il s'agit d'une boîte contenant un modèle stretch roulé à l'intérieur, les illustrations représentant les modèles de la collection. (32)
• **CAISSE D'EPARGNE** (1985) : « Graine de Pro » - album collectif avec 12 dessins de jeunesse de 12 auteurs BD dont Giraud. (33)
• **CITROEN** (1985) : « Citröen et la BD, la Traction Avant » - Portfolio collectif 650 ex. + 150 annotés E.A. - 16 planches au total dont 10 planches de dessins signées. (34)
• **EXPERIENCE** (Sd.) : Marque-page publicitaire pour la librairie lyonnaise de même nom. (35)
• **TECHNISONOR** (1983) : Brochure 23 p. avec dos « spirale » réalisée en recherche de co-production pour le tournage de Blueberry en feuilleton-télé. (36)

A SIGNALER ÉGALEMENT :
• Nombreux dessins pour annoncer la parution de **Metal Hurlant** 1re formule dans Rock & Folk, Galaxie, STP...
• Nombreuses illustrations pour annoncer la seconde formule de **Metal Hurlant** (L'Ecran Fantastique...).
Création du logo **« Humanoïdes Associés »**. (37)
• Un dessin pour **« B. Diffusion »**, le premier diffuseur de Metal Hurlant.
• Création du logo des **Editions du Fromage**.
• Participations diverses à des journaux publicitaires (histoires BD, illustrations...).
* **Bonux Boy :** pas de n° mais dépôt légal n° 5691, 5692, 5776, 5778, 6191, 6187, 6188 (1959 à 1962). (38)
* **Total Journal** n°s 1, 2, 3, 4, 6, 9, 10, 16, 27, 28 (1966 à 1970). (39)
• Affiche publicitaire pour le cinéma **« Le Styx »**.
• Une illustration N & B pour **Cosmuc-Art** (réalisation de bagues en bronze).

(1)



(26)

(28)

27

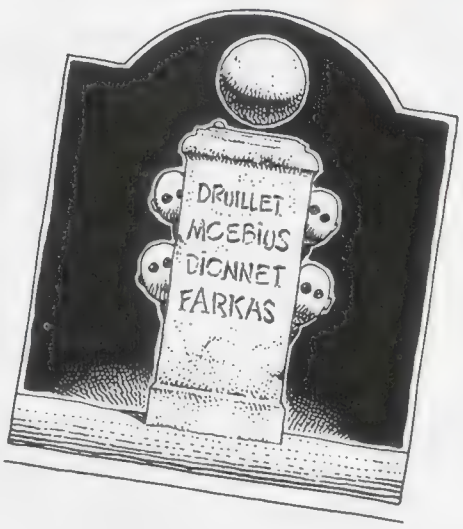
PUB...

12

PUB...

8

PUB...

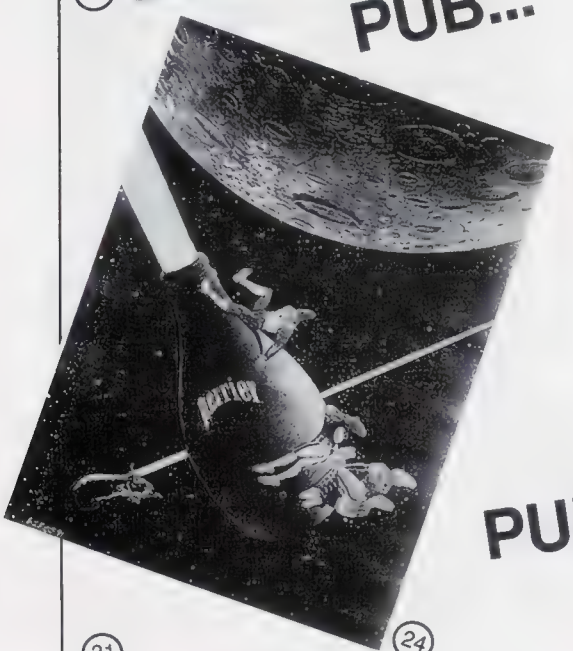


37

PUB...

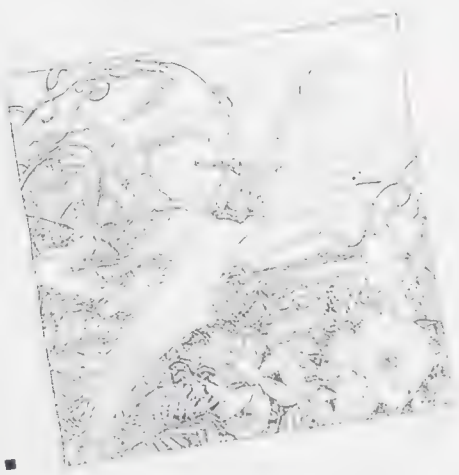
16

PUB...



31

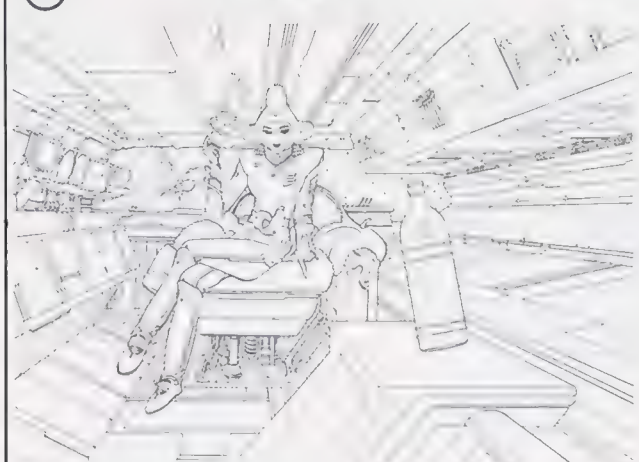
PUB...


2

PUB...

35

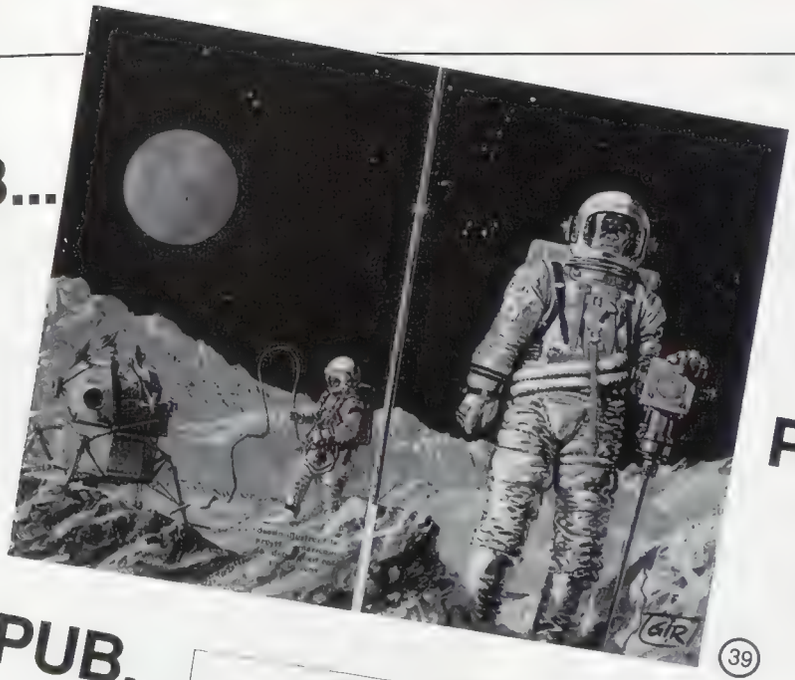
PUB...


24

PUB...

19

PUB...

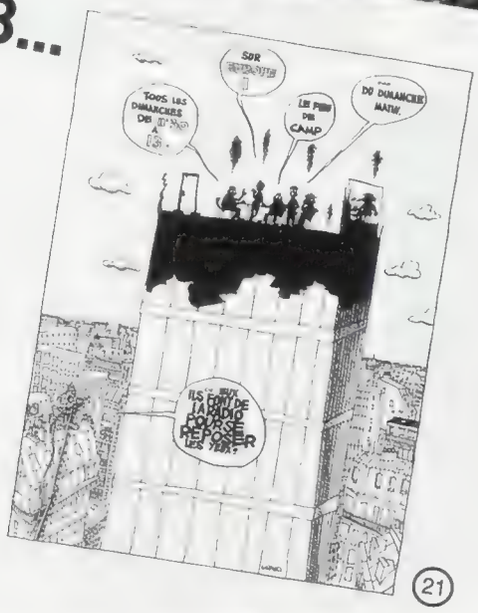


39

PUB...

36

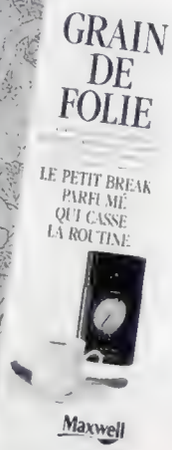
PUB...



21

PUB...

11

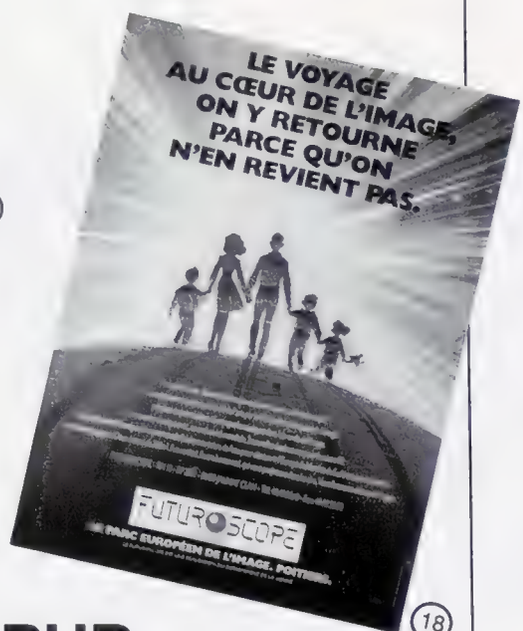


PUB...

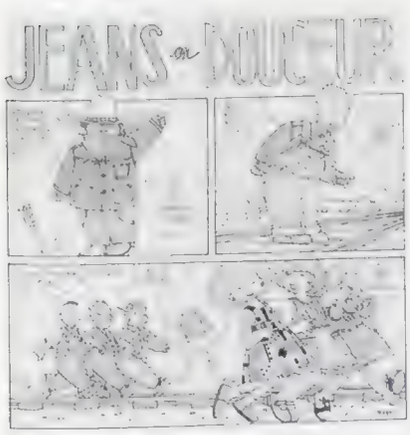
32

38

PUB...



18



17

20

PUB...

POCHETTES DE DISQUE/CD

- **Eddy MITCHELL :** « 7 Colts pour Schmoll » - LP BARCLAY - 1968.
- **Marcel DADI :** « Dadi's Folks » - LP EMI/PATHE MARCONI - 1973.
- **Jimi HENDRIX :** « Are You Experienced » - Double LP BARCLAY - 1975.
- **Guy BEART :** « Futur, Fiction, Fantastique » - LP DISQUE TEMPOREL - 1977.
- **Lucid BEAUSONGE :** « Fugueur » - LP RCA - 1983.
- **Compile LED ZEPPELIN/A. COOPER/VAN HALEN... :** « Dr. Heavy & Mr Hard » - CD CARRERE - 1992.

« ...on est dans une période un peu neutre où on suce les bonbons du passé. »

S. : Si, à l'heure actuelle, on vous demande quel est le musicien, le chanteur que vous aimez particulièrement, quel serait-il ?

J. G. : (sans hésitation) : MADONNA, parce qu'elle a vraiment de belles cuisses (rires). Non, je ne sais pas. J'ai une petite préférence pour Alain BASHUNG et les RITA MITSOUKO. Je les trouve géniaux. C'est vrai que j'ai toujours été un amateur de musiques d'avant-garde, de musiques dérangeantes, bizarres, qui sortent un peu de l'ordinaire. Par contre, le hard-rock ne me plait pas du tout. Autant j'ai apprécié dans les années 70 la musique et les groupes punks qui faisaient une espèce de bouillie haineuse, autant, j'ai du mal à écouter les groupes de hard. En fait j'ai l'impression qu'en ce moment, au niveau musical, il n'y a pas grand chose de neuf, on est dans une période un peu neutre où on suce les bonbons du passé.

S. : En tout cas, il nous restera de superbes pochettes de disque : celle de Jimmy HENDRIX, celle d'Eddy MITCHELL « 7 colts pour Smoll »...

J. G. : Oui, oui, oui (qui semble revenir sur une réponse qu'il vient de donner)... Ce que j'aurais aimé faire en musique, c'est de rentrer dans l'expression pure comme le font d'autres artistes dans d'autres domaines. Mon envie personnelle, c'était de créer une œuvre physiquement avec des gestes, de la musique, des sons dans une création théâtrale vivante, faire de l'abstrait.

S. : D'autres passions ? Le Tai-Chi ?

J. G. : Non, j'ai arrêté. Je ne sais pas pourquoi. J'aimais bien. Je crois que c'est le fait d'être revenu à Paris, je n'ai plus tellement d'entrain.

S. : Et la pratique du billard ?

J. G. : Je continue à bien aimer le billard. Le problème, c'est que je manque de partenaires qui soient sensiblement de même force que moi. Je le pratique avec des intensités très diverses. Je peux jouer pendant des heures durant ou rester des années sans y jouer.

S. : Vous jouez au billard français ?

J. G. : Au billard français, bien sûr. Il faut être sérieux quand même ! (rires). Le billard américain, c'est très bien pour sortir sa petite amie ou pour jouer de l'argent. C'est avec le billard français qu'on arrive à un certain degré de perfection. Avec les grands joueurs de billard, on atteint parfois des sommets relativement rares. Ils peuvent faire 1000, 2000 ou 3000 points sans s'arrêter. D'ailleurs, cela devient plus drôle lorsqu'on a affaire à des espèces de singes savants. Personnellement, je n'ai jamais voulu rentrer dans cet aspect-là, je veux rester amateur et avoir toujours l'impression que si j'ai réussi un coup, c'est grâce à mon imprécision relative ou à mon adresse intuitive.

« J'adore le cinéma pornographique... »

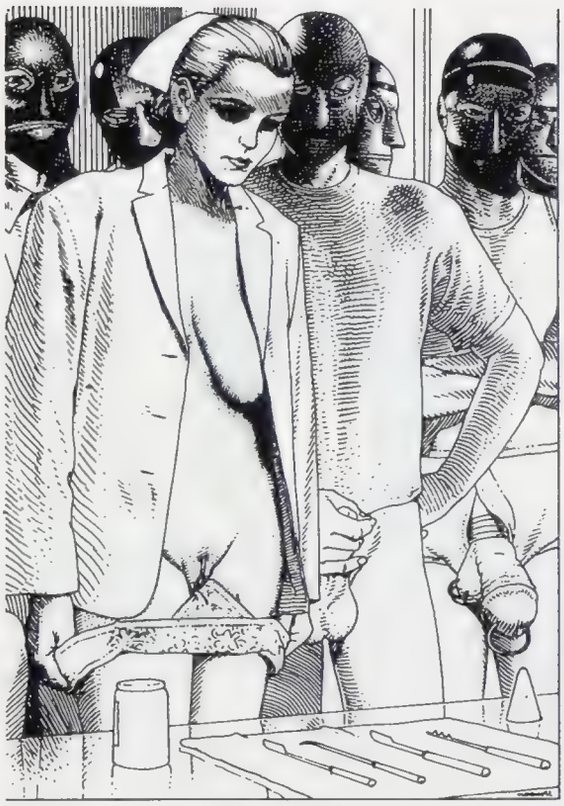
S. : On a à peu près fait le tour de vos loisirs autres que la Bandes Dessinée. Vous semble-t-il avoir oublié quelque chose ?

J. G. : Oui, mais on va rentrer dans des trucs un peu particuliers... J'adore le cinéma pornographique...

S. : C'est assez curieux, en effet, mais on vous écoute...

J. G. : C'est vraiment très difficile et très délicat d'en parler parce qu'aux yeux de tous, c'est le royaume de la médiocrité totale avec son monde de souteneurs, de prostituées.

S. : Notre première réaction serait de dire que tous les films pornos se suivent et se ressemblent tous.



Illustrations extraites du portfolio X édité par STARDOM GALLERY

J. G. : Ce n'est pas tout à fait cela. Il y a des bons et des mauvais systèmes, de bons films et des mauvais. Pour ma part, ce que je mets au-dessus du panier, ce sont les films américains des années 50, ce qu'on appelait les « Nudies » et les films d'exploitation. Malheureusement, ils sont très difficiles à trouver mais je ne perds pas l'espoir de monter une collection.

S. : Quelle est l'origine de cette passion ? Cela me fait penser aux questions de N. SADOUL sur votre « peur des femmes »...

J. G. : Il est certain que je n'ai pas vraiment envie de parler d'où cela vient. C'est venu progressivement. A l'époque où je fumais de l'herbe, mon grand plaisir, c'était d'aller voir un film porno, pas tout à fait pornographique dans le sens du terme mais plutôt exotique, bizarre, mal

La passion du billard... français

Illustrations extraites du portfolio X édité par STARDOM GALLERY

« ...je regarde cela sur le plan de la sexualité... »

foutu. C'est ce qu'on appelait les « Nudies » et cela ressemblait au cinéma de l'underground. Les réalisateurs n'avaient pas d'ambition artistique définie ; ils cherchaient à raconter des histoires avec du cul, où il y avait des scènes interminables. D'un seul coup cela devenait un cinéma extra-terrestre. On était là dans une espèce de chaos de la pensée humaine. C'est un cinéma qui a complètement disparu ou qui a été repris par des professionnels du cinéma porno, les Henri PACHARD et John LOVE, qui sont pour moi des artisans médiocres, mais qui connaissent leur métier sur le bout des doigts. Ces films là, je ne regarde jamais, c'est l'horreur totale ! (rires). Par contre, parallèllement, il y a toute une production très particulière, des produits spécialisés dans le sado-maso ou dans les trucs un peu marginaux. Je ne dirais pas que c'est beau, je dirais plutôt que c'est étrange. Il y a en même temps une sexualité vraiment violente qui n'est pas passée au filtre culturel. Ce sont des produits clandestins, très spécialisés qui sont réalisés pour des fous, des désaxés. Lorsque j'en ai l'occasion, je regarde cela sur le plan de la sexualité, d'une part personnelle parce que j'aime bien me trouver devant une bande vidéo ou un film et être dans un état permanent d'érection, et d'autre part, parce que cela alimente une vie sexuelle fantasmée entre lesquelles il y a rarement interférences. J'ai d'ailleurs sorti l'an dernier un portfolio de dessins érotiques qui montre que je commence à exprimer toute cette dimension et je commence à l'intégrer dans une création artistique. Cela commence à entrer dans mon imaginaire.

La télévision et l'actualité : Info-Intox ?

BRAVO !... LE CLONAGE PRÉSIDENTIEL S'EST DÉROULÉ À LA PERFECTION...
...ET APRÈS CE GRAND SPECTACLE POLITICOVE, NOUS AUONS, CHERS T.V. ADDS, REPRENDRE NOTRE PROGRAMME DE JEUX : PIPI CACA POPO !
CHOUETTE !

S. : Il y avait quand même eu en 1974 l'album du « Bandard Fou ».

J. G. : Oui, c'est possible. Il y a en réalité plein d'images, d'illustrations dispersées à droite, à gauche. Je n'ai jamais voulu l'exploiter parce que j'avais plutôt envie de garder ces trucs là pour moi, par peur de montrer ses côtés un peu tabou ou simplement par pudeur. On est éduqué dans ce sens. Aujourd'hui, je commence à me rendre compte que cela rentre dans quelque chose de bénéfique, qui peut être assumé au niveau créatif et qui peut être intégré dans ma réalité.

S. : Réalité... Actualité, il n'y a qu'un pas. Quels regards portez-vous en général sur l'actualité, sur les modes d'expression et sur les modes de communication ?

« ...j'ai un regard de Français moyen. »

J. G. : Actuellement, je pourrais dire que j'ai un regard de Français moyen. Je lis moyennement les journaux, j'écoute moyennement la radio et la télé, je vais voir des films grand public souvent médiocres et je lis des romans assez simples.

S. : Que regardez-vous plus précisemment à la télé ?

J. G. : J'aime bien en général toutes les émissions télé où les gens parlent sur des thèmes divers littéraires ou sportifs – je suis un amateur de tennis et de football –.

S. : Les images de sport vous font vibrer ?

J. G. : Elles me permettent de sentir bouillonner toutes sortes d'émotions. Je n'ai jamais vu dans ma cuisine un événement qui suscite autant d'excitation qu'un but de PLATINI. Il n'y a guère que la chambre à coucher qui soit plus intéressante. Bien que j'adore faire la cuisine, éplucher les légumes ou même faire la vaisselle, je n'ai jamais ressenti autant d'émotions qu'en regarant un match de football ou une partie de tennis. Il faut avouer que la technique audiovisuelle y est probablement pour quelque chose. Je ne vous dis pas que, lorsque la haute définition va arriver, cela va être l'enfer, on ne va plus rien foutre ! (rires).

S. : Info-intox, y prenez-vous garde ?

J. G. : Non, bien sûr, l'information et la désinformation provoquent cette intoxication qui est faite le plus souvent involontairement par les médias. C'est une espèce de jeu où personne n'arrive à dégager le vrai du faux. On ne peut pas toujours tout savoir et j'essaye tout d'abord de ne pas tomber dans des pièges fanatiques, de jauger le pour et le contre. Ce qui est étonnant et paradoxal, c'est la suspicion un peu systématique du public vis-à-vis de la classe politique. Il y a simultanément une espèce d'adulation extraordinaire et un mépris profond. Et pourtant, certains hommes politiques ont des qualités réelles.

S. : Votre avis est-il le même sur l'action menée par Jean-Marie LE PEN ?

« LE PEN est une maladie. »

J. G. : Je trouve qu'il mène sa barque et son combat politique a un intérêt : il permet en effet de fixer toute une colère française qui n'avait pas de moyens d'expression depuis des lustres. Je crois que l'évolution politique a amené cette résurgence et je trouve qu'on a bien tort de s'en angoisser mais qu'on a drôlement raison d'entrer en combat, en lutte acharnée sans la moindre faiblesse contre ce que j'appelerais un véritable cancer. Il est préférable que le cancer soit visible afin qu'on puisse mieux le combattre. On peut donc très bien concevoir l'utilité et la

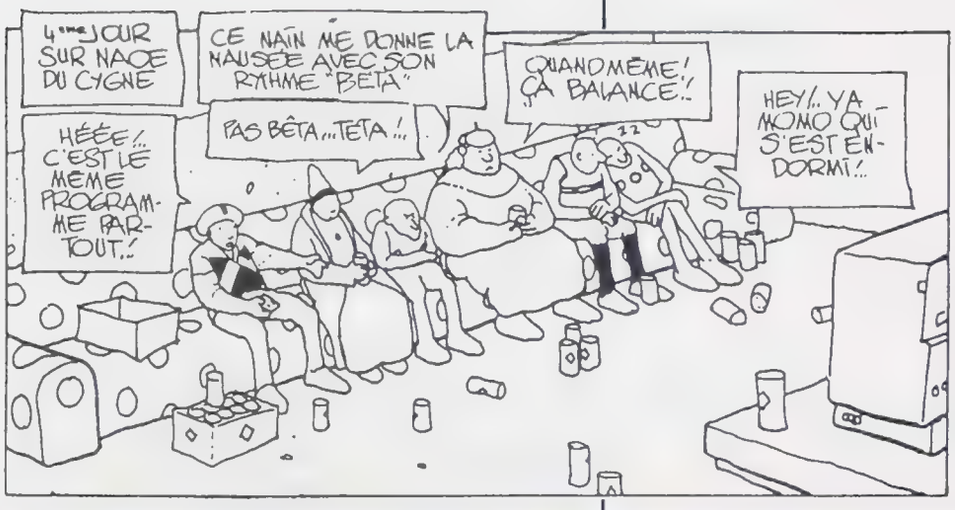

4ème JOUR SUR NACRE DU CYGNE
CE NAIN ME DONNE LA NAUSÉE AVEC SON RYTHME "BÊTA"
PAS BÊTA... TÊTA !..
QUAND MÊME ! ÇA BALANCE !..
HEY !.. YA MOMO QUI S'EST ENDORMI !..
HÉÉÉ !.. C'EST LE MÊME PROGRAMME PARTOUT !..

Photo © Régis HOULET

« beauté » de LE PEN, il n'empêche qu'au niveau de la vie active, il faut savoir de quel côté on est. C'est un problème de choix. Si l'on choisit de suivre LE PEN, c'est qu'on est malade soi-même parce que LE PEN est une maladie.

S. : Dans le même ordre d'idées et sur un plan général, pensez-vous que les démocraties engendrent des dictatures ?

© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

J. G. : Oui, c'est certain, et vice versa les dictatures donnent naissance aux démocraties. Les nations sont comme des êtres et pour vivre, pour expulser certains sentiments qui sont piégés dans l'inconscient collectif, il faut soit avoir une création artistique intense et géniale qui emporte la population entière dans les voies de l'illumination, soit être forcé d'expérimenter pour exprimer. Par exemple, on expérimente la Guerre 14-18 pour exprimer des tonnes et des tonnes de colère accumulées depuis des décennies. Puis, on s'aperçoit en fait que cela ne sert à rien ou tout au moins à augmenter la dose de colère. Et alors on remet ça en 39-45 où l'on croyait pouvoir se soulager et finalement, c'est encore pire qu'avant. En ce moment, on est à mon avis dans un curieux état de courses pathétiques entre la peste et sa guérison. On est un peu comme devant un corps malade, on appuye sur un bouton pour essayer de le faire disparaître et il y en a un autre qui ressurgit à côté. Cela n'a pas de fin. C'est pourquoi aucune démocratie n'est à l'abri parce que le monde est un glacis interactif. S'il y en a une qui s'effondre, combien risquent d'être entraînées ?

S. : Vous êtes passé également derrière la caméra, notamment dans l'émission « La Marche du Siècle » où vous étiez une espèce de témoin de la passion d'un enfant...

J. G. : Oui, c'était vraiment exceptionnel et très intéressant. Cet enfant était bizarre. C'était un être pur dans le sens profond du terme. Il créait tout autour de lui une aura d'étrangeté. Grâce à lui (c'est lui qui avait demandé à me rencontrer suite à la lecture de « Venise Céleste »), j'ai pu passer 3 jours formidables à Venise.

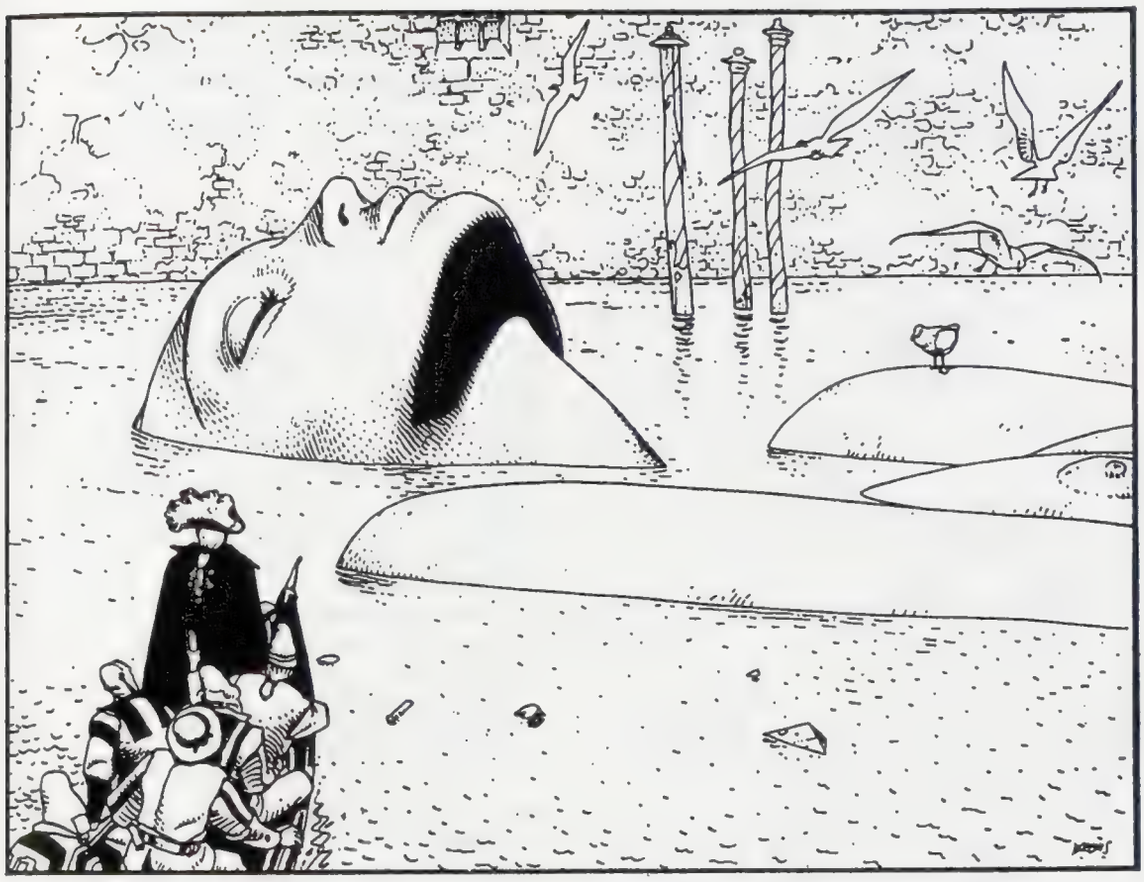
S. : Par delà cette émission, on reconnait votre humanité et votre générosité. Comme dans « La Peste » de CAMUS, croyez-vous à ce vaste élan de solidarité de la race humaine ?

J. G. : Oui, tout à fait. Je pense qu'elle existe et qu'on la retrouve dans toutes les actions et même dans les actions les plus égoïstes qui soient, parce qu'elles sont motivées par des pulsions profondes qui sont celles de la survie de la race, de l'espèce. J'ajouterais même que les éléments négatifs ou destructeurs sont utiles parce qu'ils amènent toujours quelque chose de meilleur. On en parlait tout à l'heure avec LE PEN, il s'agit ensuite d'un problème de choix.

S. : Quelle serait, selon vous, le type de société idéale ?

J. G. : L'anarchisme me conviendrait idéalement bien, mais un anarchisme qui serait le résultat

« L'anarchie est pour moi extraordinairement spirituelle. »



VENISE CÉLESTE
© AEDENA

d'un processus d'évolution. On ne peut pas l'imposer, c'est impossible. Si on l'impose, ce n'est plus de l'anarchisme. Les vrais militants anarchistes sont des gens qui n'imposent rien mais apportent leurs regards, leurs témoignages. Quand l'anarchie sera enfin réalisée, on considérera tous leurs écrits comme des perles ou des diamants perdus dans les profondeurs du passé. L'anarchie est pour moi extraordinairement spirituelle.

S. : On va parler de l'Amérique, qui est votre lieu de prédilection. Avant de vous y installer, quelle en était votre vision ?

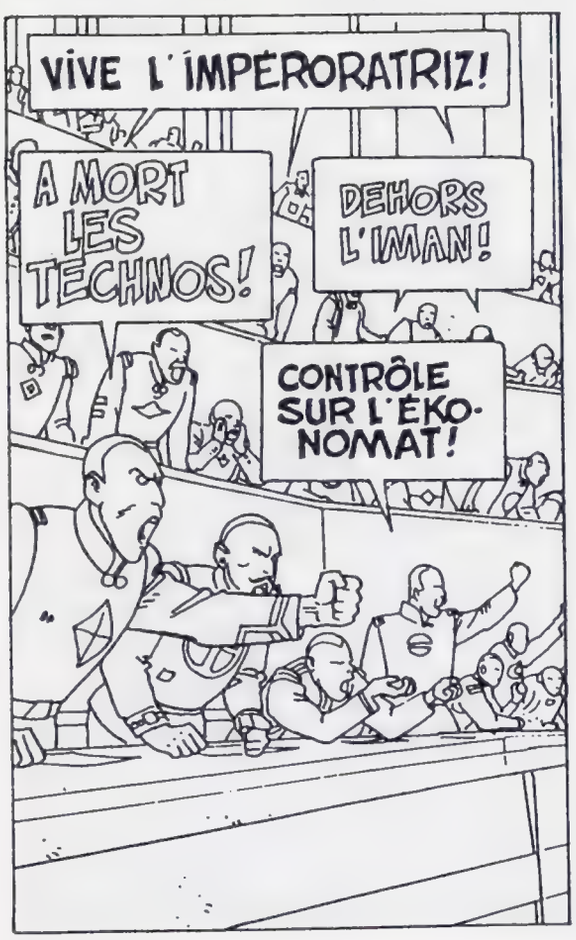
J. G. : J'avais surtout des images qui provenaient des lectures de magazines genre « Life » ou « Washington Post » à la fin des années 50. On ne peut imaginer la saveur qu'avait à cette époque la presse américaine. C'était totalement étrange, exotique, un exotisme que je sentais, qui était directement lié à moi. C'est à ce moment-là que mon modèle culturel a complètement basculé. Tout ce que j'absorbais au niveau de la musique, de la littérature, du cinéma, la façon de m'habiller étaient complètement axés sur le mode américain. Je n'étais d'ailleurs à l'époque qu'un peu en avance sur le mouvement qui a submergé toute l'Europe dans les années 60.

S. : Vous y vivez aujourd'hui par intermittence ?

J. G. : En ce moment, oui. Je fais des périodes qui mises bout à bout doivent représenter 6 mois à Paris et 6 mois à Los Angelès.

S. : Vous avez créé avec Randy et Jean-Marc LOFFICIER la société « Starwatcher Graphics ». Parlez-nous de votre rencontre avec eux et dites-nous quel est le but de cette société ?

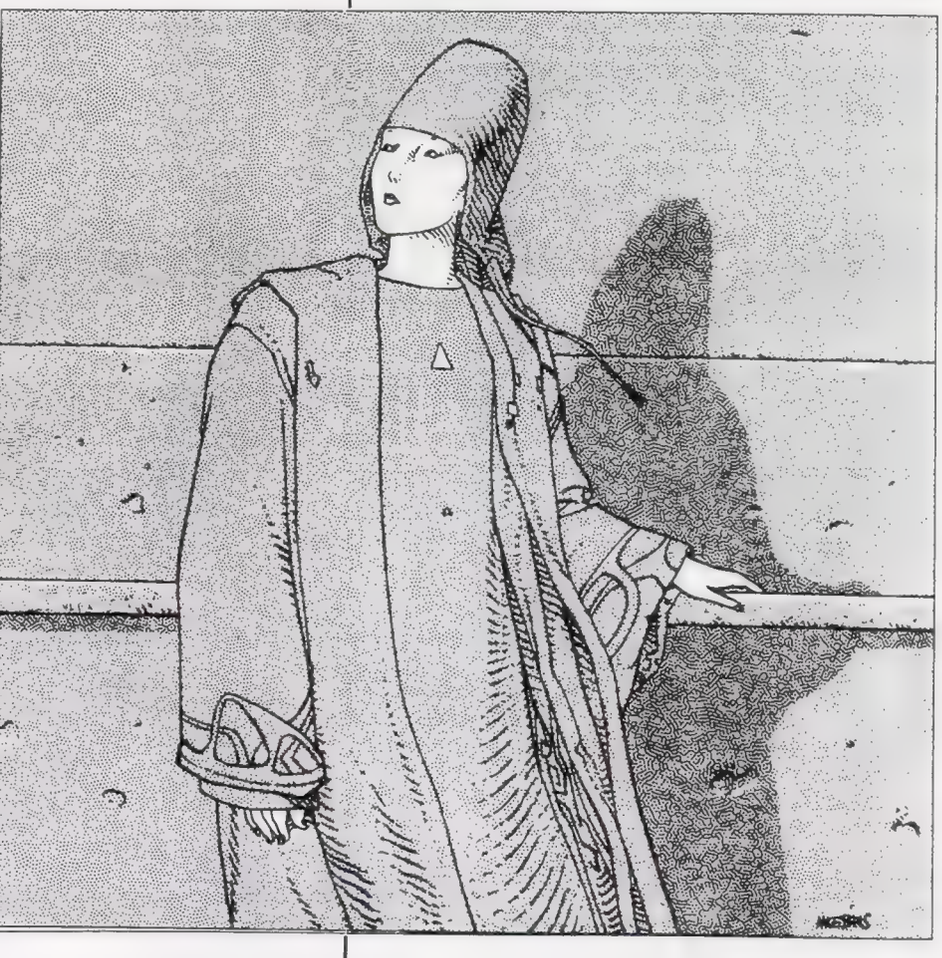
J. G. : En fait, ce n'est pas moi qui ai fait leur connaissance. Au cours de la Convention de la BD à San Diégo en 1985, Claudine a rencontré Jean-Marc et Randy. Ils ont sympathisé et Jean-



© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Dédicace pour J.-M. et Randy LOFFICIER

STARWATCHER (Le Guetteur d'étoiles) © CASTERMAN



« Les Américains ne connaissent pas le nom de GIRAUD. »

Marc est un personnage extraordinaire, quelqu'un à la fois de timide et de passionné dans le sens le plus strict du terme, pas seulement dans le domaine de la BD mais aussi dans celui du cinéma et de la télévision. De cette rencontre est née une véritable amitié et un jour, l'idée est venue de les associer à notre toute jeune maison d'édition « Starwatcher Graphics ». Aujourd'hui, Jean-Marc et Randy s'occupent de toute ma production ainsi que la traduction et de la réédition des aventures de Blueberry chez MARVEL EPIC avec de nouvelles couvertures (signées MOEBIUS). Les Américains ne connaissent pas le nom de GIRAUD. Ils assurent la gestion, négocient les contrats, s'occupent des problèmes de droits quand il y a des conflits avec d'anciens éditeurs. Jean-Marc a une formation d'avocat, ce qui aide beaucoup pour résoudre certains problèmes. Ils gèrent également mes archives dont une partie est à Los Angelès.

S. : Aujourd'hui, avez-vous l'impression d'être reconnu aux Etats-Unis comme vous l'êtes en France ?

J. G. : Complètement, mais je suis obligé d'entretenir cette reconnaissance en faisant des apparitions fréquentes dans les salons d'Amérique du Nord.

S. : Comment arrivez-vous à expliquer le succès de votre pénétration sur le marché américain car, il faut le reconnaître, vous êtes pratiquement le seul dessinateur à avoir percé aux Etats-Unis ?

J. G. : C'est l'amour que je leur porte (rires). Non, je pense tout simplement que cette reconnaissance vient du fait que j'y suis allé et que je m'y suis installé.

S. : Ne copie-t-on pas quelque part le système américain ?

J. G. : On copie les Américains mais au fond c'est nous qui les avons créés, non ?... et envoyés sur un continent vierge. On en a fait un véritable laboratoire d'expérimentations et on a actuellement le résultat des recherches en permanence. Evidemment, c'est parfois à l'image du monstre de Frankenstein, c'est un effet boomerang, cela se retourne contre son créateur. Les Américains sont en fait des pionniers dans tous les domaines, ce sont des êtres pleins de vie qui nous montrent la voie à suivre ou à éviter.

S. : On dit pourtant que, côté culture, les Américains sont assez protectionnistes...

« le Major Grubert, c'est le seul qui vole et qui est doté de supers pouvoirs. »

J. G. : Pas du tout, il y a seulement un marché difficile à conquérir. La BD américaine n'est pas un art très honoré en dehors de quelques superhéros style Superman. Pour définir véritablement le marché de la Bande Dessinée aux Etat-Unis, il faudrait d'abord définir l'âme américaine. Il n'y a qu'à regarder les BD américaines, la différence va vous sauter à la figure. La BD européenne manque à côté singulièrement de superhéros. Le seul superhéros qui puisse exister dans la BD européenne, c'est moi qui l'ai créé, c'est le Major Grubert, c'est le seul qui vole et qui est doté de supers pouvoirs. Tous les autres sont des bureaucrates (rires). Ceci dit, j'adore la BD européenne. Il y a des histoires merveilleuses. C'est la seule, la vraie parce que quelque part, c'est la seule qui est libre et qui possède une essence littéraire. La BD américaine est une prolifération mécanique farcie de clichés mélodramatiques. Il n'y a pas que cela, bien entendu, il y a aussi une BD américaine dont on ne parle pas beaucoup mais qui existe dans les journaux et qui est remarquable. Il y a des auteurs comme SCHULZ, LARSON... Il y a aussi une BD U.S. peu connue, qui est très proche des gens, du quotidien avec une observation méticuleuse des choses de la vie.

S. : Et pourtant vous avez essayé de lancer Blueberry aux Etats-Unis. A-t-il été bien accepté ?

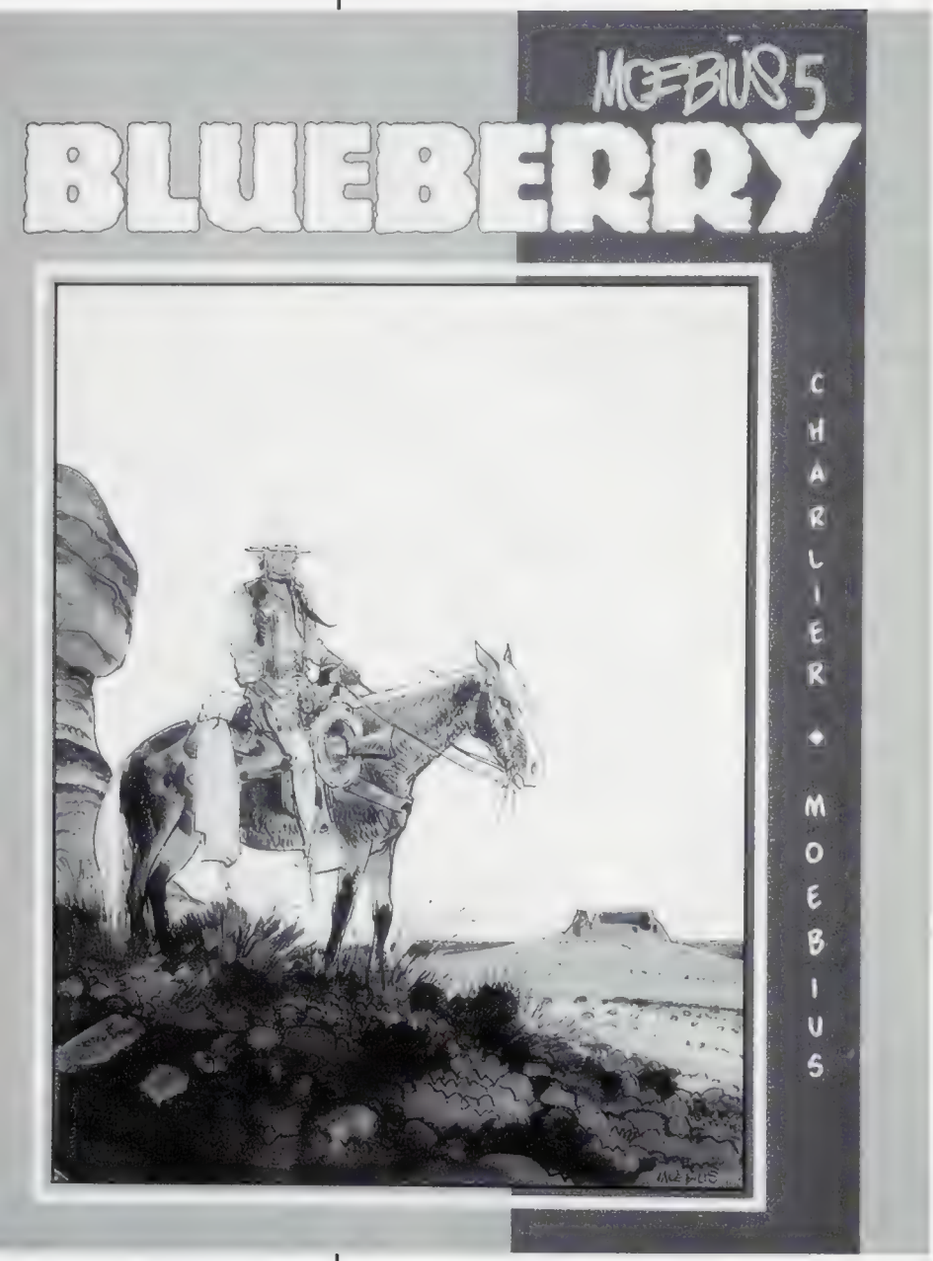
J. G. : On ne peut pas dire que les résultats soient probants. Jean-Marc LOFFICIER a bien sûr réussi à convaincre MARVEL à rééditer Blueberry mais ce fut surtout une opération de prestige. Avec un peu de recul, je pense aujourd'hui que cela aurait peut-être mieux marché si les planches de Blueberry étaient sorties chaque jour dans les pages du « Hérald Tribune » ou du « Los Angelès Time », ce qui, bien sûr, est parfaitement utopique. Par contre, pour tout ce qui concerne les travaux signés MOEBIUS, la reconnaissance a été totale.

S. : Pour en terminer avec les superhéros, vous avez quand même signé un épisode du « Surfer d'Argent » de Stan LEE...

L'esprit américain

« Je « pétai » de trouille de la première à la dernière planche. »

J. G. : Oui, c'était un pari un peu farfelu, je dois l'avouer. L'idée est venue au cours d'un repas lors d'une convention. J'ai rencontré Stan LEE et on a parlé tout naturellement du « Surfer ». Je



Dessin inédit pour couverture album MARVEL

ne me rappelle plus lequel a proposé à l'autre mais cela a été très vite par la suite. Stan est un homme d'action, un meneur et je me suis trouvé pris au piège. Une semaine après je recevais le scénario. C'était amusant et excitant à la fois de relever le défi. Je « pétai » de trouille de la première à la dernière planche.

S. : Pourquoi l'avoir fait alors ?

J. G. : J'ai été pris dans une sorte de tourbillon. Je l'ai certainement réaliser par jeu, par vanité. J'avais pourtant une totale liberté d'exécution. Il fallait en même temps que je réalise du MOEBIUS tout en faisant différemment de BUSCEMA ou de KIRBY. En tout cas, c'est une expérience que je ne renouvellerais pas car c'est beaucoup trop terrifiant.

S. : En dehors de Stan LEE, avez-vous rencontré beaucoup d'autres auteurs américains ?

J. G. : Oui, pratiquement tous, mais il y a toujours la barrière de la langue. Mais on ne peut pas dire qu'il existe des relations très suivies.

S. : Oui mais vous suivez très certainement ce que font les auteurs BD américains. Il y a quand même des dessinateurs comme F. MILLER, Bill SIENKIEWICZ qui commencent à faire bouger la BD américaine...

J. G. : Il y a en effet de très bons éléments qui ont fait éclater la BD américaine et on voit plein de jeunes gens qui sont en train de débarquer avec leur pinceau entre les dents.

S. : Vous vivez toujours à Venice, la quartier des artistes de Los Angelès ?

J. G. : Non, je n'y suis plus depuis plus de 4 ans. Je me suis installé à Woodland Hills sur les collines qui surplombent San Fernando Valley.

S. : Une journée de MOEBIUS à Woodland Hills, cela se déroule comment ?

J. G. : Je me lève généralement tôt le matin, je mange un fruit, bois un verre d'eau et je me mets directement au travail. Au début de l'après-midi, je mange quelques fruits et je vais courir dans les collines. J'adore courir dans la nature sauvage quand il fait une chaleur torride. Et puis, je rentre à la maison, je redessine, je bricole, je réponds au téléphone, je bouquine tout en grignotant au cours de la journée. Le soir, je vais faire les courses au supermarché et je prépare souvent la cuisine. Le dîner est un peu moins frugal avec soit du poisson, soit de la viande crue, des légumes frais et des fruits. Voilà, ce sont en principe des journées bien remplies.

S. : Cela nous amène naturellement à parler de votre recherche d'une vie plus saine, notamment au niveau de l'alimentation. Vous avez été végétarien, puis végétalien et avez découvert l'instinctothérapie. Pourquoi, à un moment donné de votre vie, avoir remis en cause vos habitudes gatronomiques ?

« D'une façon plus générale, je me suis toujours remis en cause. »

J. G. : D'une façon plus générale, je me suis toujours remis en cause. Dès que j'ai quitté la maison, j'ai remis en cause mes lectures, la façon de m'habiller, de manger et de penser. C'était au début des remises en cause idéologiques et une manière pour moi de me sentir libre. C'était, par exemple, aller manger une frite-saucisse ou de manger toutes sortes de cochonneries ce qui me faisait du bien psychologiquement. Mais à l'époque, je ne me rendais pas compte de mon inconscience et de mon ignorance. Cela me faisait plonger mais si je le faisais, c'est que quelque part, j'en ressentais le besoin. Le problème, c'était de sortir de ce sys-

tème, de prendre conscience que j'étais en train de m'empoisonner progressivement avec toutes ces susbstances qui tendent à émousser l'observation sur soi-même et qui anesthésient les canaux de perception. En fait, beaucoup de pratiques alimentaires sont des pratiques anesthésiantes de la pensée parce qu'on refuse de voir la merde dans laquelle on est plongé et jusqu'à nouvel ordre, le seul moyen de s'anesthésier, c'est de s'introduire une substance étrangère dans le corps. Alors, on se nourrit mal, on boit, on fume, on bouffe. Ce sont des réactions tordues que nous avons presque tous. Le jour arrive où l'on réalise l'ampleur du désastre et parfois il est déjà trop tard. Ceux qui prennent conscience à temps découvrent tout seuls le fil qui court dans le labyrinthe de la pensée humaine et comprennent qu'il y a un trésor au bout qui est la découverte d'une certaine sagesse alimentaire. J'ai donc abandonné tabac, alcool.

S. : La guerre des fumeurs et des non-fumeurs et tout le sentiment d'intolérance qui en découle, quel est votre sentiment ?

« ...j'adore les fumeurs mais je hais les cigarettes... »

J. G. : Si on me demande mon avis, je dirais que j'adore les fumeurs mais je hais les cigarettes, le tabac et la fumée.

S. : Vous êtes un ancien fumeur, quels conseils donneriez-vous pour arrêter de fumer ?

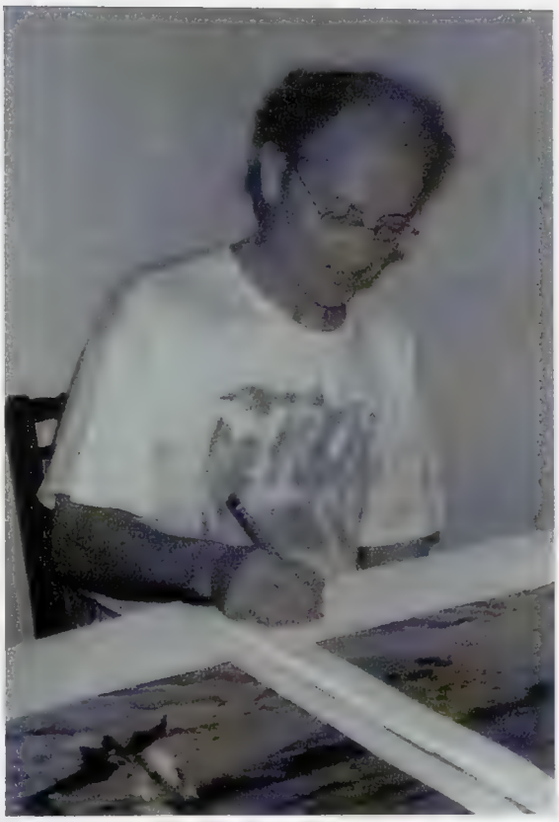
J. G. : C'est une prise de conscience personnelle. Il doit y avoir un moment où l'adulte doit se demander pourquoi il est en train de faire délibérement quelque chose de négatif contre lui-même.

S. : Vous vous êtes remis en question à un moment donné ?

J. G. : Même pas, c'était tellement devenu évident.

S. : Et l'herbe dans tout cela, c'est en contradiction avec cette totale remise en question.

J. G. : Oui, bien entendu. Quand j'ai commencé à fumer de l'herbe, j'avais 17 ans et j'étais au Mexique. Comme la plupart des gens qui m'entouraient à cette époque-là, je l'ai fait dans un esprit « sacré ». Ce caractère « sacré », on peut l'assimiler à une recherche des plans secrets de soi-même qui sont fermés, bloqués parce qu'on se donne une place. C'est toujours ces mêmes problèmes de l'hypnose où on se plonge nous-mêmes, cet espèce d'état hypnotique qui nous fait appartenir à un groupe spatio-temporel au détriment d'une vraie sensation de ce que nous sommes réellement. A l'heure actuelle, la société occidentale est tellement puissante, tel-



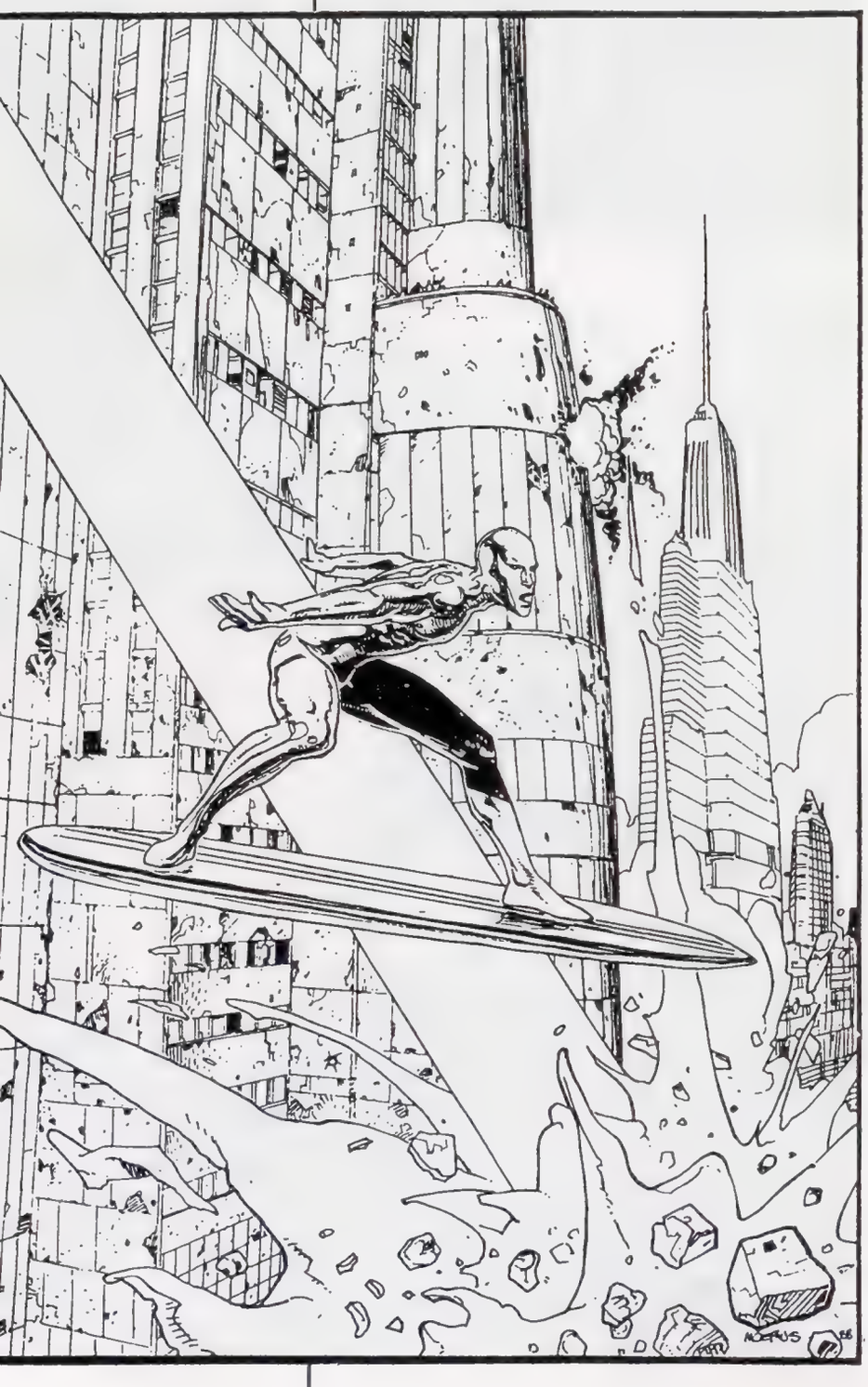
MOEBIUS dédicaçant la sérigraphie NEZ CASSÉ Photo © A. Ledoux

Dessin inédit de page de garde © MARVEL

« Pour faire sauter le béton, il faut des diluants. »

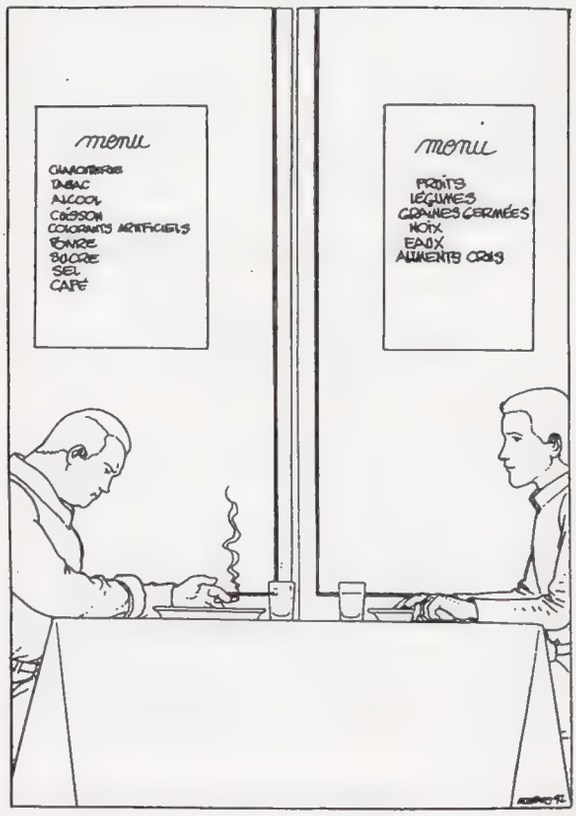
lement forte que quelque part, pour débloquer les verrous, il faut boire un bon coup ou fumer un joint. C'est bétonné à l'image de notre architecture. Quand on prend les Indiens, leur psychisme est moins animé dans un réel convenu que le nôtre. Lorsqu'ils voient un loup, ils ne voient pas seulement l'animal, ils voient l'esprit du loup. Nous, on voit un loup et on pense tout de suite qu'il va nous bouffer nos poules. Tu te rends compte de la différence ! Pour faire sauter le béton, il faut des diluants.

"The silver Surfer"



S. : Dans le moindre des maux, tu conseillerais plutôt aux gens de fumer de l'herbe, plutôt que de sombrer dans l'alcool et le tabac ?

J. G. : Il est difficile de conseiller quoique ce soit. Je trouve que la boisson et le tabac altèrent le cerveau. L'herbe est la meilleure alliée dans la mesure où on la maintient constamment dans une distance de prudence pour ne pas tomber en état de dépendance. Il m'est arrivé de fumer régulièrement de l'herbe pendant 3 mois tous les jours et puis arrêter les trois mois suivants sans absolument rien ressentir. Le moindre consommateur d'alcool, de tabac ou de café m'en dira des nouvelles. Sortir de la dépendance du tabac, je sais ce que c'est. Je parle par expérience. Ce que j'essaye de faire comprendre, c'est qu'il faut aborder l'herbe avec un peu de respect



« ...on en arrive à fumer pour être dans un état normal. »

pour l'esprit de l'herbe qui est une entité gracieuse et puissante. Ce qui est dangereux, c'est de s'y habituer et fumer comme certains de mes amis du matin jusqu'au soir. Comme l'alcool, cela déglingue vite le système immunitaire. En plus, cela plonge dans un état de crétinisme parce qu'on en arrive à fumer pour être dans un état normal.

S. : Oui, mais pour parvenir à cet état de conscience dont on parlait tout à l'heure, ne peut-on pas simplement se passer de toutes ces substances ?

Pour une nourriture plus saine (Illustrations)

J. G. : Si on peut s'en passer, c'est bien mieux, c'est certain. Mais on ne pourra jamais savoir si on peut s'en passer si on n'essaye pas ! (rires).

S. : Vous vous souvenez sûrement de la tentative de la revue VIPER qui avait essayé de parler de la dépénalisation des drogues douces...

J. G. : Oui, je me souviens du rédacteur de VIPER que j'avais rencontré à l'époque où j'avais arrêté de fumer. Je devais lui faire une interview en faveur de l'herbe. Malheureusement, il est mal tombé car je lui ai tenu un discours hypermoralisateur. Je lui ai dit qu'il y avait des choses beaucoup plus importantes à faire que d'utiliser certaines substances, que je n'étais pas d'accord pour s'installer dans une société de défonce et qu'il était préférable de viser plus haut, par le travail de l'éveil du corps, du mental et de l'esprit. Cela correspond à l'époque où j'ai commencer à éliminer toutes les substances nuisibles à mon corps et à mon esprit et j'ai commencé à pratiquer la végétarisme, puis le végétalisme...

S. : ...Pour en arriver à l'instinctothérapie...

Planche du Surfer d'argent
© CASTERMAN

La sagesse des indiens

Illustrant extraite de "Contes de terreur" de R. Bloch © CLA OPTA

« l'instincto, c'est le yoga de l'alimentation. »

J. G. : Oui, mais c'est très difficile à pratiquer car cela demande un investissement total. Il faudrait presque vivre comme un prêtre, comme un yogi. En fait, l'instincto, c'est le yoga de l'alimentation. C'est une discipline alimentaire que l'on s'impose soit parce que on a un destin qui pousse à cela, soit parce qu'on est à l'article de la mort et qu'on est prêt à tout. Il faut d'énormes motivations. Malheureusement, je n'ai pas encore réussi à me faire un projet de vie suffisamment puissant pour éliminer toutes les agressions toxiques que je m'inflige à moi-même. Je ne pratique pas l'instincto vraiment bien. Je mange cru ce qui n'est déjà pas si mal mais la pratique est beaucoup plus complexe que cela. En vérité, c'est recréer d'une façon consciente et par la discipline l'attitude animale. Tout un programme qui peut paraître présomptueux mais si on y met assez d'énergie, on doit y arriver. Personnellement j'essaye de m'y atteler mais je reste parfois dans des pratiques autodestructrices sur pas mal de plans. D'un autre côté, je n'ai pas envie de vivre comme un cul serré en culpabilisant et en regrettant des chose que je viens de faire. J'ai déjà arrêté depuis longtemps certains trucs et ce n'est déjà pas si mal mais le cheminement est long et je suis persuadé qu'il existe encore mieux que l'instinctothérapie qui reste, somme toute, assez théorique et les théories, comme les théories révolutionnaires, peuvent être battues en brèche. Seuls les résultats comptent. On ne sait pas très bien où l'on va mais, ce qui serait merveilleux, ce serait d'arriver à se transformer en ce que l'on devrait être, c'est-à-dire pouvoir vivre jusqu'à 150 ans, posséder des qualités optimales d'intellect, d'émotions,de vie et de pensée, et parvenir à un sommet qui pourrait coincider avec la transformation matérielle de l'être humain en lumière. A ce stade là, on peut tout imaginer, tout rêver mais il est impossible de brûler les étapes. Dans un système qui vit à un certain niveau dans cette échelle de l'évolution, ce n'est pas facile de se démarquer d'un seul coup de la conformité même si c'est une tentation qui fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité. Il y a toujours eu des êtres qui brusquement se réveillaient, naissaient ou parvenaient par leur travail à un état de conscience supraconscient. Des scientifiques, des artistes, des hommes de religion sont éjectés comme cela brutalement de la pensée dite normale.

S. : Cela n'est pas dû à tout le monde ?

J. G. : Si, si on est tous quelque part dans la spiritualité mais certains d'entre nous se sentent plus concernés que d'autres pour travailler sur

« On peut devenir un professionnel de la spiritualité en étant même charcutier... »

ce sujet. On peut devenir un professionnel de la spiritualité en étant même charcutier, flic, concierge ou veilleur de nuit. C'est mystérieux, la spiritualité, c'est pas comme un 100 mètres quoiqu'on pourrait dire que cela y ressemble un peu parce que c'est « sans maître » (rires).

S. : C'est vrai que bien souvent l'individu est tenté d'ouvrir certaines portes spirituelles...

J. G. : Bien sûr, il y a des gens que cela démange, qui se disent : « Si j'osais, si j'essayais ». Mais ce n'est pas évident de quitter ses habitudes, le quotidien ou le matériel.

S. : Matériellement, je ne pense pas qu'on ait le temps de penser à tout ça, de réfléchir, de se remettre en question et d'ouvrir tous les cadenas...

J. G. : Ben, il faut le prendre. Dans mon métier, il s'est trouvé que je l'avais. Par exemple, quand on fait un chariot, je dois dessiner les rayons de la roue. Même si tu es un excellent dessinateur, c'est toujours aussi dur de dessiner les rayons d'un chariot en perspective et si tu te plantes, le chariot ne roule plus. Donc, tu es là, seul, devant ta table à dessins, tu es en train de faire ton dessin, tu obéis aux lois de la perspective et pendant que tu dessines, tu te fixes sur le rayon et tu te mets à penser au moyeu, à la roue, au soleil, aux Indes, aux symboles... voilà, je suis parti à la découverte de l'Univers. Bien entendu, cet exemple est personnel. D'autres dessinateurs penseront à leur belle-mère ou au repas du soir. Moi, ça m'excitait beaucoup de pouvoir réfléchir à tout cela, à savoir « qui suis-je » , d'où viens-je », et « où vais-je », surtout quand j'étais sous influence de l'herbe.

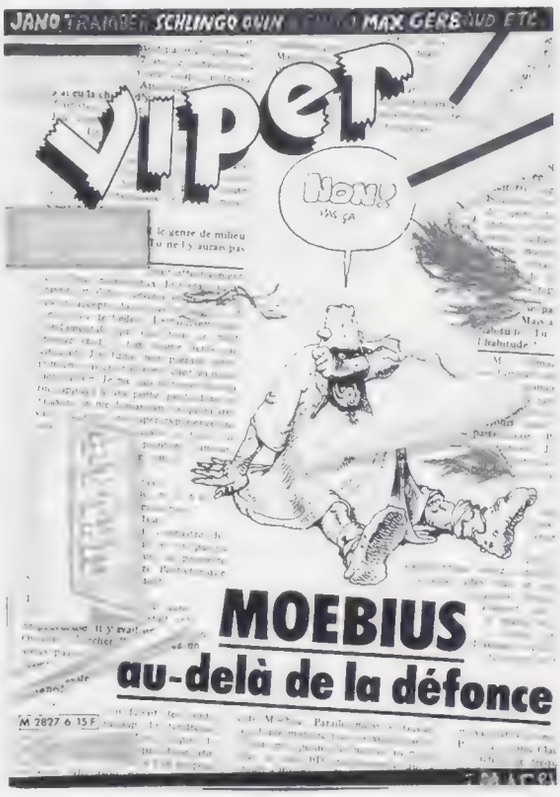
S. : J'imagine qu'au niveau de votre entourage, vous avez été obligé de couper certains ponts...

« ...ma vie a toujours été faite sur des ruptures avec le milieu. »

J. G. : Oui, certaines relations se sont donc défaites. Cela correspondait à la fin de PILOTE, à la déconfiture de tout un système et à l'arrivée de quelque chose de nouveau. Je n'ai pas eu l'impression d'avoir vécu cette époque négativement. De toute façon, ma vie a toujours été faite sur des ruptures avec le milieu. Je n'ai fait que répéter une fois de plus ce phénomène et puis je me suis fait de nouveaux amis.

S. : Cela correspond également à l'époque où parti à Tahiti avec le groupe APPEL GUERY...

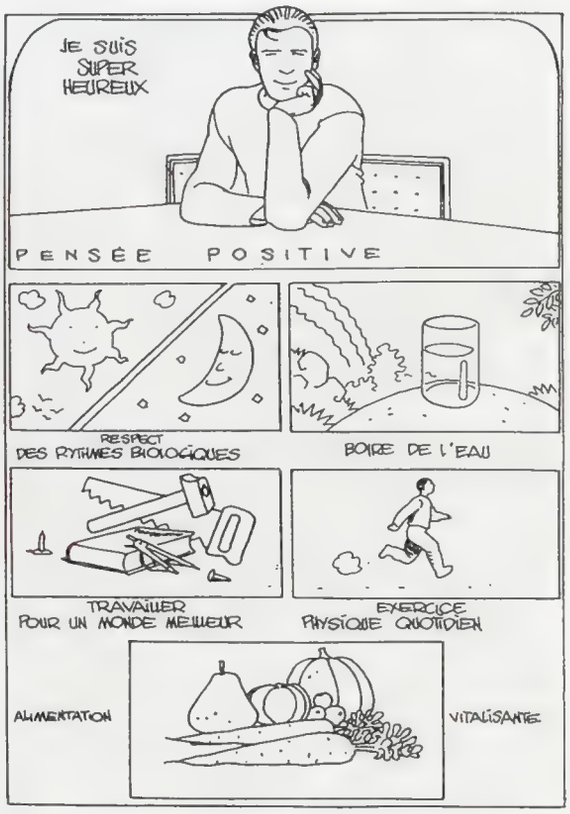
J. G. : Oui, même si c'était fait à bon escient, structuré comme si on était sur un navire avec la nécessité de devoir créer une hiérarchie qui va du capitaine au moussaillon. Il arrive un moment donné où l'on refuse toutes ces notions archaïques et antidémocratiques de hiérarchie. Il n'y a plus de capitaine, chacun va parler en fonction de ses compétences, de son inspiration et lorsqu'il y aura des décisions à prendre, on en



Couverture de VIPER

La Folle du Sacré-Cœur. T.2
© LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Pour une nourriture plus saine (Illustrations)



MATÉRIEL
MOUSSE TIQUAIRE
ÉLASTIQUE
EAU PURE
GRAINES
BOCAL
① TREMPAGE
② RINÇAGE
METTRE LES GRAINES À TREMPER PENDANT UNE NUIT (ENVIRON 12H) À UNE TEMPÉRATURE DE 20°
LE MATIN, FIXER LA TOILE MOUSTIQUAIRE AVEC L'ÉLASTIQUE SUR LE BOCAL, VIDER L'EAU ET RINCER PLUSIEURS FOIS
③ ÉGOUTTAGE
AIR
④ RINÇAGE
⑤ CONSOMMATION
LAISSER ÉGOUTTER À L'ENVERS À UNE TEMPÉRATURE DE 20° ENVIRON
RINCER ABONDAMMENT LE SOIR ET LE MATIN, ET ÉGOUTTER DE NOUVEAU
VERS LE 3ème OU 4ème JOUR, LES GRAINES SONT PRÊTES À LA CONSOMMATION...
PRÊT À CONSOMMER
2e JOUR
3e JOUR
4e JOUR
TREMPAGE 1 JOUR
...LES POUSSES ONT ALORS ENTRE QUELQUES MILLIMÈTRES ET DEUX CENTIMÈTRES DE LONG
MOEB.

« J'ai toujours été rebelle à l'autorité. »

débattra. Evidemment, tout ce passe relativement bien jusqu'au jour où il y a une tempête et où il faut bien donner des ordres. Chacun reprend sa place, sinon le bateau coule. On supprime la démocratie le temps de la tempête (rires). On peut dire que j'ai vécu pendant 3-4 ans sur un bateau d'esprit où j'ai appris à obéir, à croire surtout sans remettre en question la parole de quelqu'un. Jusqu'au jour où tout s'est défait et je suis passé à autre chose. Mais je ne regrette pas cette expérience. J'ai toujours été rebelle à l'autorité. C'est lié à mon histoire, à mon éducation. Quand j'étais à l'armée, j'étais en état de désertion permanent. Pendant les 27 mois de mon service militaire j'ai utilisé mon don du dessin pour éviter les conflits avec les adju-

Affiche de la convention de Pérouse

« ...il y avait des étincelles d'électricité statique qui jaillissaient entre eux. »

dants, les sergents, les sergents-chefs. Face à cette autorité, j'ai toujours été en situation vraiment dangereuse jusqu'à avoir une attitude suicidaire. C'étaient toujours des capitaines qui me sauvaient la mise et je me suis retrouvé à dessiner dans des revues militaires, à faire des petits dessins pour le colonel. Plus tard, quand je me suis trouvé dans le milieu professionnel, j'ai toujours court-circuité l'autorité normale. A Pilote notamment, quand je me suis trouvé face à face avec GOSCINNY, cela s'est terminé en catastrophe. C'était la haine totale. Il y avait une espèce de démon, de diable qu'on maintenait tous les deux et puis cela sortait un jour. En 68 ça a vraiment giclé. Il s'est retrouvé seul devant une meute de loups. Avec le recul, on peut dire qu'il est parti au Paradis pour échapper au dilemme parce qu'il s'était mis dans un état de paranoïa tel qu'il ne pouvait plus voir un dessinateur. Dès qu'il croisait un dessinateur dans les couloirs de Pilote, il y avait des étincelles d'électricité statique qui jaillissaient entre eux. A mon avis c'était un personnage valable mais très sensible qui n'arrivait pas à exprimer la colère qu'il portait parce que ses bandes dessinées ne lui donnaient pas l'opportunité de l'exprimer. Mais ça, à l'époque, je ne m'en rendais pas compte.

S. : Comment ce départ a-t-il été perçu par la profession ?

J. G. : Il faut dire que la dissolution s'est faite au moment de la création de l'Echo des Savanes, Métal Hurlant. On s'est retrouvé par petits groupes de dessinateurs avec plus ou moins d'affinités. J'étais très proche de certains : GOTLIB, MANDRYKA, BRETECHER, DRUILLET, AUCLAIR mais le métier de dessinateur est un métier de solitaire. Quand je me suis éloigné de Paris, Métal était créé depuis 2-3 ans et marchait très bien. Mon entrée dans le groupe n'a pas été ressentie comme quelque chose qui infléchissait mes histoires. La seule chose où on voyait une transformation, c'était dans ma façon de m'habiller. J'arrivais vêtu de combinaisons bleue ciel avec des bijoux sur les doigts. Mais c'était également un peu la mode. DRUILLET le faisait aussi. On se posait des questions dans l'entourage mais personne n'est jamais venu me demander quoi que ce soit et je n'allais quand même pas faire une conférence de presse pour expliquer ces changements. De toute façon, on ne se côtoyait que lors des festivals, des salons... Au lieu de me voir mal rasé, la cigarette aux lèvres, les habits un peu crads, on me voyait rayonnant habillé tout en blanc à la façon nouvel âge. Evidemment cela faisait jaser. Mais l'important c'était que je me sente bien dans ma peau. C'était une voie spirituelle que j'avais choisie et en plus, je ne sacrifiais ni ma femme, ni mes enfants. Chacun y allait à son rythme. Claudine s'y est intéressée à son tour.

S. : Le plus difficile, c'était certainement le départ pour Tahiti ?

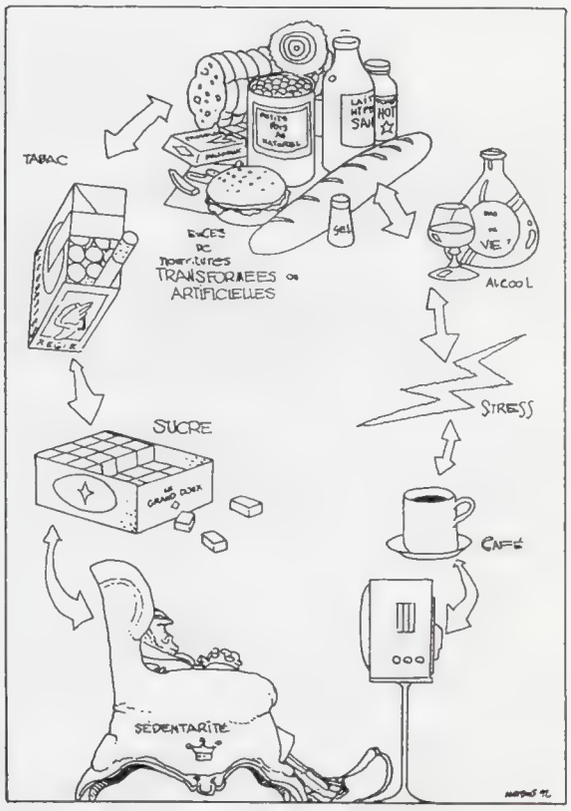
« ...on est parti à plus de 200 ! »

J. G. : Oui, c'était une phase difficile à interpréter, surtout qu'on est parti à plus de 200 ! Ce fut une aventure extraordinaire qui tout de suite s'est raccrochée avec le projet du film « Internel Transfert ».

S. : Quand t'es-tu détaché du groupe ?

J. G. : Mes déplacements fréquents à Los Angeles pour ce film m'ont poussé à m'y installer

Tahiti Paradis



définitivement et cela a distendu mes relations avec le groupe. Je me suis rendu compte que j'étais arrivé au bout de cette expérience. Sans vouloir renier la motivation de base, l'étincelle qui m'avait conduit vers APPEL-GUERY s'est éteinte et j'ai senti que j'avais une autre phase de ma vie à vivre. Quand j'analyse cela aujourd'hui, mon but était de rechercher sinon la perfection, tout au moins un perfectionnement, une volonté à être complet, à pouvoir se réaliser totalement et pouvoir se fondre dans ce qu'on appelle la spiritualité.

S. : Vous ne vous sentez donc pas isolé aujourd'hui ?

J. G. : Non, pas du tout. Il y a une partie de moi qui rêve d'isolement sans y parvenir. Mais j'ai conscience d'avoir tout fait pour être connu. Aujourd'hui, je suis obligé d'assumer cette relative renommée.

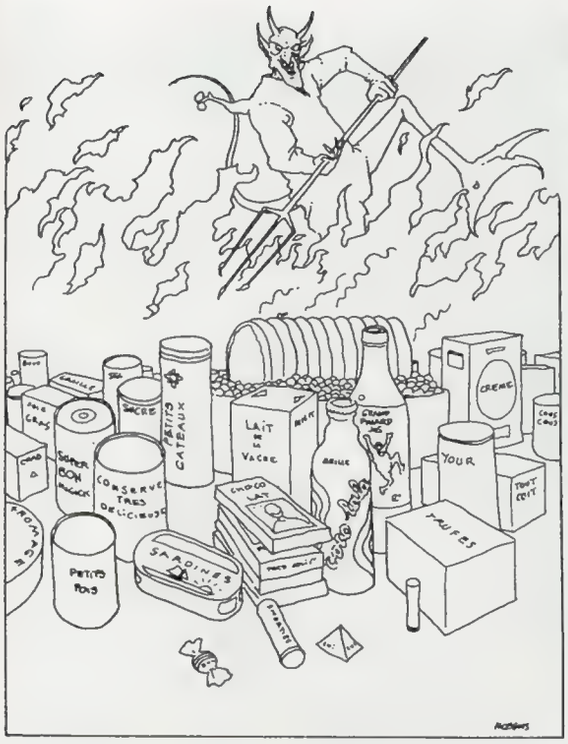
S. : Et au niveau de votre entourage proche, avec Claudine et les enfants ?

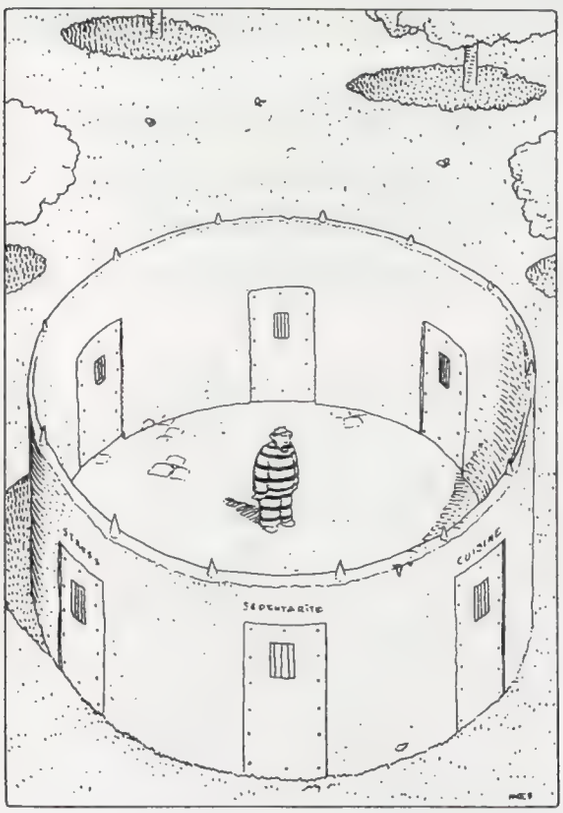
J. G. : Pour eux, ces ruptures ont été parfois difficiles. Cela avait relativement bien été accepté pour le végétarisme mais quand j'ai commencé à pratiquer l'instincto, ça a été complètement la révolte !

S. : Justement, à vouloir l'imposer à tout prix, n'était-ce pas, de votre part, une forme de dictature parentale dans ce contexte ?

J. G. : En quelque sorte, oui, et j'ai compris à un moment donné ce que j'étais en train de faire et

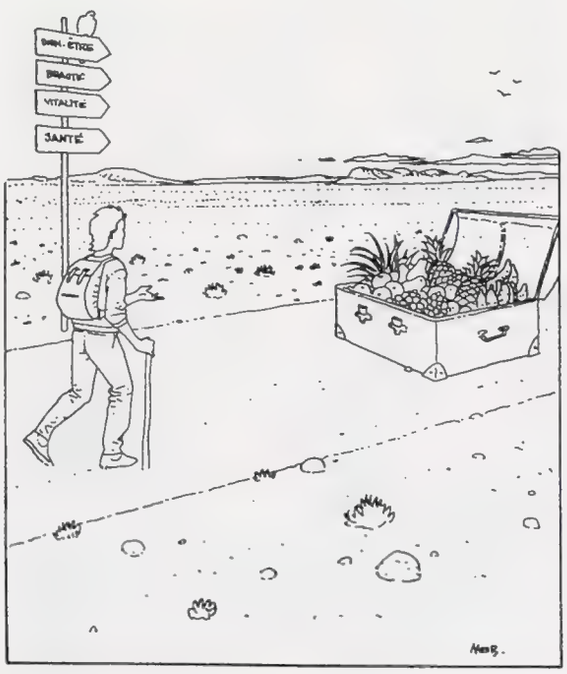
Carte de vœux pour T. TAITINGER





j'ai fini par laisser toute liberté à chacun de manger comme il lui plaisait. Je ne veux pas faire ici l'éloge de la cuisine végétarienne ou de l'instinctothérapie. Le végétarisme est une cuisine à la limite parfois plus dangereuse que certaines cuisines traditionnelles françaises. Il n'empêche qu'il y a des excès dans la cuisine européenne. Combien de fois a-t-on fait l'éloge de la gourmandise, de la goinfrerie chez les poètes de la Lumière ? Il n'y a pas si longtemps que cela où l'on vantait la frugalité qui faisait partie si je ne me trompe des vertus humaines.

Tahiti, Tahiti

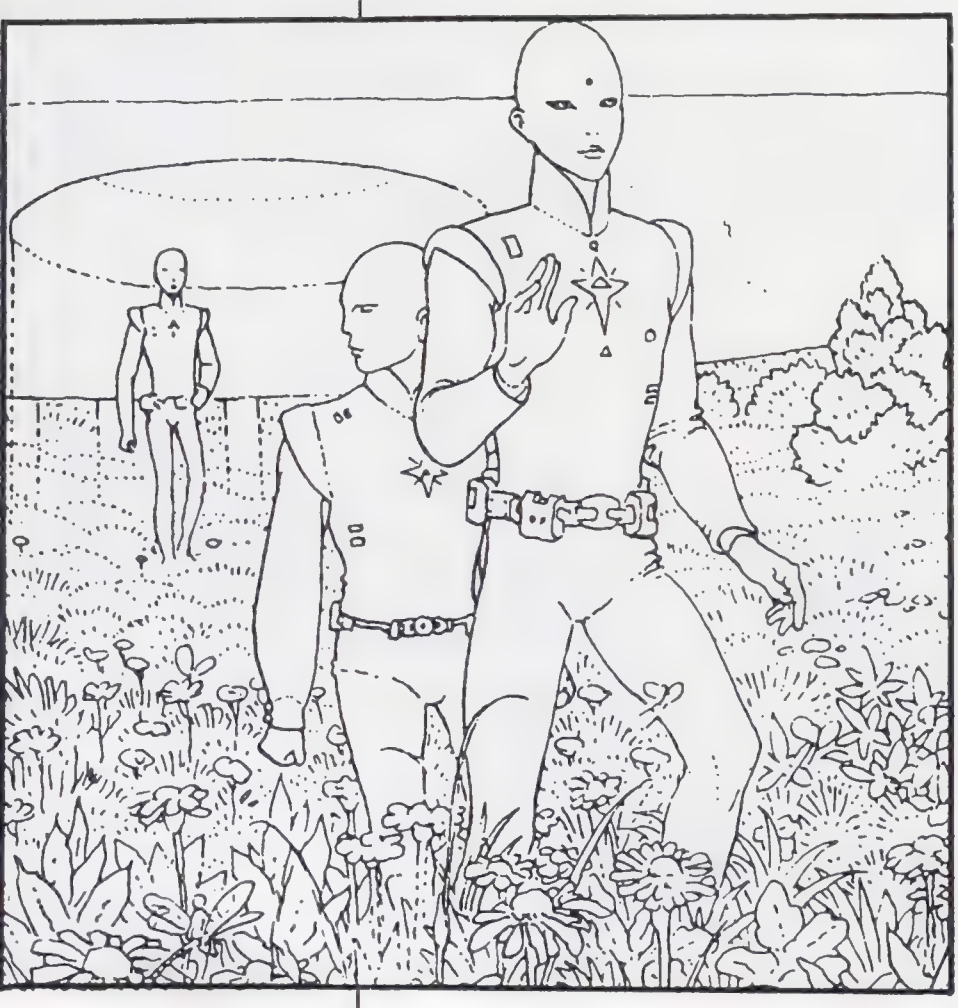


Pour une vie plus saine (Illustrations)

Claudine et Jean GIRAUD
Photo © A. LEDOUX

S. : Cela avait peut-être trait également avec la convivialité...

« Certains se sont mis dans la position de faire la fête tous les jours. »



L'archétype de l'extra-terrestre © GENTIANE

J. G. : Tout à fait. Au Moyen-Age, les gens s'empiffraient d'une façon phénoménale dès qu'ils en avaient l'occasion. Certains se sont mis dans la position de faire la fête tous les jours. C'est d'ailleurs devenu une tradition. Mais un jour, on en paye le prix et le tribu est parfois lourd ; c'est la diminution de la vie, des facultés, du temps de lucidité ; ce sont en définitive des pertes énormes pour des moments de plaisir banals. Je sais que le bon vin, la bonne nourriture créent une ambiance collective sympa mais je trouve que le jeu n'en vaut pas la chandelle parce que cela finit toujours par provoquer des situations de stress sur son environnement bien plus graves parfois que ce que j'ai pu moi-même infliger à ma famille. L'image du buveur, du bon gros sympa, n'est qu'un mythe de pratique mais mensonger.

S. : Expérimenter, rechercher une alimentation plus saine est une chose mais n'y a-t-il pas un danger pour l'équilibre des enfants ?

J. G. : On ne demande pas aux enfants leur avis. Les parents cherchent à leur donner le meilleur. Pour certains, c'est la Blédine, pour d'autres les petits pots et pour d'autres encore des céréales complètes, du jambon, des carottes et des yaourths. D'un autre côté et le plus souvent par manque de temps ou d'argent, les

« ...les parents donnent ce qu'ils peuvent... »

parents donnent ce qu'ils peuvent ou donnent ce qu'il y a de plus pratique. Les enfants font confiance en général aux parents. Je ne vois pas très bien un enfant demander à sa mère si la nourriture qu'elle lui donne est plus adéquate pour son développement. Elle va certainement se fâcher, répondre à l'enfant qu'elle a été éduquée dans ce sens et qu'on ne lui avait pas demandé son avis. Il est très difficile de prendre la décision de changer de système d'alimentation, de briser la chaîne d'une tradition alimentaire et de prendre la responsabilité de l'expérimenter sur soi et sur ces enfants. BURGER l'a fait parce qu'il avait la conviction d'avoir trouvé la bonne voie. Il a nourri ses enfants de façon instincto dès leur plus bas âge et il a tout lieu d'être satisfait car ses enfants sont tout à fait exceptionnels. Nous, lorsqu'on adhère aux habitudes de nos parents, on n'adhère pas seulement aux parents mais à la lignée, aux amis, au

monde. On se sent faire partie d'une immense famille, d'une nation. L'image d'un pays, cela se reconnait également à travers sa façon se de nourrir.

S. : Le jour où l'on veut changer ses habitudes alimentaires, on devient marginal...

« Cela sous-entend que le reste du monde est dans l'erreur. »

J. G. : Oui, relativement, mais surtout pour le végétarien ou l'instincto qui considérera sa façon de manger comme supérieure. Cela sous-entend que le reste du monde est dans l'erreur. Le principe de l'instincto c'est de faire sa propre régulation.

S. : Passons maintenant à un sujet plus personnel, votre séparation. Tout d'abord, vous êtes vous-même issu de parents divorcés. Avez-vous souffert de leur séparation ?

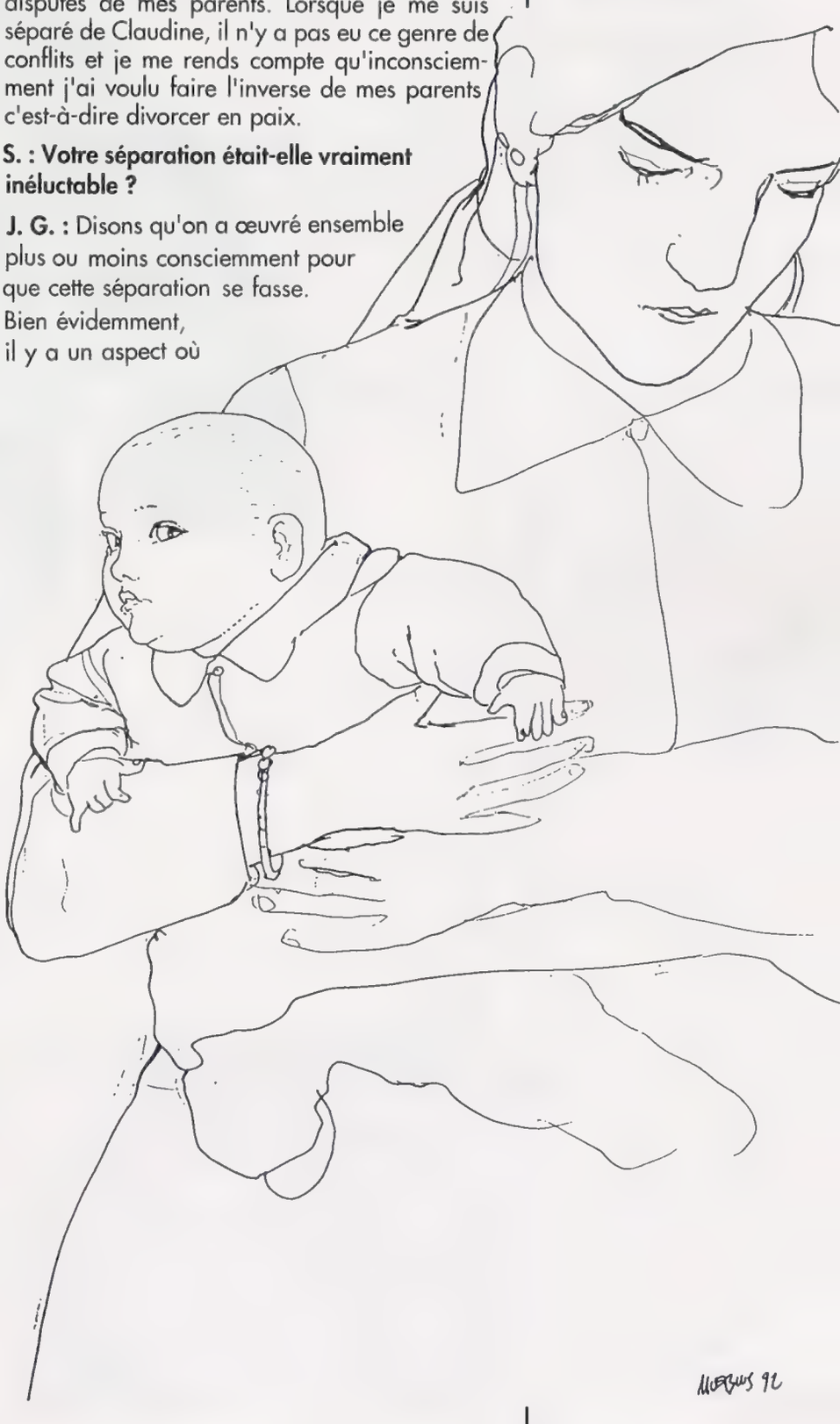
J. G. : Sur le moment, pas vraiment. Je me souviens seulement des souffrances dûes aux disputes de mes parents. Lorsque je me suis séparé de Claudine, il n'y a pas eu ce genre de conflits et je me rends compte qu'inconsciemment j'ai voulu faire l'inverse de mes parents c'est-à-dire divorcer en paix.

S. : Votre séparation était-elle vraiment inéluctable ?

J. G. : Disons qu'on a œuvré ensemble plus ou moins consciemment pour que cette séparation se fasse. Bien évidemment, il y a un aspect où

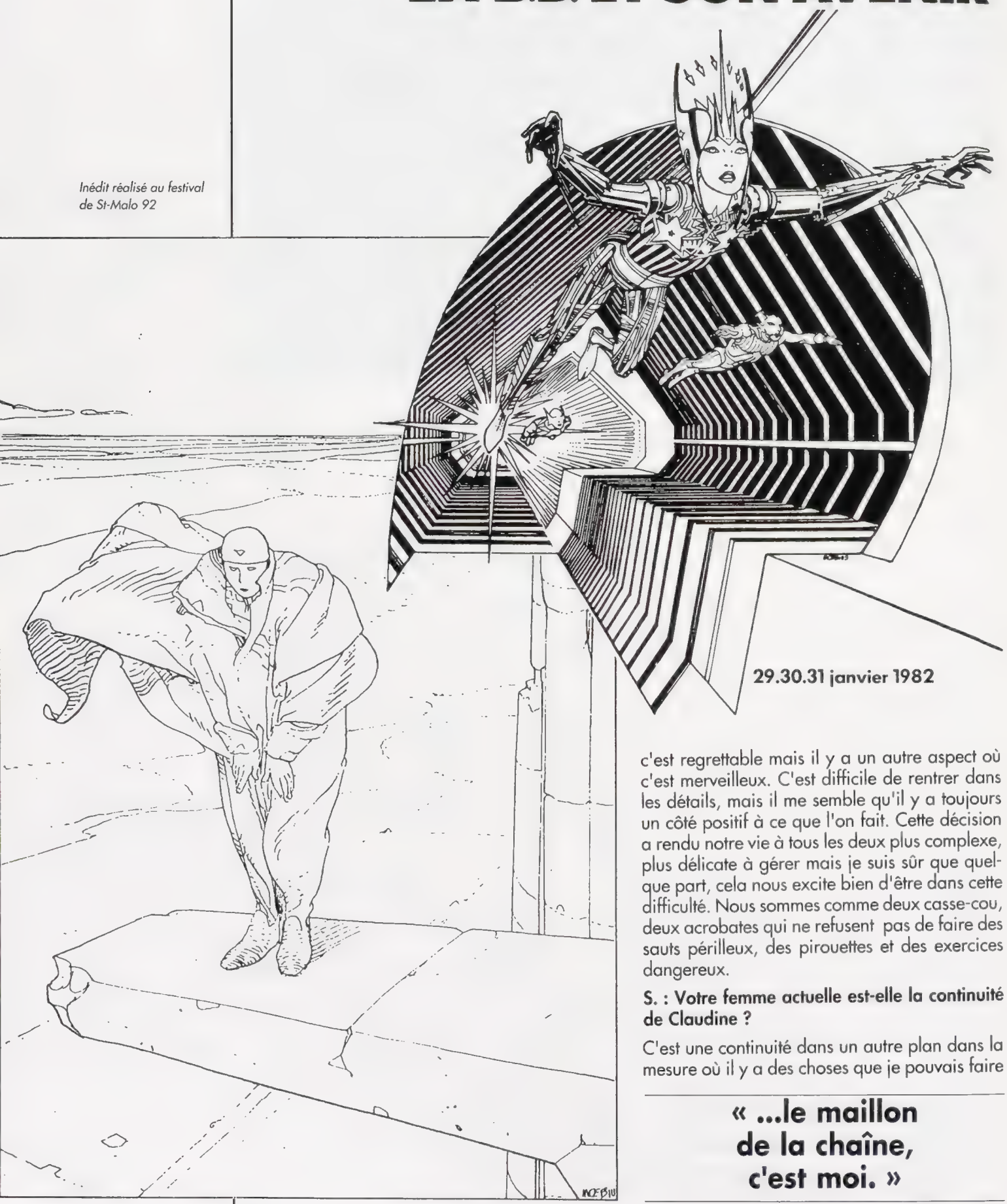
Inédit réalisé au festival de St-Malo 92

La Mère et l'Enfant



ANGOULEME 9
SALON INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINEE
"LA B.D. ET SON AVENIR"

Inédit réalisé au festival de St-Malo 92



29.30.31 janvier 1982

c'est regrettable mais il y a un autre aspect où c'est merveilleux. C'est difficile de rentrer dans les détails, mais il me semble qu'il y a toujours un côté positif à ce que l'on fait. Cette décision a rendu notre vie à tous les deux plus complexe, plus délicate à gérer mais je suis sûr que quelque part, cela nous excite bien d'être dans cette difficulté. Nous sommes comme deux casse-cou, deux acrobates qui ne refusent pas de faire des sauts périlleux, des pirouettes et des exercices dangereux.

S. : Votre femme actuelle est-elle la continuité de Claudine ?

C'est une continuité dans un autre plan dans la mesure où il y a des choses que je pouvais faire

« ...le maillon de la chaîne, c'est moi. »

Sérigraphie
"Hommage à HERGÉ"

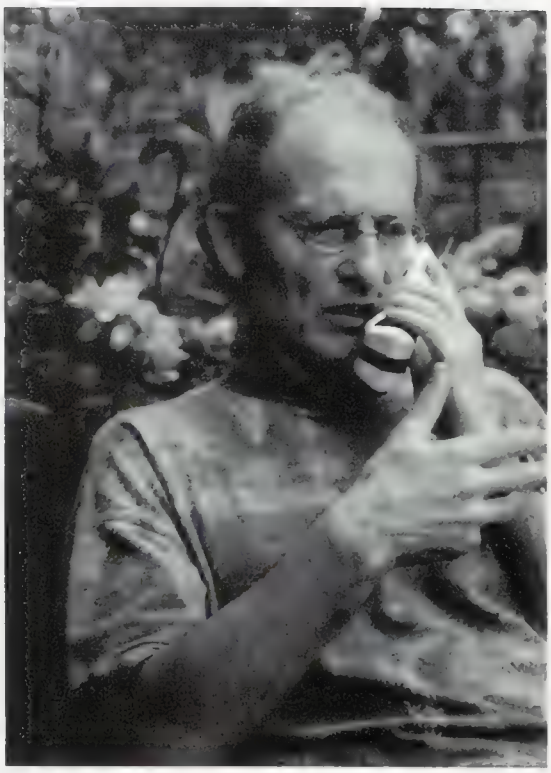
avec Claudine que je ne peux plus faire maintenant et vice versa. Le point commun, le maillon de la chaîne, c'est moi. Aujourd'hui pour nous, ce qui compte surtout, c'est la présence de Raphael qui a 4 ans maintenant.

S. : Et votre séparation n'a pas marqué vos deux grands enfants ?

J. G. : Bien sûr que ça les a marqué... mais je pense que dans un divorce, ce n'est pas la séparation qui est douloureuse mais le conflit qui oppose les parents. De toute façon, je pense que la torture, le déchirement existent pour les enfants même quand ils ne le voient pas. La privation sensorielle est une torture comme une autre. Par exemple, si les enfants ne voient pas les parents s'embrasser, il y a cette tendresse qui manque, la tendresse d'un geste, d'un regard ou d'un rire, le fait de les surprendre en train de se prendre la main. Il est certain que ces parents qui sont sans cesse en train de se disputer, vont

« Isabelle et Raphaël sont des cadeaux que je leur apporte. »

Mais tout est parallèle...
Photo © A. LEDOUX
Illust. © PLANET STUDIO



être dans un tel état d'énervement qu'ils vont mal toucher leurs enfants et on va très vite se retrouver dans des situations conflictuelles. Le divorce à l'occidental, c'est finalement la façon de créer une polygamie très acceptable puisque l'homme n'aura pas plusieurs femmes en même temps mais successivement et vice-versa, système permettant d'intégrer de nouveaux êtres dans la famille, de nouveaux enfants. En définitive, c'est une multiplication extraordinaire de l'amour et c'est ce que nous avons tenté de réaliser avec Claudine et les enfants. Isabelle et Raphaël sont des cadeaux que je leur apporte. C'est une prolongation de mes sentiments, de l'amour que je leur porte.

S. : C'est beau, on finit par une note d'amour. Que pensez-vous en général des interviews ?

J. G. : J'essaye de dire les choses comme je le sens et je pense que tous les dessinateurs que vous avez questionnés ont fait la même chose.

S. : Oui, bien que les réponses soient différentes et ils n'ont pas, en tout cas, la facilité de langage que vous avez...

J. G. : Ma mère me reprochait toujours d'être un beau parleur comme mon père. C'était un véritable enchanteur des mots et il captait à lui seul tout un auditoire.

S. Quelles solutions apporteriez-vous à la crise de la BD française ?

J. G. : La solution serait que des gens nouveaux arrivent avec de nouvelles idées et qu'ils aient envie de faire quelque chose en commun. A partir du moment où on a envie, on réalise tout ce qu'on veut. Et puis il existe des gens comme vous, des petits journaux, des fanzines...

S. : C'est tout de même un monde parallèle...

J. G. : Oui mais, quand on y réfléchit bien, tout est parallèle.

FIN

A. LEDOUX, O. MALTRET et J. GIRAUD
Photo © R. HOULET
Droits réservés

Interviews réalisées
en Juin et Novembre 92,
Mai, Août et Septembre 93
par Alain LEDOUX et Olivier MALTRET
avec la complicité de
François BREUILLIER

Toutes les photos sont ©
Régis HOULET,
Alexandre NORMANDIN
et Alain LEDOUX

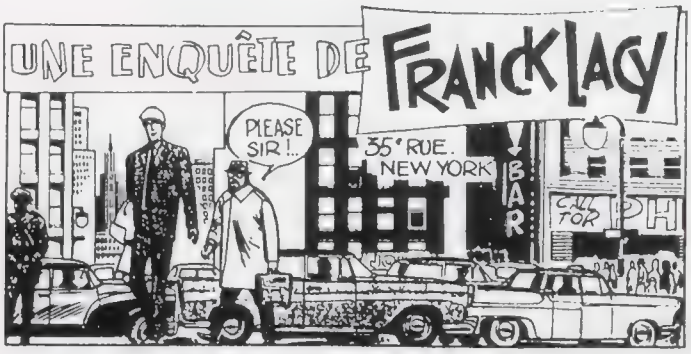
PAGE SUIVANTE

« UNE ENQUÊTE DE FRANCK LACY »

J. GIRAUD

Il s'agit là d'un des premiers récits complets parus dans le mini-journal publicitaire « BONUX BOY » (Réf. : Dépôt légal n° 5691, année 1960) JAMAIS réédité, oublié des éminents bibliographes et exhumé par notre ami et collaborateur Jacques DUTREY.

Pour le plaisir de vos yeux.


UNE ENQUÊTE DE FRANCK LACY
PLEASE SIR !..
35e RUE. NEW YORK
BAR
CALL FOR PH

VOUS ÊTES BIEN FRANCK LACY ? LE DÉTECTIVE PRIVÉ !? JE SUIS LE PROFESSEUR CAPENATTI, LE SAVANT ATOMISTE !.. DES BANDITS VEULENT ME VOLER MA SERVIETTE !

ELLE EST PLEINE DE DOCUMENTS PRÉCIEUX, TRÈS PRÉCIEUX !.. PRENEZ-LA VITE ! JE VOUS EXPLIQUERAI PLUS TARD ! JE VOUS TÉLÉPHONERAI..

CURIEUSE HISTOIRE !.. ENFIN, ATTENDONS LE COUP DE TÉLÉPHONE !
1

TU AS VU, BRUCE ? LE GROS A REPASSÉ LA SERVIETTE À UN TYPE ! ON ATTEND QU'IL SOIT DANS UN COIN DISCRET ET... HOP !!!

POURVU QUE C'PENATTI N'AIE PAS DÉJÀ TÉLÉPHONÉ !!.
ALLONS-Y C'EST LE MOMENT !

ALLEZ MON VIEUX DONNEZ-MOI CETTE SERVIETTE, ET SANS RÉSISTANCE !

ALORS !? PLUS VITE OU JE...

LA VOILÀ !!!
2

HUM !.. CE TYPE A L'AIR PLUTÔT CORIACE...

LA SERVIETTE D'ABORD !

BRUCE SE DÉBROUILLERA !

L'AUTRE PREND LA FUITE... ET AVEC LES DOCUMENTS.

CE N'EST PAS LE MOMENT DE MOISIR ICI.

DIABLE ! CELUI-LÀ QUI SE SAUVE AUSSI ! MAIS AU FAIT !.. LAISSONS-LE PLUTÔT PRENDRE LE LARGE !..
J.G. 60.

C'EST LA SEULE PISTE QUI ME RESTE ! HA ! IL PREND UN TAXI ! PARFAIT !
3

VOUS AVEZ VU LE TAXI QUI VIENT DE DÉMARRER ?.. DIX DOLLARDS POUR VOUS SI VOUS LE SUIVEZ DISCRÈTEMENT !
O.K. GÉNÉRAL !

ET VOILÀ ! J'AI GAGNÉ MES DIX DOLLARS. VOTRE HOMME VIENT DE DESCENDRE AU 225 !

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD, DANS UN DRUG-STORE PROCHE...
ALLO ?.. L'AGENCE LACY ?. BONJOUR JANE ICI FRANCK ! JE SUIS SUR UNE FILATURE. 225 LAFAYETTE STREET ÉCOUTEZ BIEN ! SI UN CERTAIN PROFESSEUR CAPENATTI ME TÉLÉPHONE...

... AU SUJET D'UN SERVIETTE, VOUS FAITES PATIENTER... DISONS DEUX HEURES...
O.K. PATRON !
4

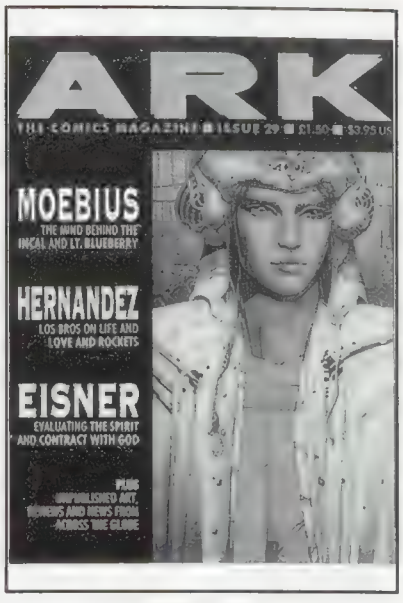
À MOI DE JOUER MAINTENANT !

VOICI LE 225 ! C'EST BIEN ICI QUE MON HOMME EST ENTRÉ TOUT A L'HEURE. COMMENT PÉNÉTRER?
225
TIENS ! UNE ÉCHELLE D'INCENDIE ! EXACTEMENT CE QU'IL ME FAUT POUR POUR UNE VISITE DISCRÈTE
PENDANT CE TEMPS DANS LA MAISON...
JE ME DEMANDE QUI ÉTAIT CE TYPE AVEC LA SERVIETTE...
EN TOUT CAS, JE L'AI SEMÉ ! NE PARLONS PLUS DE CE GÊNEUR ! MAINTENANT...
...LES DOCUMENTS SONT EN SÉCURITÉ...
5.
...ET ! DIABLE !.. QUE...
QUE SE PASSE-T-IL BRUCE ?..
RIEN, APPROCHE-TOI SEULEMENT, DOUCEMENT
UN TYPE NOUS SURVEILLE DE L'ÉCHELLE DE SECOURS NE FAIT SEMBLANT DE RIEN ET VA LE COINCER PAR LA SALLE DE BAIN !..
O.K. BRUCE !
EN VOILÀ UN QUI VIENT DE SORTIR DE LA PIÈCE ! QUE MIJOTENT-ILS ?
VOUS, LÀ !.. NE BOUGEZ PAS !.. ET ENTREZ GENTIMENT À L'INTÉRIEUR !..
ZUT ! FLAMBÉ !
MAIS C'EST MON TYPE DE TOUT À L'HEURE... MONSIEUR EST TROP CURIEUX ! BEAUCOUP TROP !..
ALLO !.. PATRON ?..
ON A COINCÉ UN TYPE EN TRAIN DE NOUS ESPIONNER... AH OUI !.. C'EST PEUT-ÊTRE LE F.B.I... ON VOUS L'AMÈNE ?.. TRÈS BIEN PATRON !..
LE PATRON VEUT TE VOIR... TU PEUX BAISSER LES BRAS... MAIS PRENDS GARDE !.. AU MOINDRE GESTE SUSPECT !..
6

TU VAS VOIR ! LE "PATRON" NE BADINE PAS AVEC LES CURIEUX DE TON ESPÈCE !..
ME VOICI DANS UN JOLI PÉTRIN !..
DIABLE ! IL EST BIEN LOGÉ, VOTRE "PATRON"
SILENCE !
AINSI, C'EST VOUS LE PETIT CURIEUX !..
NE GASPILLEZ PAS VOTRE SALIVE ET LEVEZ LES MAINS "HONORABLE" MISTER WEISS !
NOUS VOUS TENONS. LA MAISON EST CERNÉE PAR LES POLICIERS !.. IL Y A LONGTEMPS QU'ON SOUPÇONNAIT VOS ACTIVITÉS, WEISS, MAIS CETTE FOIS VOUS ÊTES PRIS AU PIÈGE !..
ALLEZ SERGENT ! EMBARQUEZ TOUT CE JOLI MONDE !
EH BIEN LACY ! VOUS NE ME RECONNAISSEZ DONC PAS ?
JG. 7
JE NE VOUS RECONNAIS QUE TROP... MAIS... JE NE COMPRENDS PAS !..
C'EST TRÈS SIMPLE ! VOICI MA PLAQUE : JOSEPH HARRISSON DU F.B.I... GRÂCE À VOUS, NOUS AVONS RÉUSSI UN JOLI COUP DE FILET !.. VOUS DEVIEZ SERVIR D'APPÂT POUR ATTRAPER LA BANDE, MAIS JE N'AVAIS PAS PRÉVU QU'ILS VOUS REPÉRERAIENT ET AGIRAIENT SI VITE !..
MAIS, COMMENT ÊTES-VOUS ARRIVÉS JUSQU'ICI ?
VOUS AVIEZ TÉLÉPHONÉ À VOTRE SECRÉTAIRE QUE VOUS ÉTIEZ AU 225 LAFAYETTE STREET NOUS SOMMES ARRIVÉS JUSTE AU MOMENT OÙ CES BANDITS VOUS EMMENAIENT... UNE PETITE FILATURE DISCRÈTE ET VOUS CONNAISSEZ LA SUITE !..
QUANT AUX DOCUMENTS, CE SONT TOUT AU PLUS DES PLANS PÉRIMÉS ET SANS AUCUNE VALEUR !..
QUELQUES JOURS PLUS TARD...
BONJOUR JANE ! DÉJÀ AU TRAVAIL ?
BONJOUR PATRON ! HO... REGARDEZ ! J'AI TROUVÉ UN PORTE-DOCUMENTS DANS LE MÉTRO, CE MATIN...
MAIS... POURQUOI L'A-T-IL JETÉ PAR LA FENÊTRE ?..
FIN
8

P.L.G. n°3

L'AGE D'OR n°11

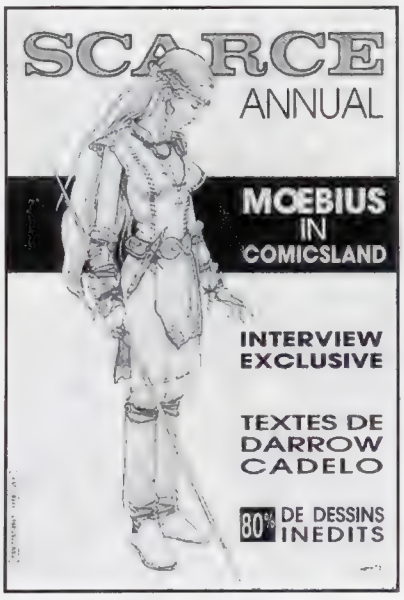


ARK n°29

SPLASCH n°2

PARTICIPATIONS AUX FANZINES, REVUES D'ÉTUDE

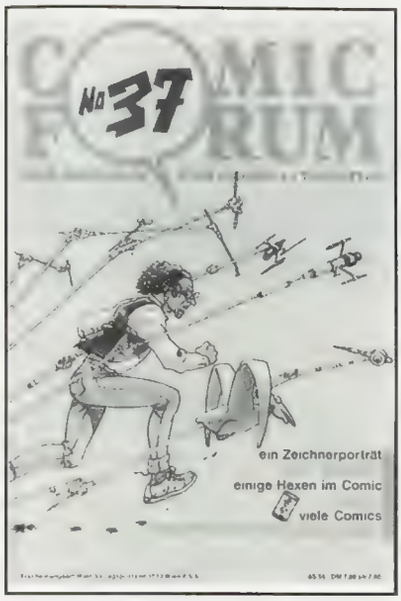
- AGE D'OR, n°11, 1989
- AILLEURS & AUTRES, n°18
- ALPHA-COMIC, 1988
- ARK, n°29, 1989
- ATCHOUM, n°5, 1989
- BAROUD, n°5, 1987
- B.D. BULLE, n°1, 1976 ; n°8
- BEDESUP, n°24/25, 1983
- BULLES DINGUES, n°5, 1986
- C.B.D., n°51, 1986
- CAHIERS DE LA BD, n°25, 1984 ; n°58, 1974 ; n°79, 1988 ; n°67, 1986 ; n°82, 1988 ; n°84, 1989 ; n°86, 1989 ; n°87, 1989 ;
- CANIVEAU, n°1, 1980
- CHIEMENT CONNOTE, 1981 ;
- COMIC FORUM, n°37, 1987 ;
- COMICS 130, n°5, 1971
- COMICS JOURNAL, n°118, 1987
- CROBARD, n°1, 1977 ; n°2, 1978
- CYCLONE, n°2, 1975
- DIVERGENT 54, n°4, 1982
- EL BOLLETIN, n°24, 1993
- ÉPÉE DU TROLL, n°4, 1982
- FAILLE TEMPORELLE, n°3, 1991
- FALATOFF, n°18/19, 1973
- FUMETTI D'ITALIA, n°3, 1992
- FUMO DI CHINA, 17, 1993
- GOULUE, n°1, 1992
- HAGA, n°34, 1978 ; n°50, 1982 ; n°54, 1984
- HOP, n°36, 1984
- HOUBA, n°8, 1990
- IMAGINAIRES, 5, 1984
- IMAGINE, n°1, 1975
- LES IMAGIERS INFOS, 1982
- LETTRE DE DARGAUD, n°11, 1993



SCARCE ANNUAL 88

SPATIAL n°1

COMIC'S 130 n°5



COMIC FORUM n°37

SPIRITS n°2

HAGA n°50

ste non exhaustive) A. LEDOUX, P. DUHOT, P. MORIN, L. CANCE

LEZARD, n°3, 1990
MOTS DE PASSE, n°5, 1986
OPZONE, n°7, 1980
P.L.G.P.P.U.R., n°3, 1979
P.M.Q.N.P.P.D.G., n°6 à 11, 1974/75
PHENIX, n°26
PHYLACTERE, ?
PHYLACTÉROPHILE, n°4, 1992
PLUS, n°10, 1979
POLLUDRILL, n°2, 1972
POST SCRIPTUM, n°1, 1980 ; n°3,1982
ROBIDULE, n°8
S.T.P., n°1, 1977 ; n°3, 1979
SAPRISTI, n°1, 1983 ; n°14, 1987
SCARCE, n°18, 1988
SCARCE ANNUAL 88, 1988
SCHTROMPF FANZINE, n°34, 1979
SÉDUCTION DE L'INNOCENT, 1989

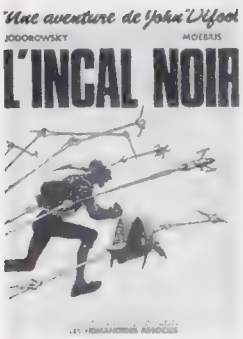
- SOLARIS, n°60, 1986
- SPATIAL, n°1, 1978
- SPEAKEASY, 1989
- SPHINX,
- SPIRITS, n°2, 1971
- SPLASH, n°2, 1982
- SPOT BD, n°3, 1986
- STRIPSCHRIFT, n°39/40, 1972 ; n°137, 1980 ; n°9, 1989 ; n°222, 1989 ; n°242, 1991 ; n°243, 1991
- SYNOPSIS, n°3, 1985
- TONIC, n°5, 1978
- UNDERGROUND COMICS, n°0, 1970
- VIBRO, n°5, 1983
- VIPER, n°6, 1983
- WANTED, n°1
- ZOUNDS, n°5, 1974
- ZOZOLALA, n°44, 1989 ; n°45, 1989
- ZUT MAGAZINE, n°3, 1985

CAHIERS DE LA BD n°25

FALATOFF n°18/19

LE CROBARD n°2

LE P.M.Q.N.A.P.D.G. n°7



JEAN « MOEBIUS » GIRAUD

P. DUHOT - J.-M. LOFFICIER

REMARQUE :

Cette liste ne concerne que les histoires publiées dans les journaux BD ou autres (réf. : caractère maigre) et les albums publiés (réf. : caractère gras). Cette liste ne comporte pas toutes les rééditions (ex. :« Oeuvres Complètes », collection « Jackpot », etc.).

1956 :
1 : Franck et Jérémie.
2 : Blanco, Seigneur des Prairies.
3 : L'idée de Barbaro.
4 : La Folle Chevauchée (sc : JULIENNE).
5 : La Gardienne du Feu (sc : QUEFFELEC).

1957 :
6 : La Tour d'Auvergne (sc : DUBREUIL).
7 : Le Sheriff de Dowell City (sc : HEMPRAY).
8 : Mitoha, la Petite Indienne.
9 : Un Géant chez les Hurons (sc : CARRE).
10 : Hervé de Primouguet.
11 : Une Ville dans l'Eau (sc : HEMPRAY).
12 : Aventure au Pays des Trappeurs.
13 : La Galère de Pytheas (sc : DUBREUIL).
14 : L'Intrépide Mamita (sc : DUBREUIL).
15 : Le Retour de Spider Webb (sc : HEMPRAY).

1958 :
16 : Champlain (sc : PIRIAC).
17 : Jean Goujon (sc : CHRISTMANN).
18 : Stop à la Caravane (sc : HEMPRAY).
19 : C'est Extraordinaire, Ça brûle ! (sc : DUBREUIL).
20 : Chasseur, Eclaireur et Juge de Paix (sc : HEMPRAY).
21 : Pas de Dynamite pour le Railway (sc : HEMPRAY).
22 : Un Homme Entêté (sc : PRADEAU).
23 : Après la pluie, le beau temps (sc : ARNOUX).
24 : Juanita (sc : PELAPRAT).
25 : L'Epopée de Larsen (sc : PASQUIEZ)
26 : Le Roi des Bisons (sc : CARRE)

1959 :
27 : Quel Dommage, Senor Spalanza (sc : BORNERT)
28 : Le Train Fou
29 : La Perouse

1963 :
30 : L'Homme du XX^{e} siècle.
31 : Vive les Vacances !
32 : Il y avait des Scrombles.
33 : L'Ordinateur.
34 : 2R/R2 + R1.
35 : La Tache dans l'Oeil.
36 : La Canne.

1964 :
37 : Fort Navajo (sc : CHARLIER).
38 : Poisson d'Avril (sc : CHARLIER).
39 : Meilleurs Vœux.
40 : Fin.
41 : Bonnes Nouvelles.
42 : C'est l'Agonie Perpétuelle (sc : TOPOR).
43 : Faudait voir à se Méfier.
44 : Tilt.
45 : Tonnerre à l'Ouest (sc : CHARLIER).

1965 :
46 : L'Aigle Solitaire (sc : CHARLIER).
47 : Le Cavalier Perdu (sc : CHARLIER).
48 : **Fort Navajo** (sc : CHARLIER).

1966 :
49 : La Piste des Navajos (sc : CHARLIER).
50 : **Tonnerre à l'Ouest** (sc : CHARLIER).
51 : Le Lac des Emeraudes (sc : CHRISTIN).
52 : Le Retour du Galérien (sc : Ph. GILLAIN).
53 : Le Hors-La-Loi.
54 : L'Homme a l'Etoile d'Argent (sc : CHARLIER).
55 : Pépites et Voleurs.
56 : Le Tireur Solitaire (sc : FRONVAL).

1967 :
57 : **L'Aigle solitaire** (sc : CHARLIER).
58 : Le Cheval de Fer (sc : CHARLIER).
59 : Les Journées de Selim (sc : CHRISTIN).
60 : Chasseur de Primes (sc : JEFFREY).
61 : Si les Techniciens de l'Espace (sc : LOB).
62 : L'Homme au Poing d'Acier (sc : CHARLIER).

1968 :
63 : **Le Cavalier perdu** (sc : CHARLIER).
64 : La Piste des Sioux (sc : CHARLIER).
65 : Tonnerre sur la Sierra.
66 : Western Italien (sc : GOSCINNY).
67 : Le Secret de Blueberry (sc : CHARLIER).
68 : Général Tête Jaune (sc : CHARLIER).

1969 :
69 : **La piste des Navajos** (sc : CHARLIER).
70 : Le Pont de Chattanooga (sc : CHARLIER).
71 : 3000 Mustangs (sc : CHARLIER).
72 : Chevauchée vers la Mort (sc : CHARLIER).
73 : Il Etait Une Fois dans l'Ouest.
74 : La Mine de l'Allemand Perdu (sc : CHARLIER).
75 : Les Comédiens du Ballon (art. : GLAY).
76 : **L'Homme à l'Etoile d'argent** (sc : CHARLIER).
77 : Chasse à l'Homme (sc : CHARLIER).

1970 :
78 : Le Dernier Vaisseau (art. : AUCLAIR).
79 : Private M. S. Blueberry (sc : CHARLIER).
80 : **Le Cheval de Fer** (sc : CHARLIER).
81 : Un Cheval en Hiver (art. : TARDI).
82 : Chasse à l'Homme II (sc : CHARLIER).
82 : Les Ecumeurs du Montana (photo).
84 : Le Spectre aux Balles d'Or (sc : CHARLIER).
85 : Madame Curie (Sc : LONCLE).
86 : Voyage au fond de l'effroi (sc : GOTLIB).
87 : Double Jeu (sc : CHARLIER).
88 : **L'homme au poing d'acier** (sc : CHARLIER).
89 : Qui pourrait être qui en Amérique (sc : GOSCINNY).
90 : Plus rien à raser (art. : POPPE).
91 : Les Feux de la Rampe (sc : GOSCINNY).

1971 :
92 : Chihuahua Pearl (sc : CHARLIER).
93 : Par ici la Monnaie (sc : VIDAL).
94 : **La Piste des Sioux** (sc : CHARLIER).
95 : L'Album de Famille des Français (sc : LOB).
96 : Comment s'en débarrasser ?
97 : Le Cauchemar.
98 : Madame Censure.
99 : L'Hémoglobine est dans le vent.
100 : L'Homme qui valait $ 500.000 (sc : CHARLIER).
101 : L'Artefact.
102 : **Général tête jaune** (sc : CHARLIER).

1972 :
103 : Les Envahisseurs.
104 : **La Mine de l'Allemand perdu** (sc : CHARLIER).
105 : Y'a pas moyen.
106 : **Le Spectre aux Balles d'or** (sc : CHARLIER).
107 : Tests (sc : LECONTE).
108 : Barbe-Rouge et le Cerveau Pirate.
109 : Ballade pour un Cercueil (sc : CHARLIER).

1973 :
110 : La Déviation.
111 : **Chihuahua Pearl** (sc : CHARLIER).
112 : Robinsonnade (art. : HE).
113 : Le Hors-la-loi (sc : CHARLIER).
114 : Jusqu'a plus soif (art. : HE).
115 : **L'Homme qui valait 500.000 $** (sc : CHARLIER).
116 : Il y a un Prince Charmant sur Phénixon.
117 : Musique Ininterrompue.

1974 :
118 : L'Homme est-il bon ?
119 : Les Merveilles de l'Univers.
120 : Pas de folie sans fou (art. : HE).
121 : **Ballade pour un Cercueil** (sc : CHARLIER).
122 : Chroniques SF.
123 : La Chasse au Français en Vacances.
124 : Cauchemar Blanc.
125 : L'Entretien (sc : SADOUL).
126 : **Le Hors-la-Loi** (sc : CHARLIER).
127 : Le Bandard Fou.
128 : Métamorphose.
128B : **Gir 30 × 40**.
129 : **Le Bandard fou**.

1975 :
130 : Fremion l'Increvable.
131 : Arzach.
132 : Approche sur Centauri (sc : DRUILLET).
133 : Split, le Petit Pionnier de l'Espace.
134 : Les Mystères de l'Erotisme.
135 : Harzak.
136 : Une Aventure du Major Grubert.
137 : Harzack (n & b).
138 : Images de Chasse.
139 : The Forbidden City Rides Again.
140 : John Watercolor.
141 : Le Drame à éviter.
142 : Angel Face (sc : CHARLIER).
143 : Arzak.
144 : **Angel Face** (sc : CHARLIER).
145 : **La Jeunesse de Blueberry** (sc : CHARLIER).

1976 :
146 : Harzakc.
147 : Major Fatal.
148 : L'Hiver sur Dpem.
149 : Calques A & B.
150 : **Arzach**.
151 : The Long Tomorrow (sc : O'BANNON).
152 : Une planche.
153 : L'Univers est bien petit.
154 : Grand Hôtel B.
155 : Vous Faites l'Objet de Ceci et Cela.
156 : **John Watercolor**.
157 : La Tarte aux Pommes (sc : C. GIRAUD).

1977 :
158 : Paradis 9.
159 : Deima.
160 : **Cauchemar blanc**.
161 : Absoluten Calfeutrail.
162 : Conte de Noël.
163 : Jeudi Noir.
164 : Ballade.
165 : **L'Homme est-il bon ?**

1978 :
166 : Fable-Vite No. 317.
167 : **Les Yeux du Chat** (sc : JODOROWSKY).
168 : Tueur à Gages.
169 : Ktulu.
170 : Variations No 4070 sur le thème.
171 : **Un Yankee nommé Blueberry** (sc : CHARLIER).

1979 :
172 : Nez Casse (sc : CHARLIER).
173 : Rock City.
174 : **Tueur de Monde**.
175 : Le Garage Hermétique.
176 : **Major Fatal**.
177 : **Mississippi River** (sc : CHARLIER).
178 : **Cavalier bleu** (sc : CHARLIER).
179 : Wounded Knee.

1980 :
180 : Escale sur Pharagonescia.
181 : **Nez cassé** (sc : CHARLIER).
182 : Double Evasion.
183 : La Citadelle Aveugle.
184 : Fausse Piste.
185 : **Moebius 30 × 30**.
186 : **La Déviation**.
187 : **La Longue Marche** (sc : CHARLIER).

1981 :
188 : **Le Lac des Emeraudes**.
189 : **L'Incal noir** (sc : JODOROWSKY).
190 : **Double Evasion**.

1982 :
191 : **L'Incal lumière** (sc : JODOROWSKY).
192 : **La Complainte de l'Homme programme**.
193 : Edena.
194 : **Les maîtres du temps** (sc : LALOUX, C : TELECIP).
195 : **La tribu fantôme** (sc : CHARLIER).
196 : Naissance.

1983 :
197 : La Nuit de l'Etoile (art. BATI).
198 : **Le tireur solitaire**.
199 : **Ce qui est en bas** (sc : JODOROWSKY).
200 : **La mémoire du futur**.
201 : **La dernière carte** (sc : CHARLIER).
202 : Sur l'Etoile.
203 : Venise Céleste.

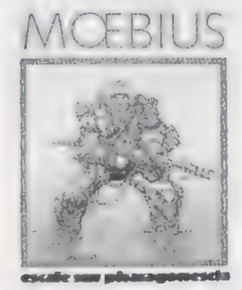
1984 :
204 : **Le désintégré réintégré**.
205 : **Venise céleste**.

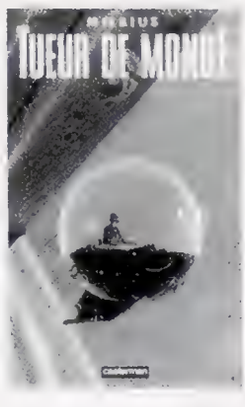
1985 :
206 : **L'Univers de Gir** (sc : CHARLIER).
207 : **Ce qui est en haut** (sc : JODOROWSKY).
208 : **La ferme aux animaux** (art. : BATI).
209 : **Les démons du Missouri** (sc : CHARLIER ; art. : WILSON).
210 : Réparations.
211 : **Sur l'Etoile**.
212 : **Cité feu** (coll.: DARROW).

1986 :
213 : **Starwatcher**.
214 : **Le cristal majeur** (art. : BATI).
215 : **La nuit de l'étoile** (art. : BATI).
216 : Voyage dans un corps infidèle.
217 : **Le bout de la piste** (sc : CHARLIER).
218 : Happy Ghosts.

1987 :
219 : **Les histoires de M. Mouche** (sc : COUDRAY).
220 : The Legend of Arzach.
221 : The Gold Digger.
222 : Discours du Chef Seattle.
223 : Voir Naples.
224 : **Terreur sur le Kansas** (sc : CHARLIER ; art. : WILSON).

1988 :
225 : **La cinquième essence I** (sc : JODOROWSKY).
226 : **Sur l'île de la Licorne** (art. : BATI).
227 : **La cinquième essence II** (sc : JODOROWSKY).





228 : **The silver surfer :** parable (sc : LEE ; c : MARVEL).
229 : **Made in L.A.**
230 : **Les jardins d'Edena**.
231 : **Tueur de Monde**.
232 : **Avant l'INCAL** (sc : JODOROWSKY ; art. : JANJETOV).
233 : **Le garage hermétique**.

1989 :
234 : **Escale sur pharagonescia**.
235 : **The long tomorrow**.
236 : **La citadelle aveugle**.
237 : Au cœur de l'Inviolable Meta-Bunker (sc : JODOROWSKY).
238 : **Les mystères de l'INCAL** (sc : JODOROWSKY/ ANNESTAY).
239 : **Le bandard fou**.
240 : La Planète Encore.

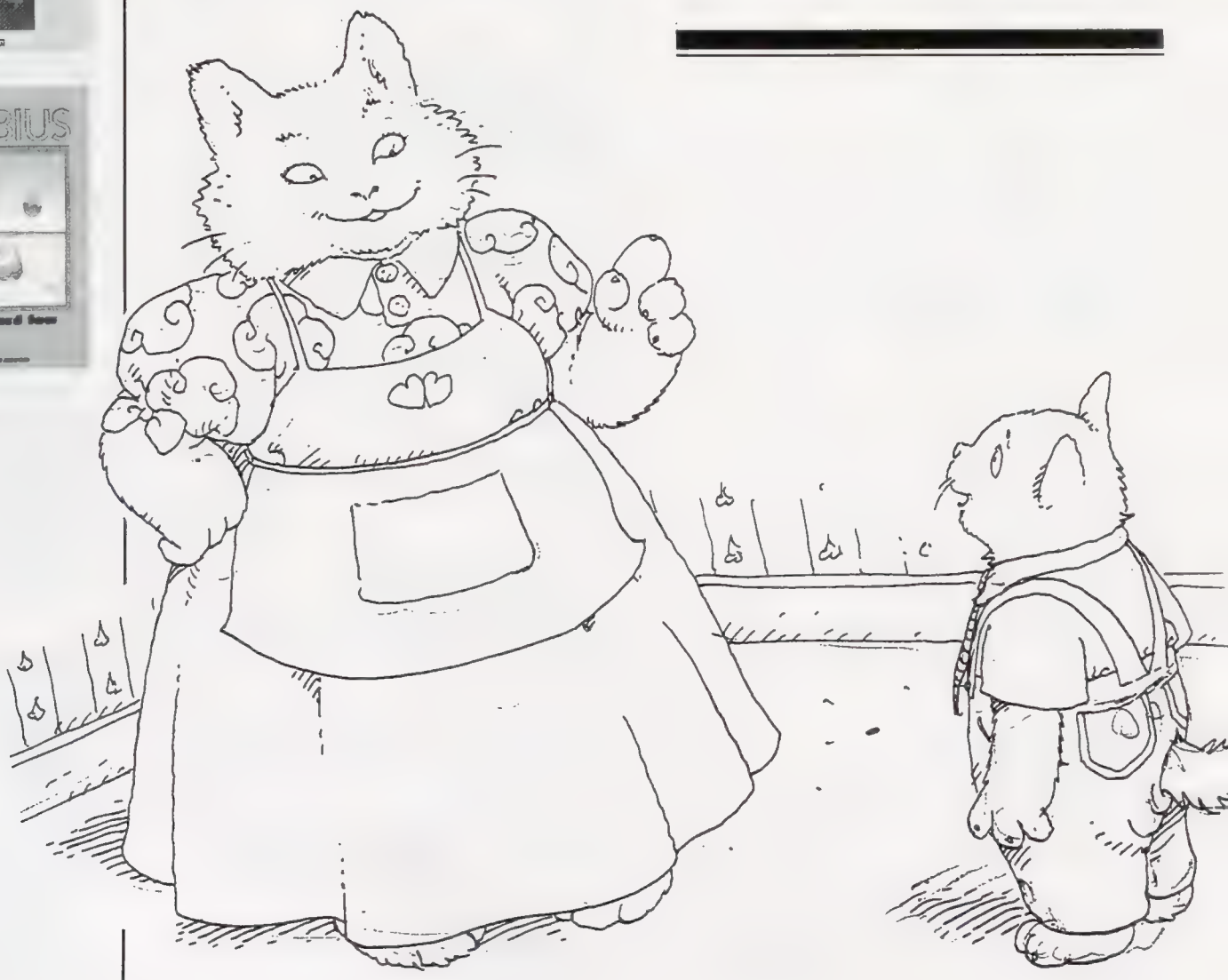
1990 :
241 : **Sur l'étoile**.
242 : **La déesse**.
243 : **Quatre vingt huit**.
224 : **Raid infernal** (sc : CHARLIER ; art. : WILSON).
245 : **Détective privé de classe R** (sc : JODOROWSKY ; art. JANJETOV).
246 : Carnet 3.
247 : **Les vacances du major**.
248 : **Le secret d'Aurelys** (art. : BATI).
249 : **The Elsewhere Prince** (sc : LOFFICIER ; art. SHANOWER ; c : STARWATCHER).
250 : **Arizona love** (sc : CHARLIER).

1991 :
251 : **Entretiens avec Numa Sadoul** (sc : SADOUL).
252 : **Les nuits de la Nouvelle-Orléans** (sc : CHARLIER ; art. : ROSSI).
253 : **Arzach**.
254 : **Les yeux du chat** (sc : JODOROWSKY).
255 : Marie-Dakar.
256 : **Croot** (sc : JODOROWSKY ; art. JANJETOV).
257 : **Chaos**.
258 : **Sur ordre de Washington** (art. : VANCE ; c/ CHARLIER).

1992 :
259 : **La poursuite impitoyable** (sc : CORTEGGIANI ; art. WILSON ; c/ CHARLIER).
260 : **The onyx overlord** (sc : LOFFICIER ; art. BINGHAM ; c/ STARWATCHER).
261 : **Anarco Psychotus** (sc : JODOROWSKY ; art. JANJETOV).
262 : **L'Homme du Ciguri** (en progrès).
263 : **Silence, on rêve**.
264 : **La folle du sacré cœur T.1**.

1993 :
265 : **Mission Snermann** (art. : VANCE ; c/ CHARLIER).
266 : **L'Alligator blanc** (art. : ROSSI).

A paraître en **1994** :
267 : **Stel**.
268 : **La folle du sacré cœur T.2**.
269 : **Fusions**.



CHAMPAKA
BRUSSELS

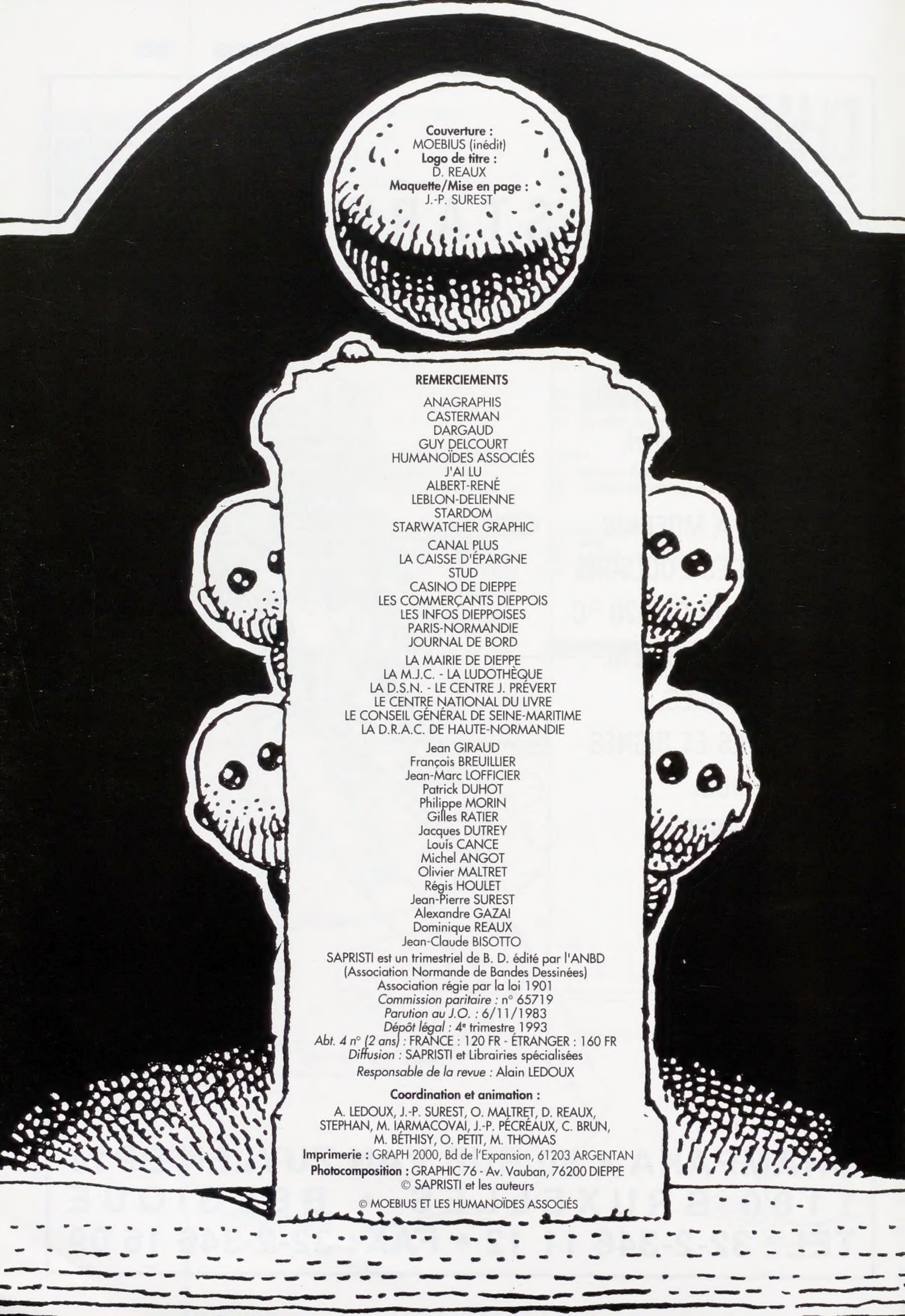
STARWATCHER

La plaque émaillée Moebius

APRÈS FRANQUIN
(«SPIROU ET FANTASIO»
ET «MARSUPILAMI»),
L'ÉMAIL REND
HOMMAGE À MOEBIUS.
12 PASSAGES COULEURS
CUITS À PLUS DE 820 °C
FORMAT : 60 x 60 CM.
50 EXEMPLAIRES,
NUMÉROTÉS ET SIGNÉS
PAR MOEBIUS.
MISE EN VENTE :
NOVEMBRE 1993.

© 1993 Moebius

CHAMPAKA • 80 RUE VAN ZUYLEN BP14
1180 BRUXELLES • BELGIQUE
TÉL : 32-2-346 11 12 • FAX : 32-2-346 16 09



Couverture :
MOEBIUS (inédit)
Logo de titre :
D. REAUX
Maquette/Mise en page :
J.-P. SUREST

REMERCIEMENTS

ANAGRAPHIS
CASTERMAN
DARGAUD
GUY DELCOURT
HUMANOÏDES ASSOCIÉS
J'AI LU
ALBERT-RENÉ
LEBLON-DELIENNE
STARDOM
STARWATCHER GRAPHIC

CANAL PLUS
LA CAISSE D'ÉPARGNE
STUD
CASINO DE DIEPPE
LES COMMERÇANTS DIEPPOIS
LES INFOS DIEPPOISES
PARIS-NORMANDIE
JOURNAL DE BORD

LA MAIRIE DE DIEPPE
LA M.J.C. - LA LUDOTHÈQUE
LA D.S.N. - LE CENTRE J. PRÉVERT
LE CENTRE NATIONAL DU LIVRE
LE CONSEIL GÉNÉRAL DE SEINE-MARITIME
LA D.R.A.C. DE HAUTE-NORMANDIE

Jean GIRAUD
François BREUILLIER
Jean-Marc LOFFICIER
Patrick DUHOT
Philippe MORIN
Gilles RATIER
Jacques DUTREY
Louis CANCE
Michel ANGOT
Olivier MALTRET
Régis HOULET
Jean-Pierre SUREST
Alexandre GAZAI
Dominique REAUX
Jean-Claude BISOTTO

SAPRISTI est un trimestriel de B. D. édité par l'ANBD
(Association Normande de Bandes Dessinées)
Association régie par la loi 1901
Commission paritaire : n° 65719
Parution au J.O. : 6/11/1983
Dépôt légal : 4e trimestre 1993
Abt. 4 n° (2 ans) : FRANCE : 120 FR - ÉTRANGER : 160 FR
Diffusion : SAPRISTI et Librairies spécialisées
Responsable de la revue : Alain LEDOUX

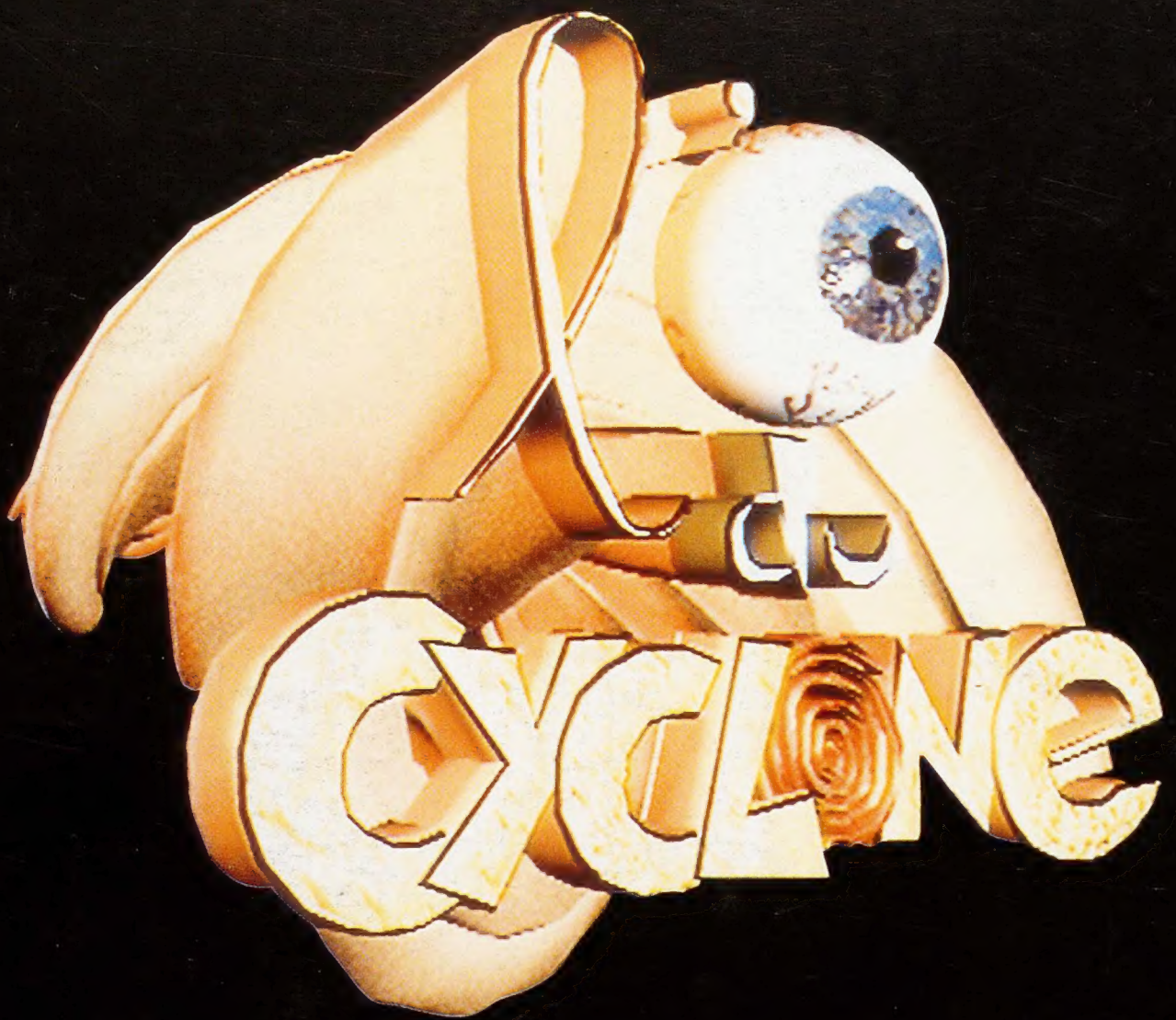
Coordination et animation :
A. LEDOUX, J.-P. SUREST, O. MALTRET, D. REAUX,
STEPHAN, M. IARMACOVAI, J.-P. PÉCRÉAUX, C. BRUN,
M. BÉTHISY, O. PETIT, M. THOMAS
Imprimerie : GRAPH 2000, Bd de l'Expansion, 61203 ARGENTAN
Photocomposition : GRAPHIC 76 - Av. Vauban, 76200 DIEPPE
© SAPRISTI et les auteurs
© MOEBIUS ET LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Jim Cutlass échappera-t-il à l'Alligator Blanc ?

CONTRE CHAMP

casterman

ROSSI/GIRAUD
L'Alligator Blanc
80 P.- 65 F.



DELIRE D'IMAGES DANS UN TUBE CATHODIQUE

AVIS DE CYCLONE TOUS LES SAMEDIS À 13H30.
EN CLAIR SUR CANAL+. VISER, MATER, ZIEUTER, RELUQUER, ÉCARQUILLER LES YEUX, VOILÀ L'ŒIL DU CYCLONE, NOUVELLES TECHNIQUES DE L'IMAGE, ANIMATIONS, IMAGES DE SYNTHÈSE, IMAGES D'AILLEURS... TOUT UN RÊVE EN COULEURS.

CANAL+ DE DIFFÉRENCE

EURO RSCG